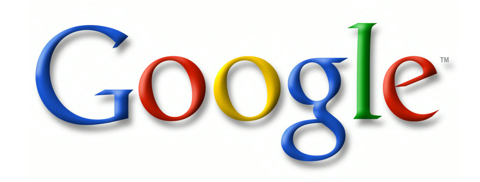
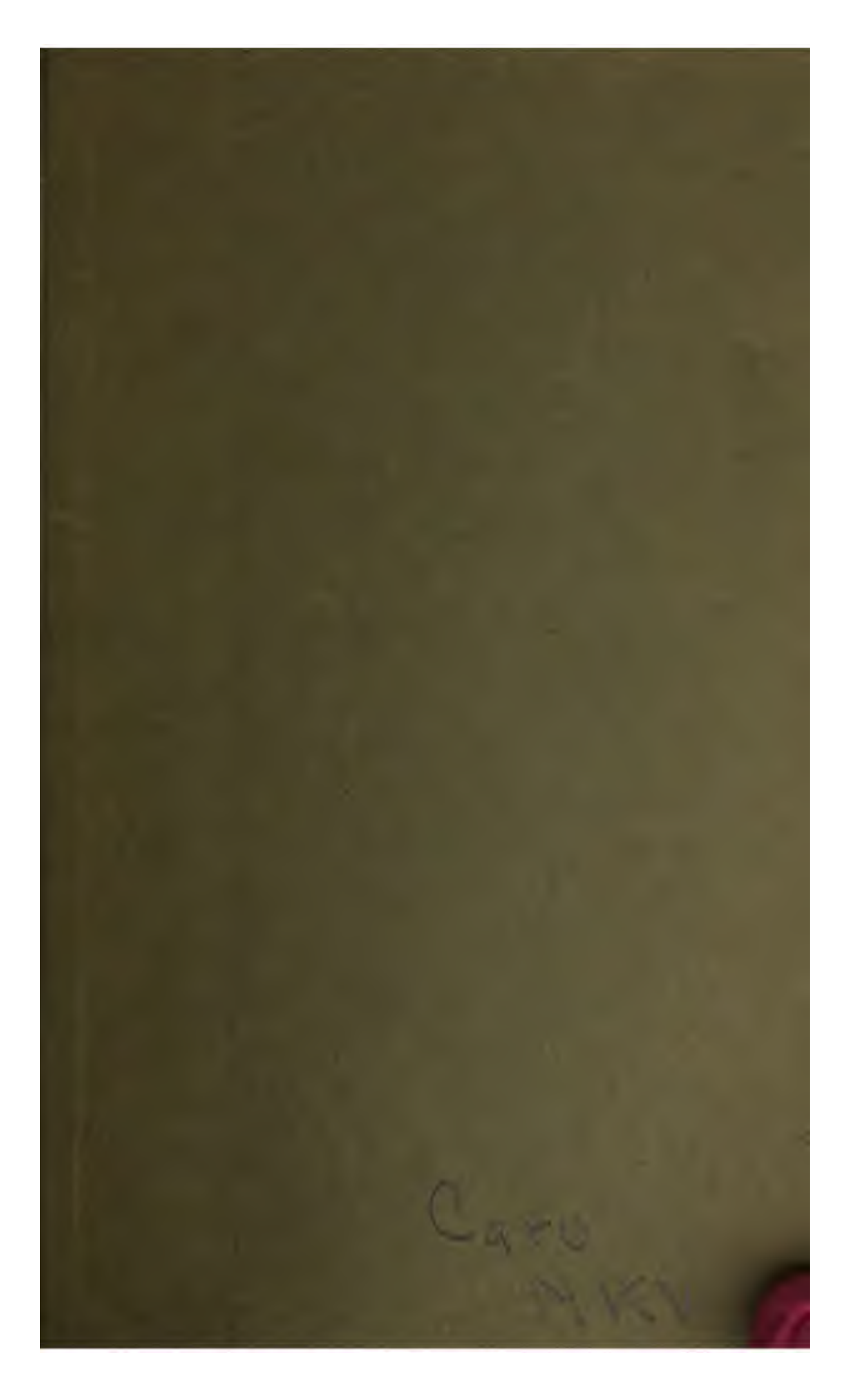

Google


Caro

LE

PÉCHÉ DE MADELEINE

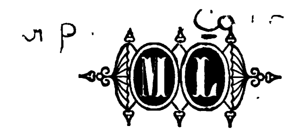
POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A BOURET.

LE PÉCHÉ

DE

MADELEINE

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

Dans les premiers jours de 1864, un manuscrit fut déposé par une main inconnue aux bureaux de la *Revue des Deux Mondes* avec ces simples lignes, écrites sur la feuille qui l'enveloppait : « Prière instante à M. B...., si le roman ci-joint ne peut convenir à la *Revue des Deux Mondes*, de vouloir bien le faire savoir à l'auteur par un mot jeté à la *poste restante* avec cette adresse :

M. P. Albane. On fera, dans ce cas, reprendre le manuscrit aux bureaux de la *Revue*. »

C'était tout. La forme de l'envoi était assez inusitée. M. B.... lut le manuscrit, et répondit à l'adresse indiquée que *le Pêché de Madeleine*, après quelques légères modifications, pourrait paraître avec succès dans la *Revue*. Plus d'un mois se passa, et l'auteur n'avait ni écrit ni même retiré la lettre mise à la poste restante. Le directeur de la *Revue* se décida dès lors à livrer le manuscrit de ce petit roman à l'impression et à en revoir lui-même les épreuves. *Le Pêché de Madeleine* fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1864, et fut accueilli avec un vif intérêt. On voulait connaître le nom de l'auteur, et la paternité du roman fut attribuée à plus d'une personne du monde. Nous ne savons que penser de tous les bruits qui coururent alors, cependant nous avons lieu de les croire mal fondés. L'auteur a gardé son secret, et nous

ignorons encore son nom, bien qu'il ait cru devoir, avec beaucoup de grâce, reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue : « Je veux vous remercier, Monsieur, bien que tardivement, je l'avoue, de l'honneur que vous avez fait au *Pèché de Madeleine* en lui donnant place dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est un succès que je n'osais espérer, tout en le sollicitant, et dont je vous sais un gré infini. »

Un romancier dont les procédés sont marqués de tant de réserve et de délicatesse, un auteur qui a le courage de soustraire son nom aux applaudissements et à la curiosité, c'est chose assez rare pour que nous cherchions à continuer et à étendre son succès. Aussi cédons-nous volontiers au désir que nous a témoigné M. Michel Lévy de réimprimer *le Pèchè de Madeleine*. Qui sait si cette réimpression n'encouragera pas l'auteur anonyme à donner des frères au premier-né de

sa plume? Nous pardonnera-t-on d'ajouter à l'adresse des jeunes écrivains que l'auteur inconnu (une femme sans doute) est arrivé sans difficulté à la *Revue des Deux Mondes*? Il est vrai que ni le talent ni l'émotion ne manquent au *Péché de Madeleine*.

F. B....

LE PÉCHÉ

DE

MADELEINE

I

La première fois que je vis Robert Wall, ce fut un soir du mois de décembre. Il était environ sept heures; ma cousine et moi, blotties sous les rideaux de la fenêtre, nous regardions avec impatience tomber la neige, qui ensevelissait sans bruit la cour de l'hôtel.

J'avais vingt-deux ans, et Louise dix-sept. Elle était vêtue, — je la vois encore, — d'une robe de soie d'un rose pâle; ses épaules délicates et sa jolie tête blonde sortaient de cette robe comme un lis blanc d'un bouquet de roses. Elle était bien charmante, et je le lui disais : alors elle courait en riant s'admirer dans la glace, puis elle revenait, et, appuyant son visage contre les vitres, « il ne viendra pas, » disait-elle avec un soupir.

Pour tromper son ennui, je lui parlais du bonheur qui l'attendait, de ses toilettes, de la vie de plaisir qu'elle pourrait mener après son mariage; mais elle m'écoutait à peine. — S'il allait ne pas me plaire! disait-elle; songe donc, Madeleine, nous sommes presque mariés déjà, et nous ne

nous connaissons pas. — Tout à coup elle tressaillit. — Le voici, s'écria-t-elle; c'est lui, c'est Robert!

La porte cochère venait de s'ouvrir lourdement; une voiture entra dans la cour et s'arrêta au perron, juste au-dessous de nos fenêtres. Un homme descendit rapidement; mais la marquise qui protégeait le perron nous empêcha de le voir. Une rougeur fugitive éclairait le visage ordinairement pâle de Louise. — Je n'ose pas descendre, murmura-t-elle d'une voix émue : dire que c'est ma destinée qui est là, sous les traits de cet homme, et que dans un instant je vais le voir face à face!

— Que crains-tu? lui répondis-je : n'es-tu pas libre?

Pourtant je tremblais comme elle. Le

mariage de Louise et de Robert Wall, résolu depuis si longtemps, annoncé à demi-voix à tous nos amis, avait à mes yeux l'autorité d'un fait accompli, et cependant Louise et Robert ne s'étaient jamais vus. Leurs pères, amis d'enfance et associés au début de leur carrière, avaient ensemble commencé leur fortune. Plus tard, à la suite de quelques revers, ils s'étaient séparés sans que leur amitié en ressentît nulle atteinte. M. Wall était allé s'établir à New-York avec son fils, alors âgé de quatre ans. Mon oncle, resté en France, lui rendit à plusieurs reprises, et malgré la distance, quelques-uns de ces services qu'une âme élevée ne saurait oublier. La naissance de Louise, qui coûta la vie à sa mère, créa entre mon oncle et

M. Wall, veuf lui-même depuis quelques années, un nouveau lien, puissant et douloureux. La petite orpheline fut dès son premier jour, dans la pensée de ces deux hommes, la compagne prédestinée de Robert, et ce mariage, qui devait fondre en une seule famille ces deux vies si pareillement éprouvées, devint leur rêve, le but unique de leurs efforts. Louise et Robert apprirent à s'aimer en apprenant à vivre.

Les affaires toujours embarrassées de M. Wall le retinrent loin de France pendant de longues années, et lorsqu'enfin il se croyait libre de partir, la mort le surprit. Robert, obligé de faire face aux difficultés de cette lourde succession, dut rester plusieurs mois encore seul à New-York; mais il ne perdait pas de vue le dernier vœu de

son père, et dès que les obstacles furent aplanis, sa première pensée fut pour la France, pour sa jeune fiancée, pour cette famille inconnue qui l'attendait avec impatience.

Louise, habituée à entendre chaque jour parler de Robert, s'était insensiblement attachée à lui par tant de liens subtils et forts, qu'elle se fût sentie malheureuse et comme dépossédée de son bonheur, si on lui eût annoncé que ce mariage était impossible. Et pourtant une angoisse soudaine s'emparait d'elle au moment de voir Robert. — Qu'allait-il rester de ce cher idéal? Ce jeune homme, qui l'attendait tout près de là, était-il bien tel qu'elle l'avait rêvé? Était-ce bien celui qu'elle aimait depuis si longtemps avec tant d'ignorance et de foi?

Elle était libre encore, il est vrai; mais cette liberté, pouvait-elle en user? Avait-elle réellement le pouvoir de répudier tout à coup tant de songes et d'espoirs qui formaient la trame même de sa vie? Elle sentait confusément, et je sentais comme elle, que sa destinée lui avait échappé à son insu, et qu'il était bien tard pour tenter de la reprendre.

Je l'aimais tendrement. Il y avait dix ans et plus que nous vivions comme deux sœurs, depuis le jour où j'avais été recueillie, orpheline et pauvre, par la pitié de mon oncle. Aucune des pensées de Louise ne m'était étrangère, et mon cœur battait de la même émotion que le sien. Nous nous regardions sans parler. — Allons, dit-elle enfin, autant tout de suite que plus

tard. — Elle me prit la main, et nous descendîmes lentement. Elle s'arrêta néanmoins, hésitante encore, sur le seuil du petit salon où quelques parents et quelques vieux amis se trouvaient réunis; mais j'écartai la portière et la poussai en avant.

Robert Wall était devant nous, debout au coin de la cheminée et un peu penché vers mon oncle. Il ne me sembla point au premier coup d'œil qu'il fût beau, et pourtant cette figure irrégulière, encadrée par d'épaisses torsades de cheveux noirs, me frappa par un caractère de volonté et de force. Mon oncle le présenta à sa fille, et ils causèrent tous trois. Je ne crois pas que le regard de Robert se soit arrêté sur moi une seule minute pendant la première moitié de la soirée; je pus donc l'examiner à l'aise.

Il avait une taille moyenne, souple et nerveuse, l'air un peu hautain; mais par moments quelque chose de tendre et de velouté voilait tout à coup l'éclat de ses yeux. Son sourire aussi avait une douceur particulière et imprévue qui lui donnait beaucoup de charme. Mon oncle l'interrogea sur sa vie aux États-Unis, et il répondit avec cet accent de sincérité scrupuleuse qui inspire la confiance. Il raconta en termes simples et pourtant pittoresques plusieurs aventures qui lui étaient personnelles, les unes burlesques, les autres sanglantes, toutes de nature à nous donner une idée exacte de ces mœurs étranges où la force individuelle vaut souvent mieux que le droit, et où chacun lutte seul, à ses risques et périls, au milieu de cette mêlée d'hommes et d'inté-

rêts confus. Un trait qui me frappait en lui, c'était son indifférence, son mépris même pour la vie humaine. Jeté dès l'enfance au milieu de ces combats sans merci où l'égoïsme le plus féroce n'est souvent que l'instinct de la conservation surexcité par le péril, il s'était habitué à ne craindre la mort ni pour lui ni pour les autres; c'était un enjeu, rien de plus.

Certes Robert Wall tombant inopinément dans notre salon parisien était bien le contraire du banal : sans avoir rien d'excentrique, sans viser à l'effet, il y avait en lui une étrangeté piquante, une saveur à demi sauvage qui éveillait l'intérêt. Parfois, au récit d'un épisode de sa vie passée, ses yeux s'allumaient tout à coup, un pli profond se creusait entre les sourcils, et

l'on sentait que d'ardentes passions se cachaient sous la calme gravité de ce visage. Je me tournais alors instinctivement vers Louise, et je pensais malgré moi qu'elle était bien frêle pour marcher dans la vie d'un pas égal à celui de ce jeune homme. Je me l'étais figuré tout autrement, moins robuste, moins résolu, plus semblable à Louise, qui était la grâce même et la faiblesse. Que de fois Louise et moi nous nous étions dépeint mutuellement Robert! Les lettres de M. Wall, toutes triomphantes d'orgueil paternel, avaient fourni plusieurs traits de ce portrait idéal; mais notre jeune imagination l'avait complété, ou plutôt refait à sa fantaisie. Aussi avec quelle curiosité je l'observais ce premier soir!

Il était assis près de Louise, et je souriais involontairement à voir comme celle-ci m'oubliait vite en l'écoutant. Qu'avait-elle besoin de moi en effet? C'est à cette heure que se place le premier sentiment vif de mon isolement dans la vie, de ma profonde inutilité dans l'avenir. Jusqu'alors ma reconnaissance pour mon oncle, ma tendresse pour Louise, avaient rempli tout mon cœur: il ne me semblait pas qu'il pût admettre une affection nouvelle; mais à l'aspect de ce jeune bonheur naissant à mes côtés une inquiétude étrange s'empara de moi. Appuyée sur le fauteuil de mon oncle, je suivais d'un œil distrait la silencieuse partie de whist; je regardais tomber une à une les cartes que les joueurs ramassaient sans bruit, et j'écoutais les murmures des voix

de Louise et de Robert, qui se confondaient ou se répondaient. Que pouvaient-ils se dire?

Un temps bien long s'écoula ainsi; puis, mon oncle m'ayant prié de chanter, je me levai avec empressement, heureuse d'échapper ainsi à mon inexplicable ennui, et, ouvrant un cahier au hasard, je tombai sur un fragment d'*Alceste*. Je ne sais quelle émotion puissante, quelles facultés endormies s'éveillèrent alors au souffle du génie de Gluck dans mon âme troublée de pressentiments; je trouvai, pour rendre les immortels sanglots d'Alceste, des accents que je ne me connaissais pas, et les larmes me gagnaient, lorsque, levant par hasard les yeux vers la glace à demi noyée dans l'ombre qui se trouvait en face, j'aperçus les yeux de Robert fixés sur moi avec une

expression profonde de surprise et d'admiration : j'en ressentis un frisson d'orgueil, puis une insurmontable timidité s'empara de mon esprit, et je m'arrêtai brusquement. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, d'irréparables événements se sont accomplis, des déchirements cruels ont emporté mon âme en lambeaux; mais je ne puis oublier ce premier regard, surpris dans un miroir obscur, et dont je ne soupçonnais pas alors le fatal pouvoir.

Dès le lendemain, Robert revint, puis le lendemain et les jours suivants. Il prit ainsi en peu de temps, au milieu de la famille, l'attitude d'un prétendant déclaré. Mon oncle ne songea point à élever la moindre objection contre ces visites assidues. Ne fallait-il pas que ces deux jeunes

gens se connussent avant de se lier l'un à l'autre? Louise, du reste, ne cherchait ni à combattre ni à cacher la vive sympathie qui l'entraînait vers Robert. — Pourvu qu'il m'aime! disait-elle quelquefois avec un demi-sourire, et cette défiance d'elle-même me semblait le premier symptôme de l'amour.

Chaque jour, Robert nous devint plus cher à tous; chacun de nous subit l'influence de cette nature vive et tendre, de cette volonté forte, mais douce, qui dominait sans combattre. Sa vie s'écoulait au coin de notre feu; c'est à peine si, dans les heures inévitablement désœuvrées du matin, il daignait jeter un coup d'œil sur les splendeurs de Paris: les seuls instants qui lui semblassent dignes d'être comptés étaient

ceux qu'il passait dans le petit hôtel de la rue de Grenelle, entre Louise et moi. Il arrivait d'ordinaire vers trois heures ; à peine entré, il lui fallait raconter en détail les courses ou les flâneries de sa matinée. De son côté, il exigeait le récit des grands événements survenus depuis la veille. Quelquefois nous prenions un livre, et l'un de nous lisait à voix haute; mais bientôt mille questions, les folies et les rires se croisaient entre nous, et la lecture restait inachevée; toute visite était malvenue, qui dérangeait notre chère intimité. Je garde encore de ces heures écoulées d'impérissables souvenirs, dont toute l'amertume de ma vie ne saurait me faire maudire la douceur.

Quand le soir était venu, nous allions au spectacle ou au concert, ou bien, si nous ne

sortions pas, je me mettais au piano, et Louise et moi nous chantions, tandis que mon oncle faisait son invariable partie de whist. C'étaient nos meilleurs moments. Plus d'une fois il m'arriva, pendant que je chantais, de rencontrer de nouveau les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression singulière; mais c'étaient de rapides instants, et le trouble qu'ils faisaient naître ne leur survivait guère. Robert néanmoins me donnait peu d'éloges et parlait rarement de ma voix. Un jour seulement, comme je lui reprochais sa froideur distraite quand Louise chantait, il sourit. — C'est que la musique pour moi n'est pas un art, dit-il, c'est une passion; vous aussi, Madeleine, vous avez la passion... — Louise était près de nous, et il n'ajouta rien.

Peu à peu j'en vins à attendre l'arrivée de Robert Wall avec la même impatience que Louise elle-même; je reconnaissais son pas longtemps avant tout le monde. Une sensation indéfinissable m'avertissait de son approche. Comment il se fit que de si vives émotions, et si nouvelles, n'éveillèrent en moi aucune sérieuse inquiétude, c'est ce que je ne puis dire. Sans doute mon inexpérience de l'amour contribuait à m'abuser : je n'avais nulle défiance contre le sentiment qui grandissait en moi; Robert ne devait-il pas être le mari de Louise, presque un frère, et ne devais-je pas l'aimer? Peut-être aussi quelque secrète faiblesse prolongea mon erreur : je cédai sans doute à ce lâche instinct qui nous porte à fermer les yeux devant un danger qu'on pressent

et qu'on n'ose pas définir. Notre vie d'ailleurs coulait si doucement : les semaines succédaient aux semaines, sans que personne songeât à les compter. Mon oncle faisait préparer à petit bruit le second étage de l'hôtel, qu'il destinait au jeune ménage ; les apprêts du mariage se faisaient discrètement, on en parlait à demi-voix, comme si on eût craint d'effaroucher le bonheur en le nommant trop haut ; mais à tout moment d'involontaires allusions venaient rappeler à chacun la pensée de tous. Louise était radieuse, et moi j'aurais voulu éterniser cette paix enchantée.

II

II

Un soir nous étions, ma cousine et moi, dans notre appartement, occupées à notre toilette : nous allions aux Italiens; mais, tout animées par je ne sais quelles folies, nous avions laissé fuir l'heure sans y songer, et notre confusion fut grande quand mon oncle nous fit avertir qu'il nous attendait. Je m'enfuis dans ma chambre, et en peu d'instants je fus prête. Louise, moins prompte, plus eoquette peut-être, était loin

d'être aussi avancée. Je lui proposai de l'aider, mais elle refusa. — Envoie-moi Justine, dit-elle; vite, vite! et va faire prendre patience à ces messieurs.

Je descendis en fredonnant, et, après avoir averti la femme de chambre que Louise l'attendait, je traversai rapidement le premier salon, et j'entrai dans le boudoir. A ma grande surprise, il n'y avait pas de lumière, et je pensai que mon oncle et Robert étaient restés à fumer dans la serre. J'entrai en tâtonnant, et, m'accoudant sur la cheminée, j'étendis le pied vers les tisons épars. J'étais là depuis un instant à peine, quand un bruit léger me fit tressaillir, et tout près de moi je vis une forme indécise se mouvoir dans l'obscurité, tandis qu'une voix, si basse que je la reconnus à

peine, murmura ces mots : — Madeleine, chère Madeleine, il faut que je vous parle; il en est temps. Peut-être ai-je déjà trop tardé...

— Quoi! c'est vous, Robert? m'écriai-je après la première surprise; vous m'avez vraiment fait peur. Que faites-vous donc là, dans l'ombre, comme un conspirateur?

— Je pensais à vous, dit-il d'une voix sérieuse, et je crois en vérité que c'est Dieu même qui vous amène ici. Quand je vous ai vue venir vers moi tout à l'heure, comme si vous répondiez à mon secret appel, lorsque j'ai reconnu votre démarche souple et lente, ces grands yeux qui éclairent pour moi jusqu'aux ténèbres, je me suis dit que c'était l'heure de parler, et que

toutes les incertitudes devaient cesser. Et pourtant voyez comme je tremble, Madeleine... Mon Dieu! n'avez-vous donc rien deviné?... Si vous savez mon secret, par pitié dites-le. Est-ce que vous n'avez pas compris? Est-ce que vous n'avez pas lu tout mon cœur dans mes yeux?

J'étais frappée de stupeur; je n'osais comprendre.

— Que dites-vous?... balbutiai-je dans mon trouble; Louise, Louise vous aime,... vous le savez. Vous êtes fou!...

— Peut-être, dit-il doucement; mais n'aurez-vous pas pitié de ma folie? Si vous saviez ce que j'ai souffert en sentant naître et grandir en moi cet amour!

— Robert, dis-je d'un ton sévère et en essayant d'affermir ma voix malgré les bat-

tements précipités de mon cœur, pas un mot de plus! Chacune de vos paroles est une offense... Comment ne l'avez-vous pas compris? comment osez-vous me parler d'amour?

— Pardon, murmura-t-il, je suis un pauvre fou, vous l'avez dit; mais je vous respecte et je vous adore. — Écoutez-moi; consentez à m'entendre... Puis-je offrir à Louise un cœur qui est à vous? Serait-ce loyal, dites? Le puis-je? Sais-je seulement si elle tient à moi? C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? est-ce qu'on sait aimer? Madeleine, je suis libre encore, songez-y, et je vous aime à en mourir.

— Assez! m'écriai-je en le repoussant, car il était presque à mes pieds; je ne veux pas vous entendre. Tout cela est une trahison

envers ma sœur, et pour moi un outrage.

Je fis un mouvement pour sortir.

— Vous ne voulez pas m'entendre! s'écria-t-il avec un éclat subit dans la voix et en saisissant mes deux mains, qu'il retint fortement dans les siennes. Vous êtes cruelle, Madeleine; mais, sachez-le, mon amour n'est pas de ceux qu'on décourage. Je vous aimerai malgré vous, et je vous forcerai à m'aimer..... Oh ! vous allez me railler, je le sais; mais vous ne connaissez pas la passion. Vous croyez que l'on peut nouer et dénouer ces chaînes en souriant ou en secouant dédaigneusement la tête!... Vous croyez qu'on peut dire à un homme : Aimez ici, et n'aimez pas là! L'amour ne choisit pas, Madeleine; il vient d'en haut et nous terrasse..... Ne riez pas,

imprudente ! cela vous porterait malheur.

Tandis qu'il parlait, je me sentais troublée, à demi vaincue déjà. Ces paroles enflammées, cet emportement jusqu'alors inconnu trouvaient un secret complice dans la faiblesse de mon cœur ; mais je me raidis contre moi-même, et, affectant une froideur hautaine, je dégageai mes mains, qu'il tenait encore. A cet instant, un rayon de lumière qui glissa entre les deux portières et le frôlement d'une robe sur le tapis du salon voisin nous avertirent de l'approche de Louise. — Madeleine, dit-il précipitamment, un mot encore, un seul ! En quoi mon amour vous offenserait-il, si Louise y consentait ? Laissez-moi...

— Silence au nom du ciel ! m'écriai-je avec effroi.

La portière soulevée nous laissa voir la tête souriante de Louise.

— Comment! vous êtes là tous deux dans l'obscurité? dit-elle naïvement; puis, sans remarquer notre trouble : — Mon père attend; vite, dépêchons-nous! Je suis sûre qu'ils dormaient là tous les deux, ajouta-t-elle en prenant le bras de Robert, qu'elle entraîna gaiement.

Je les suivis plus lentement, heureuse de cet instant de solitude qui me permettait de cacher ma rougeur.

Cette soirée des Italiens fut l'une des plus pénibles dont je me souvienne. L'étincelanto musique du *Barbier*, sa folle gaieté, irritaient mes nerfs ébranlés; la sécurité de Louise me navrait. Robert affectait de ne s'occuper que de moi, de ne re-

garder que moi, comme s'il lui était indifférent que cela fût remarqué. Je tremblais que mon oncle et Louise elle-même ne finissent par s'apercevoir de cette affectation, quelquefois il me semblait que mon oncle était d'une tristesse inaccoutumée, et je me persuadais qu'il soupçonnait déjà notre secret : dans ses mots les plus simples, je croyais voir une allusion ou un reproche. Je regardais Louise, et, en la voyant sourire, un attendrissement involontaire me gagnait; puis, au milieu de tout cela, c'était comme un ravissement intérieur dont je m'indignais. Je souffrais, et j'étais heureuse. Une joie sans nom remplissait tout mon être, et pourtant quelque chose d'aigu et de poignant se mêlait à mon bonheur.

Enfin le spectacle s'acheva. J'avais be-

soin de silence, d'obscurité, de solitude surtout. A peine de retour à l'hôtel, je prétextai la fatigue, et je courus m'enfermer dans ma chambre. Là, je tombai à genoux, et, cachant ma tête dans mes mains, j'essayai de recueillir mes pensées. Ce n'était pas un conseil divin que j'implorais ainsi : mon cœur orgueilleux ne demandait point de secours. Ce qui m'accablait, c'était le poids soudain d'émotions écrasantes, c'était le besoin irréfléchi de prendre Dieu à témoin d'une félicité que je ne pouvais confier à personne. Je ne sais s'il se produisit jamais une plus violente révélation de l'amour; ma pensée bondissait, emportée dans un tourbillon de joies folles, d'allégresses sans nom. Aimer! être aimée!.. Ces mots m'ouvraient des espaces infinis où

mon âme fuyait comme une chose ailée, et je m'épuisais en efforts pour la suivre ou la retenir. En un instant, j'eus honte et pitié de ma vie passée, de ces années lentement effeuillées dans la paix et le silence du cœur. Il me semblait que je venais seulement de comprendre le prix de la vie, et que tout, devoir, dignité, bonheur, se résumait dans la joie d'être aimée. La nuit entière s'écoula ainsi. Vers le matin seulement, je m'assoupis.

Que se passa-t-il en moi pendant ces courts instants d'un sommeil agité? quelle mystérieuse révolution s'accomplit à mon insu? A mon réveil, mes impressions étaient toutes changées. L'exaltation de la veille faisait place à une lassitude humiliée, et un singulier malaise m'oppressait. Je me

levai, et j'ouvris la fenêtre. Le ciel était gris, et une pluie glacée me frappa au visage. Je refermai la fenêtre et me jetai en frissonnant sur mon lit; mes paupières appesanties s'abaissèrent d'elles-mêmes, mais je ne parvins pas à me rendormir. Mille idées confuses s'agitaient lourdement dans mon cerveau, sans que je pusse arrêter ce travail incessant de la fièvre. Parmi les pensées qui s'entre-choquaient ainsi, la plus importune, la plus douloureuse, c'était le souvenir de Louise. Je voulais en vain l'écarter; elle revenait toujours, et je rougissais d'avoir pu songer à être heureuse à sa place; je me reprochais amèrement cet espoir presque criminel, auquel mon âme s'était soudainement livrée, et pourtant je ne pouvais me résoudre à lui sacrifier mon

cœur, car je savais enfin que j'aimais, et de quel amour... Je me rappelais une à une toutes les heures écoulées depuis l'arrivée de Robert parmi nous; je suivais Louise pas à pas durant cette longue suite de jours, cherchant des indices, épiant des symptômes, voulant me persuader qu'elle n'aimait pas autant que j'aimais moi-même. Je me redisais ces mots de Robert dont j'avais été frappée : — C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? — Mais je ne parvenais pas à me rassurer. Je connaissais trop la tendre et délicate nature de Louise, cette sensibilité profonde qui souvent, pour des peines légères, nous avait fait trembler, et en songeant à toutes ces choses des larmes brûlantes tombaient de mes paupières fermées.

En ce moment, un souffle léger passa sur mon front; j'ouvris les yeux, et je vis Louise qui se penchait vers moi. — Qu'as-tu donc? tu pleures? me dit-elle avec une douce inquiétude. As-tu quelque chagrin? es-tu malade?

— Non, répondis-je en essayant de sourire. Je pensais à toi, ma petite Louise. Sais-tu qu'il faudra nous séparer bientôt? Un sentiment nouveau va sans doute diviser nos vies comme nos cœurs.

— Tais-toi, méchante! s'écria-t-elle vivement; est-ce que je pourrais vivre sans toi, sans t'aimer, sans te confier, comme autrefois, toutes mes pensées? — Tenez, ingrate, voyez quel moment vous choisissez pour me dire de si dures paroles... Je vous apporte mon cadeau de noces.

Et elle mit dans mes mains une liasse de papiers que je pris machinalement. Chacune de ses paroles, sa sécurité, son air joyeux et tendre me navraient. — Si je lui prends son bonheur, me disais-je, qui la consolera? Elle, sans soupçonner l'amertume de mes pensées, s'empara doucement de mes deux mains. — Écoute, reprit-elle avec son charmant sourire, te rappelles-tu une petite maison grise, toute tapissée de vigne et cachée sous des châtaigniers, pour laquelle tu t'étais prise de si folle passion pendant notre séjour à Vannes?

— Oui, répondis-je, je la vois encore.

— Et la lande qui s'étend tout alentour, et le maigre ruisseau qui parfois s'égare au milieu du sentier?

— Oui, je me souviens. J'aimais l'air triste et recueilli de ce pauvre logis.

— Eh bien! s'écria Louise en frappant joyeusement dans ses mains, ta chère maisonnette, la voilà! Je te l'apporte avec son petit jardin de curé qui avait fait ta conquête; elle est dans ce rouleau de papiers. Mon père s'est adressé au propriétaire, qui a consenti à la lui vendre. Qu'en pouvait-il faire?... Un vrai nid à rêves!... C'est bon pour une tête romanesque comme la nôtre. Quel bonheur, n'est-ce pas? quand j'irai avec Robert te visiter dans ton domaine! Tu nous en feras les honneurs avec cette grâce de reine qui vous distingue, mademoiselle... Ah! je voudrais être déjà mariée! — Et sais-tu? ajouta-t-elle d'un ton de confidence, je crois que cela ne tardera

guère; mon père me disait hier qu'il désirait que ce fût fait avant l'été.

Je froissai les papiers épars sur mon lit.

— Oh! tout est bien en règle, continua-t-elle, croyant que je voulais les lire. Voilà les titres de vos propriétés, mademoiselle... Embrasse-moi donc, Madeleine; dis-moi que cela te fait plaisir, dis-moi que tu m'aimes. Oh! moi, je t'adore, vois-tu; je voudrais que tu fusses heureuse,... heureuse comme moi, mon amie!

Je serrai contre moi sa jolie tête en pleurant; mais cette fois mes larmes ne l'inquiétèrent pas, elle les attribuait à la joie.

— Louise, dis-je tout à coup en la regardant fixement comme pour lire au fond de son âme, il y a une idée, une folie, quelque chose qui m'obsède. Il faut que tu

m'aides à sortir de cette angoisse. Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie, de la tienne aussi. Réfléchis avant de répondre.

— Tu m'effrayes! s'écria-t-elle en essayant de fuir mon regard; mais je la retins fortement.

— Louise, repris-je d'une voix grave, es-tu bien sûre d'aimer Robert?

Elle resta interdite, cherchant à deviner où j'en voulais venir.

— Pourquoi me demander cela? Ne le sais-tu pas comme je le sais moi-même? Ne te l'ai-je pas dit mille fois? — Si je l'aime?... oh! de toute mon âme... A quoi bon cette question, cet air solennel?

Elle me regardait à son tour avec de grands yeux brillants d'inquiétude. —Qu'as-tu à m'apprendre? parle!... Est-il malade?

Sais-tu quelque chose?... Crois-tu donc qu'il ne m'aime pas, lui?

Sa voix était altérée : on eût dit qu'elle attendait la sentence qui devait la faire vivre ou mourir.

— Eh bien ! dis-je lentement, si en effet il en aimait une autre?...

Elle jeta un cri, et devint toute tremblante et pâle comme une morte. — Il vaudrait mieux mourir, balbutia-t-elle d'une voix étouffée et avec un accent qui me déchira le cœur. O Madeleine !...

Elle joignit les mains, et sans pouvoir jouter un mot elle me regardait avec un ffroi suppliant.

Je ne pus résister à ce regard. — Rassure-toi, dis-je en l'attirant sur mon cœur, je vois bien que tu l'aimes; pardonne-moi

d'en avoir douté, de t'avoir effrayée... Oui, toute incertitude doit cesser... Tu seras heureuse, ma Louise; va, sois tranquille.

Je l'embrassai à plusieurs reprises et la calmai aisément. La sereine confiance de la jeunesse remplaça vite cette passagère inquiétude que j'avais fait naître. Peu d'instants après, Louise me quittait, légère et déjà consolée. Restée seule, je me dis que j'étais bien perdue. Je devais tout à mon oncle, à Louise elle-même; pouvais-je ravir à ma sœur celui qu'elle aimait? — Car elle l'aime! — me disais-je. Je me dois cette justice que je ne faiblis pas devant le sacrifice. Quand je crus comprendre quel était mon devoir, je l'acceptai sans lâcheté. Je repoussai courageusement toute pensée qui eût pu m'attendrir sur moi-même, et je

songeai résolûment à mettre l'impossible entre Robert et moi.

L'heure de rejoindre la famille me surprit au milieu de ces réflexions. Je ramassai tristement les titres de propriété que Louise m'avait apportés et que j'avais laissé tomber sur le parquet, me disant que peut-être un jour j'irais ensevelir dans cette solitude mon cœur anéanti; mais je chassai vite cette pensée avec un fier sourire : je me sentais l'âme si bien trempée, qu'il ne me semblait pas que la douleur pût me vaincre. J'avais hâte de revoir Robert pour fixer irrévocablement mon sort. La douleur du sacrifice disparaissait presque dans l'orgueil du devoir accompli.



III

III

A trois heures, Robert vint comme chaque jour. Il était fort pâle, et Louise le plaisanta sur ce qu'elle appelait son air fatal. Pour moi, je n'osais ni le regarder, de peur de faiblir, ni parler. Chez Robert, une légère contraction des lèvres et des sourcils trahissait une préoccupation inaccoutumée. Il attendait, comme moi sans doute, l'instant où nous nous trouverions seuls; mais l'occasion ne venait pas. Mon

oncle était sorti; comment éloigner Louise? Les heures se traînaient péniblement. La causerie languissante, l'air inquiet de Louise, qui ressentait notre malaise sans le comprendre, ma propre émotion, tout rendait l'attente insupportable. Si ma volonté ne fléchissait pas, je sentais du moins mes forces faiblir. Enfin Louise se leva, fatiguée peut-être à son insu par le poids de cette longue journée; un nuage obscurcit ma vue quand la porte se referma derrière elle : nous étions seuls. Je levai involontairement les yeux sur Robert, et je rencontrai les siens fixés sur moi avec une expression inquiète qui me toucha. — Eh bien! dit-il, qu'avez-vous résolu, Madeleine? que dois-je craindre?

Je gardai le silence : une chaîne de fer

semblait sceller mes lèvres. Je voulais lui dire : — Je ne vous aime pas, — et je ne pouvais me résoudre à prononcer de tels mots; je les repoussais, et il ne m'en venait point d'autres. Un lourd silence pesait sur nous, le temps passait, et Louise pouvait revenir.

— Madeleine, reprit-il, n'avez-vous donc rien à me dire?

— Que vous dirai-je? répondis-je en essayant de sourire. Cet amour dont vous me parliez hier, cet amour si récent, n'est pas encore, grâce à Dieu, de ceux qui ne peuvent mourir. Oublions-le...

— Oublier! et le puis-je? s'écria-t-il avec l'accent d'une douleur véritable. Qu'avez-vous dit? Est-ce là votre sentence? Ne me laissez-vous aucun espoir?

Il s'arrêta, et comme je gardais le silence : — C'est donc vrai que vous ne m'aimez pas? Ah! quel mal vous me faites!... Si je pouvais croire que c'est Louise qui nous sépare!... Laissez-moi tenter... Si elle me déliait de mes engagements, consentiriez-vous?...

— Non, non! Louise ne saurait rien changer à ce qui est...

— Mais c'est de la haine, murmura-t-il; que vous ai-je fait?

— Vous venez trop tard, répliquai-je en détournant la tête.

— Trop tard!

— Je vous dois la vérité, repris-je avec effort; aussi bien il faut en finir... Sachez donc que ce cœur, auquel vraiment vous attachez trop de prix, je l'ai donné.

Je ne sais comment ce mensonge s'échappa de mes lèvres. J'étais, il est vrai, décidée à ôter à Robert toute espérance; mais je n'avais rien imaginé, rien résolu pour cela. Ce fut comme une inspiration subite, et l'effet fut plus grand que je ne pouvais l'attendre.

— C'est impossible, dit-il, c'est impossible! Quoi? ces yeux limpides et profonds m'ont à ce point trompé! Ils ont si bien caché vos secrets! Comment n'ai-je rien su, rien soupçonné?

— Tout le monde l'ignore, répondis-je précipitamment, tant j'avais hâte d'échapper à cette nécessité de faire mentir mon cœur et ma bouche. Robert, c'est à votre honneur que je confie cet aveu.

Il s'inclina sans répondre; nous gardâmes le silence longtemps.

— Allons! reprit-il, tout est donc fini! Adieu, mon beau rêve!

Il fit quelques pas vers la porte, puis, revenant soudain : — Je le connaîtrai, s'écria-t-il, celui que vous me préférez; je le connaîtrai!

— Et quand cela serait, dis-je avec calme, vous vous souviendrez, je pense, qu'en vous confiant mon secret, je ne vous ai pas donné le droit d'en abuser contre moi.

Il se laissa tomber sur un siége. Je partirai, dit-il, vous n'aurez rien à redouter de moi.

— Pourquoi partir? Qu'irez-vous chercher loin de nous? N'avez-vous pas une famille ici? n'avez-vous pas une douce et

adorable femme, la meilleure, la plus parfaite que vous puissiez rêver? Et une sœur loyale, Robert, ajoutai-je en lui tendant la main, — une fidèle amie, croyez-le. Laissez-vous aimer, restez.

— Pour être témoin de votre bonheur, n'est-ce pas?

— Oh! m'écriai-je imprudemment, Dieu sait que le spectacle de mon bonheur ne vous offensera sans doute jamais.

— Est-ce possible?... Vous aimez sans espoir, dites-vous? Oui, je resterai; qui sait si l'avenir...

— Non, n'espérez rien, Robert, car sachez-le, il y a plus de bonheur pour moi dans cette seule attente, dût-elle être éternelle, qu'il n'y en aurait dans toutes les félicités de la terre...

— Assez, assez! murmura-t-il d'une voix étouffée; tant de cruauté n'est pas nécessaire. — Et il sortit.

Robert ne revint pas le lendemain. Dans un billet très-laconique, où le nom de Louise était assez froidement amené, il écrivit qu'il était malade. Mon oncle alla le voir, accompagné du médecin de la famille; ils le trouvèrent levé, mais avec un peu de fièvre. Ce malaise, feint ou réel, se prolongea; mon oncle le visitait chaque jour, mais Robert s'informait à peine de nous et ne parlait pas de nous revoir. Louise commença bientôt à s'inquiéter. Cette froideur subite après tant d'empressement était inexplicable pour tout autre que moi. Mon oncle aussi devint soucieux, et je tremblais que, dans une de ses visites matinales, il n'a-

bordât franchement une explication. Que voulait Robert? Faire pressentir sa retraite sans doute? Cette idée, la seule vraisemblable, me torturait. En cette anxiété, je résolus de lui écrire; forte de mes intentions et de mon dévouement, je me lançai sans hésiter en dehors des usages et des routes battues. « Revenez, lui écrivais-je; Louise vous aime, et meurt de votre absence. Vous avez laissé croître et s'enraciner, sans souci de ce qu'elle en pourrait souffrir, un amour que tout encourageait en elle; vous n'avez pas le droit maintenant de fuir en emportant la paix de sa jeune âme. » Et je continuai ainsi, écrivant sans ordre tout ce que la tendresse la plus profonde pour Louise pouvait m'inspirer. Cette flamme nouvelle, cette ar-

deur inconnue que je sentais circuler dans mes veines depuis que j'étais aimée, je la laissai déborder à flots au nom de Louise et pour elle. « Qu'attendez-vous de l'avenir? disais-je encore. Qu'irez-vous chercher par le monde? Le bonheur est là : il vous sourit et vous tend la main, le bonheur tel que votre père l'a rêvé pour vous, celui-là même que vous êtes venu chercher, plus beau, meilleur que vous ne pouviez le rêver, et vous le dédaignez pour une chimère, car je ne suis pas telle que vous l'avez cru : vous aimiez en moi une âme neuve, ignorante de l'amour; j'en connais les douceurs et les tourments. Qu'avez-vous donc aimé? et que ferez-vous maintenant de votre vie? Vous la jetterez aux quatre vents du ciel peut-être? Ah! Robert, vous ne serez

pas heureux, et vous aurez tué une enfant innocente! Comment n'avez-vous pas songé, imprudent, qu'elle ne pourrait vous voir chaque jour sans vous aimer? »

J'écrivis plusieurs lettres qui restèrent sans réponse, et que je dus, bien malgré moi, confier aux gens de la maison pour être remises à leur adresse. Je n'avais pas l'habitude de sortir seule, et Louise ne me quittait guère; puis le temps pressait. Ce ne fut pas sans répugnance et sans appréhension pourtant que je me résignai à mettre les domestiques dans la confidence de cette démarche. Il était impossible qu'ils n'eussent pas remarqué l'absence prolongée de Robert, et la coïncidence de mes lettres mystérieuses avec cette absence pouvait donner lieu à de malveillants soupçons.

Un air d'intelligence impertinente que je surpris au moment où Justine recevait mon dernier billet me prouva que je ne m'étais pas inquiétée à tort. Je ne me repentis pas cependant, et la droiture de mes intentions me rassura.

Ce qui me tourmentait bien plus, c'était le silence singulier de Robert et la tristesse croissante de Louise. Elle l'attendait toujours : le moindre bruit la faisait tressaillir; chaque fois que la porte du salon s'ouvrait, une rougeur brûlante couvrait son visage; je ne savais que dire, que répondre à ses questions, à son regard inquiet, douloureusement fixé sur moi, comme si elle eût deviné, pauvre enfant, que je savais seule le secret qui la faisait souffrir.

Mon oncle aussi devenait de plus en plus

préoccupé; il y avait plusieurs jours qu'il n'était allé voir Robert, et il évitait de prononcer son nom. La situation était intolérable, et je sentais qu'elle ne pouvait se prolonger. Que faire? J'étais découragée. Je me voyais impuissante à sauver Louise; mais l'idée ne me vint pas d'élever mon bonheur sur les débris du sien : je sentais crouler l'édifice de nos joies intimes, et, ne pouvant rien conjurer, je m'ensevelissais résolûment sous les ruines.

Un soir, nous étions tous les trois au salon. Louise, agitée et souffrante, s'était jetée sur une causeuse et tenait les yeux fermés; peut-être voulait-elle échapper par le sommeil à la longueur du temps; peut-être, en feignant de dormir, espérait-elle seulement se soustraire à la nécessité de

prendre part à la vie commune. Mon oncle lisait, et moi je brodais en songeant. Un profond silence régnait parmi nous, quand vers dix heures la porte s'ouvrit, et Robert entra. Je ne pus retenir un cri de surprise, et Louise se leva en proie à une émotion si vive qu'elle m'effraya, tant elle révélait de craintes et de souffrances passées. Rien ne peut rendre l'expression de joie qui illumina son visage : je ne sais si la fille de Jaïre éprouva une telle ivresse quand la voix du maître la fit sortir des ombres de la mort.

Robert ne me parut pas changé : il causa avec son aisance et son naturel accoutumés, et aux timides reproches que lui adressait Louise : — J'étais malade, répondit-il simplement, je souffrais, chère Louise; mais

tout est fini, et je ne vous quitterai plus. — Il baisa en souriant le bout de ses doigts.

L'accueil de mon oncle fut d'abord très-froid; mais sa rancune ne tint pas devant l'émotion radieuse de son enfant. Pauvre et chère Louise! elle aimait trop pour savoir feindre; elle n'en eut même pas la pensée. Robert revenu, elle oublia ce qu'elle avait souffert, et se montra aussi joyeuse, aussi douce qu'autrefois. A les voir ensemble, on eût dit qu'ils s'étaient quittés la veille, et que rien d'étrange ne s'était passé entre eux. Le soirée s'écoula familièrement, comme tant d'autres toutes semblables, mais avec un sentiment plus vif de ce bonheur que nous avions cru perdu.

A partir de cette soirée, Robert revint comme autrefois : tout reprit le train habi-

tuel, et ces jours douloureux furent comme s'ils n'avaient pas existé. Il me semblait même que Robert était plus gai, plus expansif qu'auparavant; je l'observais, ne sachant si je devais m'en réjouir ou m'en effrayer..

— Vous aviez raison, me dit-il la première fois que nous nous trouvâmes seuls, je poursuivais une chimère; mais tout est fini, bien fini, je vous le jure. Un jour j'ai songé à m'enfuir; puis, au moment de partir, je me suis aperçu qu'en dehors de vous quelque chose me retenait encore dans cette France que vous m'avez fait aimer. Ma vie est désormais liée à celle de Louise, la vôtre, à cet ensemble d'êtres et de sentiments que j'ai connus ici, et que je ne retrouverais plus... Vos lettres sont venues

et je les bénis; elles m'ont ouvert les yeux. Oui, j'aimerai Louise, je l'aime déjà. Ne serais-je pas insensé et criminel de fuir cette charmante créature, cette âme blanche où mon regard peut plonger sans crainte de rencontrer même une ombre étrangère? Merci, Madeleine, de m'avoir éclairé; vous m'avez tout confié loyalement, sans fausse pruderie; vous êtes un brave cœur, et vous aurez en moi le plus dévoué et le plus respectueux des frères.

Il souligna de la voix ces derniers mots, comme pour me rassurer sur l'avenir et effacer le passé. — Je vous crois, dis-je en lui tendant la main.

Le soir même, il demanda officiellement Louise en mariage.

IV

IV

Je ne m'appesantirai pas sur les jours qui suivirent. Les préparatifs du trousseau, le choix de la corbeille, dont je fus chargée, me fournirent de continuels prétextes pour m'absenter sans affectation et laisser souvent les deux jeunes gens seuls. Je présidai moi-même à l'installation de leur appartement, et je surveillai tous les détails avec la sollicitude d'une mère. Grâce à la générosité de mon oncle, je leur préparai un nid d'une

merveilleuse élégance; rien ne me semblait assez beau, assez parfait de formes, assez harmonieux de couleur.

Plus d'une fois pourtant, alors que les ouvriers s'agitaient autour de moi, attendant et exécutant mes ordres, je sentis des larmes monter tout à coup à mes yeux. Plus d'une fois aussi, quand, fatiguée de la journée, j'allais me reposer près de Louise et de Robert, j'éprouvais un douloureux serrement de cœur en les surprenant doucement inclinés l'un vers l'autre et causant à demi-voix. Cependant Robert n'affectait point près d'elle une passion qu'il ne ressentait sans doute pas encore; mais il lui témoignait une tendresse attentive et indulgente. Louise en était heureuse, ignorant dans sa candeur que l'amour pût avoir

d'autres regards et parler un autre langage. Moi, je mettais tous mes soins à réprimer certains retours de faiblesse qui surprenaient parfois mon courage; j'aurais voulu me les cacher à moi-même. Entre Robert et moi, tout était oublié; nos rapports furent ce qu'ils devaient être, affectueux et simples.

Le mariage était fixé au 20 juillet. Je l'appelais de tous mes vœux, espérant retrouver le calme dans le sentiment de l'irréparable. Ce jour arriva enfin. J'habillai Louise moi-même, je la parai des flots de dentelles de sa robe de mariée, et je posai sur sa tête sa couronne blanche. Je ne l'avais jamais vue si belle.

On partit pour l'église. Je n'essayerai pas de raconter ce que je souffris pendant cette

cérémonie religieuse. Ces douleurs-là passent la parole humaine. L'espèce d'enthousiasme qui m'avait soutenue jusqu'alors tomba tout à coup, et je me trouvai brusquement en face d'une réalité effroyable. Robert était là, devant moi ; je l'aimais, et il était perdu pour moi. Son calme, son front impassible et hautain m'irritaient; j'aurais voulu surprendre au moins quelque trace de doute, quelque ombre de regret. J'en voulais à Louise de n'avoir pas su deviner ce que je faisais pour elle; j'accusais le monde entier. Je me disais que le ciel ne permettrait pas qu'un tel mariage s'accomplît, et j'appelais à mon aide un coup de foudre divin. A genoux, la tête cachée dans mes deux mains, je semblais prier tandis que toutes les puissances révoltées de mon

être se soulevaient en moi. Et pourtant ce mariage s'accomplit au milieu de la joie de tous et sous les bénédictions du prêtre. Dieu n'intervint pas pour l'empêcher, le soleil continua de répandre à flots ses rayons sur nous, et personne ne soupçonna mon désespoir.

Le reste du jour s'écoula dans les préparatifs du bal pour le soir. Malgré la saison avancée, Louise avait tenu à réunir autour d'elle toutes ses amies, et les invités se trouvèrent nombreux. L'hôtel et le jardin furent splendidement illuminés. Louise avait, sous les diamants dont elle était chargée, un éclat vraiment surnaturel; son regard et son sourire étincelaient. Je n'ai gardé de cette fête qu'un souvenir confus; je circulais parmi les groupes comme une

somnambule, sans voir et sans penser; j'avais une lourdeur de tête insupportable.

Vers la fin du bal, je me retirai, brisée, dans un coin du boudoir, de ce même boudoir où Robert un soir m'avait fait l'aveu de son amour, et là, seule, cachée à demi par d'immenses vases de fleurs, oubliée de tous, au bruit de la fête, je me retraçai cette scène rapide et funeste. De quel espoir insensé mon âme s'était un instant enivrée! Était-il donc vrai que tout était perdu, perdu sans retour, et que je l'avais voulu? Ma tête s'égarait; tout ce qui m'entourait m'apparaissait comme revêtu de deuil, et la valse, qui entraînait dans son tourbillon un flot de couples joyeux, retentissait dans mon cerveau malade comme un air funèbre; mes artères battaient avec violence, et il me

semblait entendre le bruit répété des cloches. Au milieu du nuage qui s'épaississait sur mes yeux, j'aperçus mon oncle, qui me cherchait; je fis un effort pour aller vers lui, mais je ne parvins pas à me lever, et je fus obligée de m'attacher à son bras pour me soutenir. — Qu'as-tu donc, ma bonne fille? me dit-il tendrement; tu parais souffrante?... C'est la fatigue, n'est-ce pas?

— Oui, la fatigue,... balbutiai-je sans savoir ce que je disais.

— Il faut aller te reposer, ma pauvre Madeleine; tu ne te soutiens plus. Aussi bien cette rude journée est passée, bien passée, grâce à Dieu, et nous allons te gâter maintenant; tu t'es donné tant de peine, tu as été parfaite, admirable... Dieu te bénira,

mon enfant, et ton vieil oncle passera sa vie à te rendre heureuse.

Il me semblait que j'allais mourir. — Écoute, ma fillette, dit-il encore en baissant la voix, Louise est bien fatiguée aussi, la pauvre petite! Va, ma bonne Madeleine, lui tenir lieu une fois encore de la mère qu'elle n'a plus. Emmène-la, et conduis-la chez elle.

Je n'eus pas la force de répondre; cependant j'en trouvai encore pour obéir. J'appelai Louise, et la conduisis jusqu'au seuil de son appartement; mais là une puissance invincible m'arrêta : je voulus qu'elle entrât seule dans ce royaume où seule elle devait régner, et que rien de moi n'y pût pénétrer, pas même le fugitif parfum de mon bouquet. Je l'embrassai et m'enfuis dans

ma chambre, où je tombai sans connaissance.

La nuit, une maladie grave se déclara et me tint, pendant plusieurs semaines, plus près de la mort que de la vie; j'eus presque constamment le délire, et dans mes rares instants lucides j'étais obsédée par la crainte d'avoir trahi mon secret; mon oncle et Louise ne me quittaient guère : au sortir de mes crises, je les trouvais toujours près de moi, épiant les symptômes du mal. Deux ou trois fois aussi il me sembla voir Robert. Quand je revenais à moi, et que je rencontrais leurs yeux inquiets fixés sur les miens, loin de leur être reconnaissante, je m'irritais d'avoir tant de témoins des transports de mon esprit. La douleur, les larmes de ceux qui m'entouraient ne me touchaient

pas : elles m'annonçaient le danger sans que j'en fusse émue; je voyais la mort approcher sans éprouver ni plaisir ni regret. Au milieu des symptômes d'une dissolution prochaine, une seule idée me restait, c'est que j'aimais Robert et que je devais le taire éternellement.

La maladie diminua, mais la crainte d'avoir parlé dans mon délire m'était insupportable. J'interrogeai ceux qui m'entouraient; j'observai surtout mon oncle et Louise, croyant toujours saisir sur leurs visages quelque expression inaccoutumée, quelque signe révélateur. Je recommençai sans fin mes investigations avec cette ténacité et ces ruses particulières aux monomanes. Ils ne comprenaient rien à ma singulière préoccupation, et me répondaient

avec une complaisance infatigable, n'accusant que la fièvre du désordre de mes facultés. J'eus beau les interroger ensemble ou séparément, tourner et retourner leurs réponses, essayer mille manières de les surprendre : je ne découvris rien, et je finis peu à peu par me rassurer. Cette conviction hâta ma convalescence. Je me laissai aller enfin à la douceur de revivre, à cet incomparable état de bien-être que connaissent seuls ceux qui viennent d'échapper aux étreintes de la mort. Aussitôt que je pus me lever, les médecins conseillèrent de me transporter à la campagne.

On était arrivé au mois de septembre. Ce fut par une belle et tiède journée que nous partîmes pour Ville-Ferny. Mon oncle, craignant pour moi la fatigue, ne voulut

pas que nous prissions le chemin de fer, et il me fit conduire avec Louise en calèche. Lui-même, retenu par des affaires, ne devait nous rejoindre que le lendemain; Robert prit les devants dès le matin. Il nous attendait au perron quand nous arrivâmes le soir, vers sept heures; il m'aida à descendre de voiture et me conduisit à mon appartement. On avait, par son ordre, dressé le couvert dans le petit salon de travail qui précédait ma chambre à coucher. Les candélabres, chargés de bougies allumées, donnaient à l'appartement un air de fête. Je remarquai qu'on avait rempli les jardinières de mes fleurs préférées, et que des livres, choisis parmi ceux que j'aimais, étaient placés sur un guéridon, à portée de ma chaise longue. On apporta le souper. Ro-

bert et Louise renvoyèrent les domestiques et prirent plaisir à me servir eux-mêmes, attentifs à prévenir mes désirs et à m'épargner jusqu'à la fatigue d'un mouvement. Cette soirée est parmi les plus belles dont j'aie gardé mémoire. Je ne pouvais me résoudre à quitter mes deux amis et à prendre du repos; je les retenais avec des instances d'enfant gâté; je m'attachais à Louise, j'inventais mille prétextes pour rester encore : il fallut pourtant se séparer.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans un état de délicieuse langueur; ma faiblesse m'ôtait la faculté de penser et de me souvenir. Peu à peu cependant les forces revinrent, et avec elles un sentiment aigu de mon existence. Je commençai à observer; tout naturellement ce furent Louise et Ro-

bert qui fixèrent d'abord mon attention : ils me semblèrent l'un et l'autre parfaitement heureux. J'essayai de m'en réjouir; mais j'eus à lutter souvent contre des accès d'amer découragement qui me rendirent à charge à moi-même.

Ce fut dans ces dispositions que je revins à Paris. Louise et Robert, jeunes et beaux tous les deux, furent fêtés et recherchés du monde élégant : chaque soir, de nouveaux plaisirs les enlevaient à la famille. Je voulus d'abord les suivre; mais cette vie bruyante et banale me fatiguait sans me distraire, et j'y renonçai bientôt. Je prétextai le mauvais état de ma santé, et, tandis que Louise et son mari brillaient dans des fêtes sans cesse renaissantes, je tins compagnie à mon oncle. C'est ainsi qu'obstinément

repliée sur moi-même, je passai mes longues soirées d'hiver dans la contemplation de mon mal. L'altération visible de ma santé inquiéta ceux qui m'entouraient. Tous redoublèrent de soins; mais la source du mal était inconnue et profonde, leurs efforts demeurèrent stériles.

Le printemps reparut; les salons se fermèrent tour à tour, et la campagne rajeunie attira de nouveau ses hôtes inconstants: moi seule, je ne changeai pas. J'allais et venais, j'agissais, je riais même; mais l'âme était absente. Tandis que mes forces semblaient renaître dans la paix embaumée des champs, au souffle rafraîchissant d'un air plus pur, mon être moral se dissolvait rapidement, aux prises avec ma secrète et unique pensée : les instincts égoïstes qui

dorment dans l'âme se dressaient chaque jour plus mollement combattus, et pervertissaient à mon insu ma volonté. Moi, qui m'étais si follement complu dans le silence de mon sacrifice, je m'abandonnais maintenant aux plus lâches regrets. L'orgueil seul me restait : c'est au moment où je le sentis prêt à me trahir à son tour, c'est alors que je compris avec terreur à quel degré d'abaissement moral j'étais pas à pas descendue.

V

V

Un jour, j'avais fait à cheval une assez longue promenade en compagnie de Louise et de Robert, et nous revenions au pas, sans nous presser. Je leur avais laissé prendre les devants, et les suivais à quelque distance. Depuis longtemps déjà je m'imaginais que Robert, après avoir cru m'aimer, s'était pris pour moi d'une aversion véritable; je remarquais qu'il me fuyait. Plusieurs fois je l'avais surpris me regardant avec une ex-

pression si sombre que j'en avais été saisie; mais il avait aussitôt détourné les yeux avec impatience. Il me semblait d'ailleurs qu'il était plus tendre, plus expansif avec sa femme, s'étudiant à multiplier près d'elle les preuves de son affection. Aussi était-ce avec intention que j'étais restée en arrière, mettant autant de soin à l'éviter qu'il en mettait à me fuir. Avant de rentrer dans le parc, il fallait traverser un petit pont fort raide, jeté, à une grande hauteur, sur la voie du chemin de fer. Robert venait de le franchir ainsi que Louise : j'allais m'y engager à mon tour, quand mon cheval, effrayé peut-être par le sifflement d'une locomotive qui approchait, fit un brusque écart. Je voulus le ramener et l'obliger à passer, mais il se cabra en se renversant

contre le parapet du pont, et j'allais sans nul doute être précipitée, quand Robert accourut, saisit le cheval à la bride et le maintint d'une main ferme. En cet instant, l'expression de son visage me frappa; il avait pâli, et il me sembla que ses lèvres frémissaient de colère. — En vérité, dit-il brusquement, on dirait que vous voulez vous tuer et que vous prenez plaisir à nous voir trembler pour vous...

Sans répondre, je donnai un coup de cravache à mon cheval qui en deux bonds franchit la passerelle. Louise, effrayée, attendait immobile; elle me reprocha doucement mon imprudence. — Tu es une enfant, lui dis-je avec un peu d'impatience, suis-je jamais tombée? Laisse à d'autres ces frayeurs ridicules. — Robert entendit ces mots, mais

il ne les releva pas, et nous rentrâmes silencieusement au château.

Le soir, quelques voisins de campagne dînaient à Ville-Ferny, et je me rappelle qu'on parla d'une aventure scandaleuse qui occupait tout Paris. Une jeune femme riche et belle, tenant par sa naissance aux plus nobles maisons du faubourg Saint-Germain, venait de s'enfuir avec son amant. La fureur du mari trompé, le désespoir de la famille, le triomphe de ses ennemis, tout était noté, raconté, détaillé. Nous avions autrefois connu cette jeune femme, et, quoique nous l'eussions depuis longtemps perdue de vue, ce drame de famille, à la fois vulgaire et terrible, nous causa une impression douloureuse. Ce qui aggravait encore la faute de Charlotte de L...., c'est

qu'elle avait un enfant, une petite fille de quelques mois, dont les sourires auraient dû l'arrêter au bord de l'abîme. Aussi n'était-ce de tous côtés qu'une ardente réprobation; Louise elle-même osait à peine lui chercher des excuses. Pour moi, je gardais le silence; humiliée par de secrètes défaites, je ne me sentais le courage de condamner personne. J'écoutais toutes ces voix indignées, et j'enviais à ces femmes le calme de leur conscience, qui leur donnait le droit de juger et de flétrir.

Peu à peu la conversation dévia, comme il arrive toujours en pareille circonstance, et l'on entama une grande discussion sur le mariage; quelques hommes soutenaient que c'était une institution contre nature, presque immorale, et qui rapetissait l'âme humaine

en restreignant sa liberté. Les femmes et Louise surtout défendaient avec vivacité la cause contraire. Tous les lieux communs en usage dans ces sortes de querelles furent mis en avant de part et d'autre. — Il n'y a de vraie dignité, disaient les uns, que dans l'union libre de deux êtres attachés l'un à l'autre par le lien idéal d'un amour partagé; quant à ces époux maussades, résignés de mauvaise grâce, et qui souvent éludent en secret les obligations que la loi leur impose, ils n'inspirent et ne méritent aucun égard; ils sont grotesques, voilà tout.

— Quoi! s'écriait Louise, ne voyez-vous aucune grandeur dans cette téméraire promesse d'aimer toujours, d'aimer pour la vie, pour l'éternité, dans cet abandon sans re-

tour, sans arrière-pensée? Cela n'est-il pas plus noble, plus digne de respect que cette prudence mesquine qui calcule si savamment les hasards de l'inconstance?

— Ma chère enfant, répondait en souriant M. de Chervière, l'un de nos voisins, qui peut promettre de bonne foi qu'il ne changera jamais? Autant vaudrait jurer de ne point vieillir.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Wall? demanda tout à coup la douairière de Briare.

Robert, qui jusqu'alors n'avait point pris part à la conversation, tressaillit en s'entendant interpeller, et j'attendis avec quelque émotion sa réponse.

— Je pense, dit-il après une légère hésitation, qu'il n'y a dans ce monde qu'une chose grande et vraie, c'est l'amour. Heu-

reux ceux que la société unit quand le cœur le désire! c'est un rêve du ciel réalisé; mais heureux aussi ceux qui savent aimer malgré les obstacles, les contradictions et les lois imaginaires de la morale! La vérité, c'est l'amour; le reste est pure convention. — Et, se tournant vers sa femme : Vous aimerais-je moins, mon enfant, aurais-je pour vous moins de respect, si vous aviez sacrifié famille, honneur et repos pour moi? Si, condamnée par tous, vous vous étiez jetée, confiante et résolue, dans mes bras, croyez-vous, Louise, que vous me seriez moins chère?

— Voilà, mon cher Robert, dit en riant mon oncle, des principes de morale que je ne vous conseillerai pas de transmettre à vos fils.

— Mes fils sauront bien les trouver d'eux-mêmes, n'en doutez pas. Quand même ma sagesse vieillie parlerait un jour un autre langage, s'ils ont le cœur sincère, ils penseront comme moi...

— S'ils sont sincères, m'écriai-je malgré moi, s'ils ont le courage de regarder en eux et autour d'eux, ils sauront vite que l'amour n'est que le rêve de la vie, si plutôt il n'en est pas l'éternel mensonge. Et s'il m'était permis de guider un jour vos fils, Robert, je leur dirais, moi : Ne croyez pas à l'amour, mais faites-y croire les autres; ne donnez pas votre cœur et gardez-vous d'oublier les trompeuses paroles dont vous aurez bercé quelque âme ingénue; d'autres encore s'y laisseront prendre. Ne vous attardez pas à regarder en arrière;

jouez sans remords l'éternelle comédie de votre passion; faites aujourd'hui les serments que vous faisiez hier. Ne gardez du passé que le souvenir de vos triomphes; tant pis pour qui les paye de ses larmes ou de sa vie!

— Tudieu! quelle harangue! s'écria mon oncle en riant.

— Ma chère, dit Mme de Chervière, votre thèse n'est pas neuve; elle traîne dans tous les mauvais romans, et franchement elle est un peu passée de mode pour de jolies lèvres roses comme les vôtres.

— Eh! mademoiselle, dit galamment M. de Chervière, laissez-nous vous assurer que l'amour existe; veuillez nous croire sur parole en attendant qu'un autre, plus heureux, soit admis à vous le prouver.

Votre jeune misanthropie n'a pas le droit de contredire notre expérience.

— Mon Dieu, messieurs, repris-je, je ne demande pas mieux que de vous croire; mais regardez autour de vous. Qui donc sait aimer? Est-ce Charlotte de L... par exemple? Mais qui aime-t-elle? Son mari ou son amant? Avant de répondre, laissez passer un an sur sa fuite, moins encore peut-être. Et vous, messieurs, vous maudissez le mariage, et vous trouvez la vie trop longue pour qu'un seul amour puisse la remplir? Je n'ai pas d'expérience, dites-vous? soit; mais j'ai regardé autour de moi, j'ai écouté, j'ai compris. Est-ce ma faute? Et, si vous ne savez pas aimer, est-ce que je vous accuse? Je vous plains, voilà tout. Le monde est vieux et a tout

usé; nous naissons vieux, et nous trouvons toutes choses finies. Le nom seul des choses nous reste, triste héritage : on parle d'amour, mais personne n'aime.

— Et moi? dit tout doucement Louise.

Je tressaillis; je l'avais oubliée.

— Toi, oui, toi seule, répondis-je après un court silence; et je sortis du salon, laissant chacun fort scandalisé de cette liberté de tout dire que m'accordait mon oncle.

J'allai m'accouder sur la balustrade de la terrasse, et je donnai libre cours à mes larmes. L'air était lourd; pas un souffle de vent. Les fleurs, alanguies par la chaleur du jour, n'envoyaient que d'âcres parfums; un malaise orageux pesait sur la nature entière. Le ciel, où mes yeux cherchaient

en vain un encouragement, était sombre, et par moments un éclair silencieux rayait les masses noires des nuages, qui s'amoncelaient lentement. Je me laissai glisser sur un banc, à l'angle de la terrasse.

— C'est blasphémer que de nier l'amour quand on aime, Madeleine! me dit Robert, qui s'était approché sans que je le visse, et qui s'assit près de moi. Avez-vous songé à ce qu'aurait souffert celui... dont vous m'avez parlé un jour,... celui que vous aimez, s'il vous avait entendue tout à l'heure reniant sa foi et brûlant ce que votre cœur adore?

— Vous prenez trop de soin pour lui; rassurez-vous, répondis-je. Celui que j'aime ne s'inquiète guère de moi, je vous jure; il est heureux, il m'oublie.

— Vous l'aimez donc toujours? dit-il tout bas.

— Si je l'aime? m'écriai-je avec désespoir; mais j'en meurs!... Vous ne le voyez donc pas? Personne ne le voit, personne ne le comprend... Ah! que ne suis-je déjà un atome de cette poussière que je foule à mes pieds!...

— Madeleine, on ne doit pas parler de la mort à votre âge.

— C'est vrai, repris-je amèrement; il faut rire, n'est-ce pas? et ne pas importuner les heureux... Qu'ai-je fait pour tant souffrir?... Mais la paix se fera un jour, bientôt, je le sens... Peut-être alors comprendrez-vous, Robert, de quoi l'on meurt à mon âge...

Je m'arrêtai éperdue devant le regard

qu'il attacha sur moi, et je m'enfuis dans ma chambre. — Qu'ai-je fait? me dis-je en tombant sur mes genoux, écrasée par la honte; me suis-je trahie? En suis-je donc à ce point d'abaissement?... Ah! ce regard, il me brûle; si je pouvais l'effacer de tout mon sang! Cœur misérable, tu t'es livré!... Eh bien! il faut fuir, partir à tout prix; je ne m'exposerai pas à rencontrer de nouveau ces yeux... Je ne veux pas rougir devant lui...

Je réfléchis quelque temps, puis, prenant une résolution soudaine, je me levai, et j'écrivis au docteur Bruneau, que je connaissais depuis mon enfance et qui m'aimait comme un père : « J'ai besoin de vous; venez! » Quand ce billet fut parti, je me sentis plus calme. Je me couchai,

bien décidée à garder la chambre le lendemain et les jours suivants, jusqu'à ce que j'eusse arrêté un plan de conduite.

Le lendemain, de très-bonne heure, le docteur arriva. Il recula en m'apercevant.

— Vous le voyez, dis-je en lui tendant la main, je m'en vais de ce pas au cimetière.

— Que se passe-t-il donc? dit-il en me faisant asseoir à ses côtés. Ce changement est incroyable; avouez tout de suite que vous avez commis quelque imprudence, ou bien vous me cachez un gros chagrin?... Dites-moi la vérité, ma bonne fille...

— Rien, docteur, rien de tout cela.

Il me regardait en secouant la tête, tandis que ses doigts comptaient les folles pulsations de mes artères.

— Venez, docteur, dis-je brusquement; si vous voulez me sauver, vous le pouvez. Cela ne dépend que de vous... Dites un mot, et votre Madeleine revient à la santé.

— Voyons! Qu'est-ce que c'est?... Quelque folie?

— Oui, une folie, mais une folie inoffensive, qui ne fera de mal à personne, au contraire... Je voudrais voyager... Ne riez pas, docteur; ce que je dis là est la vérité même. L'ennui me tue, il dévore mes jours et mes nuits, — un ennui lourd comme le plomb, voyez-vous... Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous!

— Si, si, elle a un vilain nom, ma pauvre Madeleine.

— Ah! la maladie est plus laide que le nom, croyez-le. Docteur, si vous êtes mon

ami, vous persuaderez à mon oncle de m'emmener, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin, en Espagne, en Italie, en Chine, si vous voulez.

— Allons! allons! la chose n'est pas impossible, et le moyen n'est pas mauvais.

— Oui, mais, docteur, il faut que ce soit tout de suite; je ne veux pas rester ici quatre jours; je serais morte avant...

— Quel volcan! Et pourquoi n'arrangez-vous pas cela vous-même avec votre oncle? Il ne sait rien vous refuser.

— Ah! mon bon, mon excellent ami, c'est que ce n'est pas tout encore... Il faut persuader aussi à mon oncle que ce voyage, nécessaire pour moi, serait funeste à Louise.

— Mais non; je ne peux pas dire cela.

Louise est fraîche comme l'aurore, et se porte à merveille. D'ailleurs, je la connais, rien au monde ne pourrait la décider à vous laisser partir sans elle, souffrante comme vous l'êtes.

— Voilà ce que je craignais, m'écriai-je avec découragement; eh bien! renonçons à tout cela. Autant rester ici et en finir tout de suite.

— Mais, mon enfant...

— Tenez, docteur, repris-je avec effort, pensez de moi ce que vous voudrez, que je suis une mauvaise âme, une ingrate, que sais-je? mais c'est elle, c'est Louise, puisqu'il faut l'avouer enfin, c'est ma sœur dont la présence me tue. Vous ne soupçonnez pas ma misère, n'est-ce pas? Ah! je suis bien malade, mon bon docteur. Oui,

Louise, ma chère Louise, que j'aimais tant autrefois, je ne peux plus la voir...

— Que dites-vous, Madeleine? Louise est-elle donc changée pour vous?

— Plus tendre, plus parfaite que jamais... Je vous fais horreur? Si vous saviez ce que ce mal odieux m'a fait souffrir, vous auriez pitié de moi... Faites-moi partir; je reviendrai guérie. Je vous ramènerai votre Madeleine d'autrefois, celle que vous aimiez, celle que tout le monde aimait.

Je pleurais; il s'efforça de me calmer, et alla trouver mon oncle. Je ne sais ce qu'il lui dit, ce qu'il dit à Louise; mais le soir même mon oncle m'annonça que nous partirions tous les deux dans quelques jours pour l'Italie.

VI

VI

Je commençai tout de suite mes préparatifs de voyage, mais sans quitter la chambre; Louise était avec moi. Je craignais que Robert ne demandât la permission de me voir; il n'en fit rien, et je lui en sus gré.

Nous atteignîmes ainsi le 2 septembre. Il avait été décidé que le soir même Robert et Louise quitteraient Ville-Ferny et iraient m'attendre à Paris, où je devais les rejoin-

dre avec mon oncle dans la matinée du lendemain. Nous partions pour l'Italie deux jours après. Je n'avais donc plus que quelques heures à demeurer à Ville-Ferny, et Louise insista pour que je descendisse, et que cette dernière journée fût passée en famille. Mon départ était si proche, que je me crus assez forte pour revoir Robert, et je cédai. Quand j'entrai au salon, appuyée sur le bras de mon oncle, il était assis dans l'embrasure d'une fenêtre, près de mon métier à tapisserie, et roulant les soies d'une main distraite. Il leva la tête au bruit de mes pas.

J'arrivai, cuirassée d'orgueil, décidée à ne montrer que la joie du départ jusqu'à ce qu'il en vînt à douter de ce qu'il avait cru comprendre. Mon oncle me conduisit

vers la fenêtre où se tenait Robert, et m'installa doucement dans un grand fauteuil.

— Vous sentez-vous mieux? me demanda Robert, quand je me fus assise, et que Louise eut mis à ma portée des livres et ma broderie; vous semblez bien faible pour vous mettre en voyage...

— Je suis plus forte que je ne le parais, répondis-je d'une voix assez ferme; le changement d'air d'ailleurs et la distraction me remettront vite... Nous ferons de longues courses à pied dans les montagnes, n'est-ce pas, mon oncle?

— Dans moins de huit jours, Madeleine aura escaladé le Mont-Blanc, répondit-il en souriant.

Nous nous mîmes alors à tracer tous ensemble l'itinéraire de notre voyage à tra-

vers les Alpes et l'Italie; d'après nos projets de séjour dans diverses villes, nous ne devions pas arriver à Naples avant cinq mois.

— Et après que ferez-vous? demanda Robert avec hésitation.

— Après? dit mon oncle. Madeleine veut m'emmener en Afrique, en Asie, je ne sais où, à la recherche du soleil. Pourquoi ne ferions-nous pas le tour du monde?

— Nous permettrez-vous du moins d'aller vous embrasser à Naples, quand vous prendrez votre vol vers l'Orient? dit Louise.

— Si vous êtes bien sages,... nous verrons, répondit mon oncle en nous quittant pour faire sa promenade de chaque jour. Il proposa à Robert de l'accompagner, mais celui-ci refusa.

Louise, très-occupée de mes derniers apprêts de voyage, dont elle voulait m'épargner la fatigue, allait et venait, donnant des ordres sans cesser de causer avec nous. Il vint un moment néanmoins où elle fut obligée de monter dans sa chambre pour écrire quelques lettres, et nous nous trouvâmes seuls, Robert et moi. Autour de nous, dans les clairs rayons du soleil, quelques insectes bourdonnaient joyeusement, et les profondeurs du ciel, un peu pâli par l'approche de l'automne, invitaient à la confiance et à la paix.

— Quand nous reverrons-nous? murmura Robert.

— Mais... demain, répliquai-je en essayant de sourire.

— Oui, et après?

Je n'eus pas le courage de répondre. Il me regardait tristement, sans détourner les yeux, comme s'il eût voulu graver l'un après l'autre mes traits dans sa mémoire.

Parmi les fleurs qui ornaient la terrasse, un gros bouquet de pois odorants blancs et roses, détaché de son appui par quelque folle brise et mollement balancé sur sa tige trop frêle, se penchait à la fenêtre entr'ouverte. Robert me l'offrit, et comme j'étendais la main pour le prendre, il saisit mes doigts, et les contempla longtemps; on eût dit qu'il cherchait dans le réseau bleuâtre des veines une réponse à quelque douloureux problème. Puis, se penchant tout à coup vers moi et relevant les yeux : C'était donc moi? dit-il si bas que je l'entendis à peine; c'était moi que vous aimiez, Made-

leine, et vous partez, et nous sommes séparés à jamais!

J'aurais voulu protester, que mes lèvres glacées m'en eussent ôté le pouvoir; mais je voyais trop bien qu'il possédait mon secret pour tenter de le défendre. Je retirai la main qu'il tenait encore, et je m'en couvris le visage.

— Pourquoi détourner la tête? reprit-il. Pourquoi me cacher vos pleurs? A quoi bon nous tromper encore? Ah! quel courage vous avez eu! Pourquoi donc n'avoir pas parlé avant que tout fût irréparable? Nous aurions été si heureux!... Je vous ai tant aimée!... Si vous aviez su combien je vous aimais, vous n'auriez pas osé ce que vous avez fait. Ah! cruelle et adorée, à quel dieu inconnu avez-vous sacrifié ma

vie avec la vôtre? Quelle fausse grandeur vous a séduite?

Il s'était laissé glisser à mes genoux. Moi, je pleurais; mes larmes s'échappaient sans secousse comme d'une source trop pleine, et tombaient goutte à goutte sur ses cheveux.

— Quand je songe, continua-t-il, que vous allez partir, que je ne vous verrai plus, et qu'à l'abîme qui nous sépare vous allez ajouter le supplice de l'absence, je suis prêt à vous maudire... Le jour où vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cru qu'une souffrance égale à celle-là ne m'atteindrait plus en ce monde; mais je me trompais. C'est à mesure que la lumière s'est faite, quand des mots sans suite, échappés au délire, qui n'avaient

un sens que pour moi, m'ont mis sur la trace de votre héroïque folie, c'est plus tard, quand j'ai vu votre beauté pâlir dans les regrets, quand votre grandeur et surtout votre faiblesse m'ont été révélées, c'est alors, Madeleine, que j'ai appris ce que c'est que souffrir. Et j'ai dû me taire, j'ai refoulé mon désespoir; je voulais être digne de vous, le ciel m'en est témoin... Si je parle en ce moment, Madeleine, c'est que mes forces m'ont trahi, c'est que mon courage est vaincu comme le vôtre. Je vous adore, et je vais vous perdre... Ah! laissons une fois au moins nos larmes et nos cœurs se confondre... Madeleine, n'est-ce pas que vous m'avez bien aimé?

— Robert, par pitié! m'écriai-je douloureusement, je suis lâche; mais ne vous

faites pas une arme de ma faiblesse pour m'enlever le peu qui me reste de ma propre estime. Laissez-moi quitter cette maison sans remords. Que le souvenir de cette heure ne s'élève pas un jour entre Louise et moi!... J'en appelle à votre honneur...

Je voulais me dégager de son étreinte; mais il me retenait avec force. — Ne me repoussez pas, disait-il; mon respect est profond. Vous ai-je jamais offensée par un mot? Ne me suis-je pas fait violence à chaque minute de ma vie? N'ai-je pas mis la froideur dans mon regard, l'indifférence dans mon sourire, à tel point que vous avez été jalouse, pauvre enfant? Oh! ne niez pas: j'ai tout lu heure par heure, tout entendu soupir par soupir, et chaque jour vous m'êtes devenue plus chère... Laissez-moi

un instant à vos pieds; ne m'enviez pas ce triste et dernier bonheur, le seul que vous puissiez me donner, le seul que je veuille vous demander.

— Robert, au nom du ciel, laissez-moi! N'entendez-vous pas? Il y a quelqu'un là, sur cette terrasse...

Je m'étais levée, pâle d'effroi, car j'avais cru saisir un léger bruit de branches froissées près de la fenêtre, et il m'avait semblé voir passer une ombre sur le rideau.

— Il n'y a personne, vous vous trompez, dit Robert en me forçant à me rasseoir.

— J'ai entendu pourtant, répétai-je avec terreur. Si c'était Louise, ô mon Dieu! ou seulement quelque domestique!...

— Chère folle! comme vous tremblez! dit-il après avoir, pour me calmer, par-

couru de l'œil toute la terrasse. — Quel mal croyez-vous donc avoir fait? Votre âme est pure comme le ciel.

— Vous étiez à mes pieds, Robert!...

— Que craignez-vous donc? Il n'y a jamais personne à cette heure de ce côté du château. Voyons, souriez-moi; ce regard effrayé me fait trop de peine. Avez-vous songé, Madeleine, qu'un jour viendra où nous pourrons nous revoir sans péril, où nos cœurs auront vieilli? Croyez-vous que ce soit possible, dites? Croyez-vous vraiment que nous puissions jamais nous serrer la main sans frémir et nous raconter l'un à l'autre les orages de notre vie, comme deux voyageurs échappés au naufrage? Ah! vous ne l'espérez guère, n'est-il pas vrai, Madeleine? Et vous avez raison de me fuir.

Vivre l'un près de l'autre sans être l'un à l'autre, est-ce que cela se peut? Nous lutterions quelque temps, puis un beau jour je vous prendrais dans mes bras, et je vous emporterais dans mon pays à demi sauvage; j'irais cacher mon bonheur au plus profond de nos forêts... Ah! Madeleine, quel rêve! S'il était temps encore!...

Il continua de parler ainsi, tantôt à demi calmé, tantôt entraîné par sa fougueuse nature, mais soumis pourtant à notre rude destin.

Le jour tomba peu à peu, et l'heure de dîner arriva. Mon oncle n'était pas rentré. Il était parti tard, à cheval, nous dit le valet de chambre, et avait recommandé qu'on ne l'attendît point pour se mettre à table, parce qu'il avait à terminer le soir même

une grave affaire. Pierre ne put pas nous dire de quel côté il s'était dirigé, et nous fûmes un peu étonnés de cette affaire si grave qui l'éloignait de nous si inopinément.

On sait que Louise et Robert partaient le soir même pour Paris. Louise était toute triste de ne pas voir son père et de ne pas l'embrasser avant de quitter Ville-Ferny. — Il faut qu'il ait eu quelque sérieuse contrariété, disait-elle en montant en voiture; gronde-le bien fort de ma part... A demain, Madeleine! ajouta-t-elle, comme les chevaux partaient, en m'adressant un baiser de sa petite main blanche. Pauvre chère Louise, elle ne se doutait guère, et moi non plus je ne le croyais pas, que nous nous étions embrassées pour la dernière fois, et que je ne devais plus la revoir!

Je la suivis longtemps d'un œil rêveur, même après que la calèche eut disparu dans les détours du parc; j'écoutai longtemps le bruit des roues et le pas des chevaux, qui allaient s'éteignant peu à peu : la fraîcheur et le silence de la nuit m'avertirent enfin que l'heure de rentrer était venue. J'attendis mon oncle très avant dans la soirée, mais il ne revint pas; cela me préoccupa, quoique je fusse loin de soupçonner la catastrophe que préparait son absence. Quand la fatigue m'obligea de me coucher, je recommandai à la femme de chambre de me prévenir aussitôt que mon oncle serait de retour. Bientôt je m'assoupis, et je ne sais si je rêvai ou si je l'entendis réellement rentrer; mais la réalité se confondit avec le rêve, et mon sommeil était si

profond que je ne parvins pas à m'éveiller. Dieu m'accorda cette trêve entre les douleurs du passé et le coup qui m'attendait à mon réveil.

VII

VII

Au moment de retracer ce qui va suivre, je me sens faiblir. Quand je songe à ce qu'aurait pu être ma vie, si cette chose ne fût pas arrivée, la révolte et le désespoir étouffent presque mes remords. Oui, à ce moment encore, je le déclare, mon cœur était pur malgré ses défaillances; je n'avais plus la force de combattre, il est vrai, mais j'avais la volonté de fuir.

Quand j'ouvris les yeux après quelques

heures de ce calme sommeil que je ne connais plus, les rayons du soleil matinal glissaient dans ma chambre à travers les rideaux; des bruits vagues, ces allées et venues discrètes qui annoncent le réveil d'une maison quand les maîtres dorment encore, arrivaient jusqu'à moi sans que je cherchasse à m'en rendre compte : je m'efforçais de prolonger cette demi-torpeur bienfaisante, et de m'attarder dans une dernière rêverie avant de m'avouer à moi-même que le soleil avait lui, car depuis longtemps chaque jour nouveau m'apportait tant de peines que je le redoutais instinctivement comme un ennemi. Tout à coup le bruit d'une voiture roulant sur le sable et le pas d'un cheval s'éloignant au grand trot me tirèrent de ma somnolence; je sautai hors du lit et courus

à la fenêtre juste assez tôt pour voir l'américaine disparaître au tournant d'une allée, mon oncle lui-même conduisant, et Pierre, son valet de chambre, à côté de lui. Ce fut comme une vision rapide, et je restai quelque temps immobile, cherchant en vain à me rendre compte de ce départ matinal. Enfin je sonnai. — Mon oncle est donc sorti? dis-je à la femme de chambre.

— Oui, mademoiselle, monsieur a laissé cette lettre, et Pierre reviendra tout à l'heure prendre les ordres de mademoiselle.

Je la congédiai d'un signe, et, m'asseyant sur le bord du lit, j'ouvris la lettre. Plusieurs billets de banque s'en échappèrent, mais je ne les vis que longtemps après. Dès les premiers mots, j'étais restée comme frappée de la foudre, recommen-

çant chaque phrase sans arriver à en saisir le sens : ce que je comprenais pourtant, c'est que j'étais perdue. Voici cette lettre, telle que la colère et l'indignation l'avaient dictée à mon oncle; elle était datée de la veille.

« Je sais tout, j'ai tout compris enfin! Je vous ai surprise tantôt dans les bras de votre amant, et si je ne vous ai pas sur l'heure écrasés misérablement tous les deux, c'est que j'aurais tué Louise en vous frappant. C'est pour elle seule que je veux épargner votre complice; mais vous, que j'aimais comme une fille et qui trahissez votre sœur, je ne veux plus vous voir. Était-ce le caprice ou le remords qui vous

avait décidée à ce long voyage? Étiez-vous lasse de votre amant, ou quelque honte vous était-elle venue enfin de tromper ceux qui vous aimaient et qui se livraient à vous sans défiance? Ah! j'ai vu hier de mes yeux ce que je n'aurais pu croire quand le monde entier se fût levé pour l'attester...

« Vous quitterez Ville-Ferny ce matin même, et vous ferez connaître à mon notaire le lieu de votre retraite; il aura soin que vous puissiez vivre à l'abri de toute gêne et honnêtement, s'il se peut; mais lui seul, lui seul, entendez-vous, doit être informé de ce que vous deviendrez. Que Louise, que son mari l'ignorent à jamais!... Ceci, je l'exige, Madeleine, au nom de tout ce qui doit vous être sacré : la mémoire de votre mère, votre sœur innocente, un reste

d'honneur, qui survit peut-être encore à votre chute.

« LOUIS DE LIVOY. »

Et en *post-scriptum* il ajoutait :

« Épargnez-vous toute tentative de justification; je dois vous prévenir que vos lettres seraient brûlées sans être ouvertes. »

Je ne sais combien de temps je restai attérée, sans pensée et sans larmes.

Je fus arrachée à ma torpeur par l'arrivée de la femme de chambre. Elle venait me prévenir que Pierre attendait mes ordres. — Qu'il monte quand je sonnerai! — dis-je avec une sorte d'égarement. Je m'habillai en toute hâte, et, prenant une

plume, j'écrivis à mon oncle les choses incohérentes qui me vinrent à l'esprit dans cette heure de défaillance. « Oui, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai aimé et je me suis trahie, disais-je. Je voulais que Louise fût heureuse; je lui ai sacrifié mon bonheur, mon amour, ma vie entière, et puis j'ai tout perdu dans une heure de faiblesse. Robert m'aimait, et je l'ai repoussé pour le donner à Louise; j'ai assisté chaque jour au spectacle de leur bonheur, j'ai vécu près d'eux la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, et si je voulais fuir avec vous loin d'eux, ce n'était pas devant le remords, mais devant le péril. Comment il s'est fait qu'au moment du départ mon fatal secret s'est échappé de mon cœur, je ne puis le dire... Vous étiez là, vous avez surpris ma première faiblesse...

Dites vous-même si le châtiment n'est pas égal à la faute! Louise ignore tout et doit tout ignorer. Jamais un mot de moi ne viendra troubler sa vie ni la vôtre. Adieu. Pardonnez si je refuse vos dons : ils seraient trop lourds pour mon cœur, quand le vôtre me repousse... Adieu, vous qui m'avez recueillie, protégée, aimée. Je ne puis croire que vous vieillirez sans moi; mon courage se brise à cette pensée. »

Je ramassai les billets de banque épars à mes pieds et les joignis à cette lettre. Je choisis ensuite, parmi les caisses toutes préparées pour notre voyage d'Italie, une petite malle où j'entassai du linge et quelques objets de toilette fort simples. De tous mes bijoux, je ne gardai que ma montre; c'était celle de ma mère : elle était bien à moi.

J'avais dans une bourse à part une faible somme prélevée sur mes dépenses de toilette et destinée à mes aumônes particulières; je la pris pour faire face à mes premiers frais de voyage, car je voulais quitter Paris à l'instant et fuir au plus loin. Je brûlai quelques lettres, quelques papiers sans importance, mais où j'avais tracé, dans de meilleurs jours, bien des pensées sereines, bien des rêves de bonheur; je fis lentement le tour de cette petite chambre où j'avais vécu si longtemps heureuse, m'arrêtant devant chaque objet, contemplant chaque meuble avec un attendrissement douloureux; puis j'appelai Pierre. Il prit la petite caisse que je lui désignai. Je parcourus ensuite l'un après l'autre les appartements du château, disant à chacun un adieu éternel.

ans la chambre de Louise, je m'arrêtai devant un petit portrait aux deux crayons représentant Robert en habit de chasse : un instant j'eus la tentation de détacher ce tableau et de m'enfuir avec mon trésor; mais non, rien de lui ne m'appartenait. Je sortis lentement, le regardant toujours; arrivée à la porte, je ne pouvais me décider à la franchir : il me semblait que ses yeux me rappelaient et que ses lèvres muettes s'ouvraient pour prononcer mon nom. Dans le salon, je m'assis une fois encore dans ce fauteuil où j'étais la veille quand il se tenait à mes pieds... Enfin il fallut partir.

Personne ne m attendait à mon arrivée à Paris. Pierre fit approcher une voiture, et comme il se disposait à monter sur le

siége : — Allez de votre côté, lui dis-je, je ne rentre pas à l'hôtel.

Il me regarda avec étonnement. — Mademoiselle n'a pas besoin de moi? Où faut-il faire conduire mademoiselle?

J'hésitai un instant. — A Saint-Roch, répondis-je à tout hasard.

Il transmit mon ordre, et pendant que le cheval se mettait en mouvement, je pus le voir, immobile et comme pétrifié, me suivre d'un œil hébété.

Au premier détour de la rue, j'arrêtai le cocher et lui ordonnai de me conduire à la gare d'Orléans. Là, je dus attendre quelques heures. Le train de Bretagne ne partait que dans la soirée. Il s'ébranla enfin et m'emporta loin de Paris. Dans l'abandon et la détresse où je me trouvais, l'idée m'était

venue de me réfugier provisoirement dans cette petite maison de La Roche-Yvon que Louise m'avait donnée en cadeau de noces, non pas que je la considérasse comme ma propriété définitive, car j'avais à dessein laissé mes titres de possession avec les bijoux que je tenais de la libéralité de mon oncle; mais je voulais d'abord et à tout prix mettre une longue distance entre moi et ceux que je quittais. Je pensais d'ailleurs qu'on n'aurait pas l'idée de me chercher là, en supposant que quelqu'un s'intéressât encore à moi, et les rapports de mon oncle avec la vieille femme chargée de la garde du petit logis étaient si rares qu'il devait, selon toute probabilité, s'écouler un temps assez long avant qu'il fût averti de mon apparition dans le pays. Dans l'intervalle,

j'espérais bien avoir pris un parti et m'être créé des ressources.

Au milieu de la catastrophe qui bouleversait ma vie, j'étais plus calme que je ne l'avais été depuis longtemps. Devant l'injustice de ma destinée, mon cœur altier protestait; l'énormité du châtiment me rendait l'énergie. J'avais à combattre contre des obstacles matériels, la pauvreté, l'abandon. Cela me semblait chose aisée après cette lutte énervante contre une secrète passion qui grandissait chaque jour; j'éprouvais, malgré ma détresse, comme un sentiment de délivrance, et je dormais assez paisiblement, lorsque le train s'arrêta à Nantes. Je me fis conduire aussitôt au bureau de la diligence pour Vannes, qui partait le soir même. Je passai une grande par-

tie de la journée dans le bureau, assise sur des paquets, un peu effrayée de me trouver pour la première fois sans protection, regardée curieusement par les employés et heurtée par les portefaix. Aussitôt que la diligence fut chargée, je montai dans le coupé, où j'étais seule heureusement ; la présence d'un être riant, respirant, agissant à mes côtés, m'eût été odieuse.

A peine arrivée à Vannes, je me procurai une voiture et me mis en route pour La Roche-Yvon. Une pluie fine et pénétrante s'étendait en épais brouillard sur la campagne ; les feuilles immobiles des arbres ruisselaient silencieusement ; les branches des ajoncs emmêlés de fils de la Vierge, les bruyères et les herbes étaient chargées d'une lourde rosée ; des flaques d'eau bril-

laient au loin d'un éclat terne sur la lande brune; le ciel était bas, gris, sans profondeur. Mon guide, jeune garçon de dix-huit à vingt ans, au visage maigre, encadré de cheveux longs et plats cachés en partie sous le chapeau de feutre à larges bords, chantait à demi-voix une chanson mélancolique sur un air monotone. Le jour tombait si vite qu'il était nuit close quand nous arrivâmes à La Roche-Yvon.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous faire ouvrir par la vieille Marie-Anne, et plus de peine encore à lui faire comprendre qui j'étais. Elle était un peu sourde, et je serais peut-être même demeurée plus longtemps à parlementer sur le seuil, si le garçon qui déchargeait la voiture n'eût apporté de la cuisine une torche de résine

enflammée. Elle me regarda un instant avec surprise, puis elle me reconnut. C'était la veuve d'un ancien fermier de mon oncle, à laquelle il avait, sur ma demande, accordé la garde de la petite maison, et la pauvre vieille femme ne savait plus comment me témoigner sa joie de me revoir. Je lui expliquai que j'avais été malade, que je venais en Bretagne pour rétablir ma santé, que je désirais ne voir personne, et que je la priais de ne pas parler de mon arrivée. Elle me demanda si mon oncle et Louise ne me rejoindraient pas bientôt; je lui fis comprendre qu'ils ne pouvaient venir maintenant : je comptais d'ailleurs ne demeurer à La Roche-Yvon que le temps de reprendre quelques forces.

Tandis qu'elle s'empressait à l'étage su-

périeur pour préparer ma chambre et que j'entendais ses pas, appesantis par l'âge, faire craquer le plancher mal joint, je m'assis dans la cuisine, au coin de la vaste cheminée, et je réchauffai devant une flamme claire mes membres raidis par l'humidité. Au bout d'un certain temps, Marie-Anne reparut. Ma chambre était prête. C'était une pièce fort grande, éclairée par deux fenêtres ouvrant sur le petit jardin, et tellement envahie par les rameaux d'une vigne antique qu'au premier coup de vent l'on entendait les feuilles et les menues branches gratter les étroits carreaux et heurter doucement, comme si elles cherchaient à entrer. Le plancher se composait de larges ais de châtaignier brunis et lustrés par le temps; les poutres du plafond

étaient de même bois et de même couleur. Dans un coin de la chambre se trouvait le vieux lit de chêne à baldaquin paré d'étoffe de laine foncée à glands et passementeries bleuâtres; dans un autre coin, un bahut à la serrure démantelée, une table et quelques siéges de forme massive : tel était le mobilier. Un vieux miroir, au cadre richement sculpté, mais dont la dorure avait disparu, ornait la haute cheminée. L'aspect de cette chambre me plut; rien ne pouvait m'y distraire de mes graves pensées. Je souhaitai le bonsoir à la vieille Marie-Anne, mais je ne dormis guère : un froid humide me pénétrait dans cette grande pièce, depuis longtemps inhabitée. Les énormes dimensions de cette chambre, accrues encore par les ténèbres et le sentiment de ma soli-

tude, me causaient une sorte d'effroi. Le vent s'était élevé, et, s'engouffrant dans la large cheminée, agitait jusqu'aux lourds rideaux de mon lit; ses sifflements à travers la lande me faisaient frissonner : il me semblait que j'entendais quelqu'un pleurer autour de moi.

Le jour parut enfin, triste et pluvieux comme la veille; je courus à la fenêtre. A travers les branchages de la vigne, j'aperçus le petit jardin et les plates-bandes bordées de buis. Des roses pâles à demi effeuillées, de maigres dahlias, quelques arbustes traînant leurs branches indisciplinées dans les allées étroites, voilà ce que je vis du premier coup d'œil. A droite, la lande immense que nous avions traversée la veille; à gauche l'épaisse châtaigneraie planeét

sur le revers au coteau et descendant en pente rapide jusqu'au ruisseau grossi par la pluie. Au loin, l'horizon, noyé dans la brume, ne laissait rien deviner de l'aspect du pays. Je regagnai mon lit, et j'y restai à songer tristement jusqu'à l'heure où Marie-Anne entra dans ma chambre.

La pluie tombait toujours. J'essayai de sortir, mais je rentrai bientôt, découragée par la boue et la brume. J'avais emporté quelques livres; je voulus lire, je ne pus fixer ma pensée, et le livre glissa de mes mains. L'incertitude de l'avenir m'oppressait: j'étais sans ressources, il fallait à tout prix m'en créer, car j'aurais mieux aimé mourir que d'avoir recours à mon oncle. Cependant ma résolution de cacher à tout jamais mon passé m'interdisait de songer à

aucune de ces positions toutes de confiance où l'honorabilité personnelle et les recommandations importent autant que le savoir. Que me restait-il, si ce n'est le travail des doigts? Le courage ne me manquait pas; mais quand le soir je me retrouvai dans ma grande chambre, mal éclairée par une lumière chétive, et que, jetant un regard autour de moi, je me sentis si abandonnée, si bien perdue pour tous ceux que j'aimais, quand je réfléchis que cette solitude serait éternelle, je tombai dans un indicible abattement. Au dehors, tout n'était que confusion et ténèbres. Le vent de mer, traversant la lande déserte, venait se heurter aux angles de la maison avec des sifflements aigus; la pluie, qui n'avait pas cessé durant tout le jour, tombait alors à flots. Je me

tenais blottie dans le coin de la vaste cheminée, et je suivais des yeux la fumée, qui s'élevait en lentes spirales, souvent repoussée par les rafales du dehors, mais recueillant ses nuages dispersés, et montant, montant toujours.

Marie-Anne dormait depuis longtemps sans doute, car j'avais laissé fuir l'heure sans y songer, lorsque je crus entendre un faible bruit mêlé au tumulte du dehors. J'écoutai : le bruit se renouvela; c'était comme un pas léger sous ma fenêtre. Qui donc était là par cette nuit affreuse? Quelque paysan sans doute attardé dans les mauvais chemins et sans abri contre la tempête. Je m'approchai de la croisée et m'efforçai de pénétrer du regard l'effrayante obscurité de la nuit. En ce moment, on

frappa un coup à l'un des volets du rez-de-chaussée; je savais que de la cuisine, où elle couchait, Marie-Anne ne pouvait entendre cet appel. J'ouvris la fenêtre et me penchai au dehors: un flot de pluie impétueux et glacé vint m'aveugler en me frappant au visage, et le vent, pénétrant à l'intérieur, éteignit la lumière. Tandis que je m'efforçais de la rallumer, la vigne qui tapissait la maison s'agita violemment: j'entendis un bruit de feuillages et de branches froissés, et comme je me retournais avec effroi vers la fenêtre, demeurée ouverte, un homme la franchit hardiment et se tint debout devant moi. Je jetai un cri, et, tombant à genoux, je tendis les bras vers lui, car je l'avais reconnu à travers ses cheveux en désordre et la pluie qui ruisse-

lait sur son visage. Il ferma la fenêtre, puis, me soulevant dans ses bras, il m'emporta près du feu.

— N'ayez pas peur, c'est moi, dit-il en rejetant son manteau souillé de boue et s'agenouillant à mes pieds sur la pierre de l'âtre; me voici près de vous, Madeleine. Je vous ai retrouvée; rien au monde ne nous séparera plus.

— Robert! comment êtes-vous là? Qui donc vous a dit de venir? Mon oncle?...

Il secoua la tête tristement.

— Il est arrivé quelque malheur! dis-je en me levant toute pâle. Louise?...

La voix expira sur mes lèvres.

— Rassurez-vous; votre oncle et votre cousine ne courent aucun danger... Je suis parti pour vous rejoindre, Madeleine... J'ai

quitté, pour n'y revenir jamais, la demeure d'où l'on vous a chassée...

— C'est impossible; vous me trompez... Il faut retourner, Robert, partir sur-le-champ. Vous me perdez, mon Dieu! j'ai juré à mon oncle de ne vous revoir jamais. Qui donc a pu vous dire?...

— Ah! que vous aimez faiblement, Madeleine! Je viens partager votre abandon, et vous me parlez de vous quitter!

— Mais j'ai juré, Robert, j'ai juré d'être morte pour tous... Et plût à Dieu que je le fusse en effet! Mon oncle va me maudire, s'il sait que vous êtes ici! Et Louise!...

— Votre oncle a pris soin lui-même de briser les liens qui m'unissaient à sa fille, dit Robert d'une voix dure et brève. Jamais je ne le reverrai.

— O mon Dieu! et Louise?

— Louise! reprit-il avec un léger frémissement. Le ciel m'est témoin que j'aurais voulu lui épargner cette douleur. Vous le savez, je voulais pour elle étouffer notre amour, car nous nous aimions, Madeleine; mais son père vous a chassée, chassée honteusement. Et moi, il m'a insulté... Je ne m'exposerai pas à subir de nouveau d'odieux soupçons. Votre oncle m'a rendu libre par ses outrages, et je vous apporte ma liberté.

Je l'écoutais avec stupeur.

— Que vous êtes pâle, pauvre enfant! continua-t-il en me regardant avec une tendre pitié. Quel ravage en si peu de temps! Laissez-moi vous contempler, mon amie, et baiser vos petites mains amaigries. Nous ne

nous quitterons plus, Madeleine; comprenez-vous? La fatalité, la Providence, si vous l'aimez mieux, Dieu lui-même nous réunit malgré les hommes, malgré nous, insensés qui voulions nous fuir!

— Ah! Robert, ne mêlons pas Dieu à nos tristes passions. Que parlez-vous de vivre l'un près de l'autre sans nous quitter jamais? Ne savez-vous pas que mon devoir est de vivre et souffrir seule, que votre place n'est point ici?

— Quoi! s'écria-t-il, offensés et méconnus tous les deux, sans famille désormais, quand la destinée s'obstine à nous pousser l'un vers l'autre, serons-nous assez fous pour nous fuir? N'avons-nous pas trop lutté déjà, trop souffert?... Ah! Madeleine, laissez-vous aimer...

Il s'assit près de moi, et, mêlant à son récit les transports de sa fougueuse tendresse, il me raconta le drame qui avait suivi mon départ : comment mon oncle, pour expliquer mon inexplicable disparition, avait persuadé à Louise que ma raison, ébranlée depuis longtemps, avait succombé le matin à un subit accès d'égarement, — que, sous le coup de cette crise mentale, j'avais refusé de suivre Pierre à l'hôtel. — L'altération évidente de ma santé, quelques étrangetés d'humeur dans les derniers temps donnaient du crédit à cette fable. J'appris que mon oncle, prêtant l'oreille à certains propos échangés entre les domestiques, les avait interrogés et avait su par Justine que j'avais eu une correspondance secrète avec Robert avant son mariage. Con-

vaincu alors que nous nous aimions dès cette époque, il accusa Robert de nous avoir sacrifiées toutes les deux à de vils calculs. J'étais pauvre en effet, et Louise était riche. Dans une explication qu'il eut avec son gendre, il ne put lui cacher ses soupçons; il lui jeta cet outrage à la face. Robert pâlit sous cette mortelle injure; mais, dédaigneux d'y répondre, il sortit d'un pas assuré, descendit les escaliers, traversa la cour et quitta l'hôtel, sans même regarder en arrière. Au moment où il franchissait le seuil, il aperçut Pierre, et, l'appelant aussitôt, il le questionna sur ma fuite. Par un hasard étrange, celui-ci avait gardé le numéro du fiacre que j'avais pris le matin même. Robert s'en empara, et put ainsi, après quelques heures de recher-

ches, ressaisir mes traces. Un peu de réflexion, un secret pressentiment peut-être lui fit deviner le reste. Vingt-quatre heures juste après moi, il prenait la route de la Bretagne. A Vannes, il eut quelque peine à se renseigner sur la situation exacte de La Roche-Yvon, et ne put même pas se procurer de guide; mais, résolu et confiant en son instinct de demi-sauvage, il se lança seul, malgré l'obscurité, dans le dédale des chemins creux et des landes, tantôt arrêté par les ronces et les buissons, tantôt se heurtant à des roches de granit. Il courait le risque d'errer ainsi jusqu'au matin, et la lande commençait à lui sembler sans issue, lorsqu'il distingua au loin la faible lueur que projetait ma fenêtre éclairée. Il marcha dans cette direction et se trouva bientôt au

pied du logis. Quoique rien ne l'assurât que cette masse confuse, dont il ne pouvait distinguer les formes à travers la nuit, fût La Roche-Yvon, il était résolu à demander là l'hospitalité et à y attendre le jour. C'est alors qu'il avait frappé. J'avais ouvert la fenêtre, et lui, me reconnaissant, avait saisi le tronc noueux de la vigne, et s'était en un instant trouvé près de moi.

Après ce long récit, il me fut évident que mon malheureux oncle, dans son imprudente colère, avait creusé entre Louise et son mari un abîme qu'il serait bien difficile désormais de combler. La funeste passion de Robert se faisait d'ailleurs dans cette circonstance complice de son orgueil.

— Il faut partir, — lui disais-je; mais il secouait la tête d'un air résolu.

— Ma vie est où vous vivez, répondait-il : je resterai ; si vous me chassez, je me réfugierai dans le bois voisin, dans une chaumière, n'importe où. Je respirerai le même air que vous, je vous verrai de loin. Quelquefois je passerai près de vous, et je vous saluerai comme font les paysans qui vous rencontrent sur la route. M'envierez-vous cette joie des pauvres et des indifférents ?

J'aurais dû le repousser, refuser de l'entendre, lui interdire l'accès de ma demeure ; mais les sophismes de la passion, les défaillances d'une volonté séduite se réunissaient pour me perdre. — Je saurai le décider à partir, pensais-je ; il ne me faut qu'un peu de temps. Moi seule je puis faire ce miracle de fléchir son orgueil. C'est ainsi que je cédai aux artifices de mon cœur, et je

consentis à revoir Robert. Je lui indiquai dans la châtaigneraie un endroit écarté où je devais le rejoindre vers le milieu du jour. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon; il était temps de se séparer. Des bruits confus encore et rares annonçaient le retour de la vie active dans l'immense étendue. Les coqs enroués s'appelaient déjà d'une ferme à l'autre. Nous échangeâmes un adieu avec l'assurance de nous retrouver dans quelques heures, et Robert, enjambant lestement la fenêtre, disparut bientôt derrière une haie touffue de houx et de noisetiers.

VIII.

VIII.

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels nous nous vîmes en toute liberté. L'humeur chagrine de l'automne semblait s'être dissipée, et ses tièdes splendeurs nous invitaient aux longues promenades. Nous nous fatiguions à gravir les coteaux parés de bruyères roses et d'ajoncs à fleurs d'or ; quelquefois nous nous asseyions à l'abri d'un buisson, au milieu des grandes fougères jaunies qui craquaient doucement

sous nos pas. Nous nous racontions l'un à l'autre nos souffrances, nos combats, ou bien, remontant plus loin dans le passé, nous nous faisions confidence de nos premiers rêves, nous étonnant de les trouver si pareils. Les heures s'envolaient vite. Le soir, nous revenions lentement sur nos pas; grâce aux premières ombres de la nuit, Robert osait approcher plus près de ma demeure, et il me suivait des yeux jusqu'à ce que je fusse rentrée. Alors seulement il s'éloignait et allait chercher un gîte dans quelque ferme écartée. Moi, je m'enfermais pour rêver en attendant le lendemain; j'évitais de regarder au delà : l'avenir n'existait pas pour nous. Je savais que Robert devait partir, que je devais hâter son départ. Je me promettais d'employer à le convaincre le

jour suivant; mais, lorsque le moment de le revoir était venu, tout mon courage tombait, une angoisse affreuse arrêtait les paroles sur mes lèvres, et la journée passait sans que j'eusse rien dit.

Nous n'avions aucune nouvelle de Paris; il semblait que nous fussions seuls au monde, et par instants il m'arrivait d'oublier les souffrances du passé, aussi bien que les menaces de l'avenir, dans l'enchantement rapide de l'heure présente. L'attitude respectueuse et discrète de Robert me rassurait et calmait mes remords. Je buvais ainsi à longs traits à la coupe perfide, je m'enivrais du subtil poison, et dans ces douces ivresses, auxquelles nul ne prend part impunément, mon âme perdait sans retour sa force avec sa pureté. La flamme

de la jeunesse, l'incertitude du lendemain, les dangereux conseils de la solitude et de l'amour, tout augmentait le péril. Je me félicitais de ma victoire, et je ne m'apercevais pas que j'étais vaincue d'avance.

Le châtiment ne se fit pas attendre...

S'il est une infortune digne de pitié, c'est pour une âme fière le sentiment de sa déchéance. Avoir eu l'ambition du sublime, l'orgueil d'un grand dévouement, tant de dédain pour les destinées simples et communes, tant de hauteur pour juger les défaillances d'autrui, et se trouver sous le coup du mépris, quel châtiment! Ce fut là désormais le supplice de ma vie. Le soleil me devint odieux, il éclairait ma honte. Je n'osais plus regarder en face la vieille Marie-Anne, ce visage d'honnête femme me

troublait. Je sus alors quelles sont les vraies misères de ce monde, celles dont on rougit et qu'on n'ose avouer; je sus qu'il n'est pas de plus cruel abandon que celui d'une âme qui a perdu le respect d'elle-même, qui se juge et se fuit. Il me semblait que Robert lui-même devait me mépriser; souvent je le lui disais, et tous les efforts de sa tendresse ne réussissaient pas à me rassurer. Sitôt qu'il me quittait, je tombais dans de cruels désespoirs; il me semblait presque que je le haïssais. J'aurais voulu être morte, et la mort me faisait peur. Que n'aurais-je pas donné pour croire au néant!

Tant que j'avais été pure, je m'étais crue invincible; les obstacles mêmes accroissaient mon orgueil, et j'affrontais le péril avec une témérité hautaine; je croyais

n'avoir d'autres conseils à prendre que les miens, d'autre juge à redouter que moi-même. Cet immense orgueil ne survécut pas à ma chute; moi tombée, il ne me resta rien. Je passai subitement d'une confiance insensée à un abattement désespéré, et je commençai à flotter, comme une chose inerte, au gré des plus folles terreurs, des contradictions les plus douloureuses. J'essayais de regarder au ciel; mais Dieu ne m'apparaissait que pour me condamner.

Mes nuits s'écoulaient dans de mortelles insomnies ou d'effrayants cauchemars; j'arrivais au matin baignée d'une sueur froide, brisée de corps et d'âme, pour reprendre le lourd fardeau de mes remords. Mon mal ne fit qu'augmenter, et Robert s'en alarma malgré les efforts que je faisais pour le ca-

cher. J'avais perdu le gouvernement de ma volonté : parfois j'accablais Robert de tendresse passionnée, puis l'instant d'après tout était changé; je l'accueillais d'un air irrité, ou bien je le repoussais et tombais en de longues crises de larmes. Je ne pouvais rester seule dans ma chambre sans ressentir une frayeur maladive; il me semblait que la vengeance divine m'attendait dans ce lieu. La vie me devint intolérable, et je suppliai Robert de m'emmener. — Allons plus loin, lui dis-je; la mer est devant nous, là-bas; marchons vers elle. Je retrouverai le calme peut-être au spectacle de sa grandeur et de ses orages.

Nous partîmes dès le lendemain. Quand je dis adieu à Marie-Anne, elle m'embrassa les larmes aux yeux. — Vous avez raison

de retourner à Paris, dit-elle avec sa naïve rudesse; l'air du pays n'est pas bon pour vous, mademoiselle. Je n'osais pas vous le dire, mais je crois bien que vous n'auriez pas vu les neiges, si vous étiez demeurée ici plus longtemps.

Je la quittai sans la détromper et sans lui dire que je restais en Bretagne. Nous nous arrêtâmes, Robert et moi, dans un hameau de pêcheurs où de braves gens consentirent à nous recevoir. Pendant les premiers jours, j éprouvai, grâce à la nouveauté des lieux, à la présence continuelle de Robert, un véritable soulagement. Robert fit venir des livres, des journaux, des crayons; il m'obligeait à m'occuper, à sortir de moi. Nous fîmes de longues promenades, tantôt à pied sur la grève ou les fa-

laises, tantôt en mer, dans une barque de pêcheurs. Dans une de nos excursions, nous découvrîmes une grotte creusée par les vagues dans les rochers, où nous prîmes l'habitude de venir chaque jour; quelquefois la marée montait, pendant que, paresseusement couchés sur le sable, nous suivions du regard le rapide progrès des lames, qui s'amoncelaient avec fracas à l'entrée de la grotte; quelques-unes même, s'allongeant sur le sable, venaient lécher nos pieds.

Nous étions alors prisonniers pour de longues heures, et rien ne nous plaisait plus que cette roche creuse où nous passions nos journées, séparés du reste du monde. Je ne pouvais me lasser de contempler la mer, cette immensité vivante,

qui semblait, par sa plainte éternelle, s'associer à nos peines sans les troubler. Trop faible pour m'élever jusqu'à Dieu, je m'adressais à la nature comme à un intermédiaire secourable, et je puisais quelque douceur dans ces épanchements. J'ai retrouvé un jour, dans un portefeuille oublié, une de ces confidences, poésie sans art, où débordait mon cœur douloureux. Je la transcris ici parce qu'elle peint assez fidèlement l'état de mon âme :

La nuit vient de tomber sur la plage endormie,
Pas un rayon au ciel, pas une étoile amie !
Dans leurs folles fureurs, les rafales du vent
Tordent les tamaris sur leur terrain mouvant,
Et de tes profondeurs un flot sombre s'élève,
Et vient, tout éperdu, se briser sur la grève,
Avec de longs soupirs, des cris et des sanglots,
Comme si tu roulais, enchaînés sous tes flots,
Meurtris par ta colère, ô mer impitoyable,

Des milliers de captifs dans leur prison de sable!
Rien ne peut t'arrêter. Les vagues de la mer
Montent, montent toujours... Pareil au flot amer
Qui creuse le rocher en ces grottes profondes,
Un mortel souvenir a, sous ses lourdes ondes,
Plus lourdes chaque jour, enseveli mon cœur.
Moins clément que la mer pourtant, le flot vengeur
Ne s'apaise jamais, jamais ne se retire,
Et, quand d'un souffle égal ton sein calmé respire,
Que dans ta couche, ô mer, tu rentres pas à pas,
Sur mon cœur sans repos la paix ne descend pas!...
Si tu pouvais du moins effacer ma souillure,
Je te dirais : Accours, prends cette vie impure,
Réveille tes fureurs! Dans ton flot indompté,
Je veux trouver la mort avec la liberté.

J'essayai vainement d'exprimer de moins cruelles pensées; je ne savais chanter ni l'amour ni le bonheur, et ne trouvais des mots que pour exprimer mes souffrances. Bientôt je devins incapable même de ce léger effort. Mon mal se réveillait avec une

effroyable intensité. La vue d'un enfant, celle du pauvre ménage qui nous avait accueillis, me faisaient fondre en larmes. Félicités perdues pour moi, comme elles me semblaient douces! Notre hôte avait une petite fille de trois ans que j'embrassais parfois à la dérobée; elle se débattait, effrayée par l'ardeur de mes caresses.

Il arrivait aussi qu'irritée de tant souffrir, je me révoltais contre l'injustice de mon sort. — Si le ciel me repousse, si les hommes me maudissent, me disais-je, jouissons au moins des jours qui me restent à vivre. Je suis jeune, j'aime et je suis aimée; jouisons les joies de l'amour : ne les ai-je pas assez chèrement achetées? Mais l'amour lui-même semblait me trahir; j'avais trop

souffert et trop longtemps; mon cœur était aride, et n'avait plus la force d'être heureux.

Alors j'accusais Robert. — L'amour n'est pas ce que j'ai rêvé, — disais-je. Il m'écoutait sans colère : cette impétueuse nature se transformait pour moi; mais je m'aperçus qu'il devenait triste, et, quand je le vis souffrir, je me fis horreur. — Écoute, lui dis-je un jour que je le voyais plus abattu, partons encore; allons plus loin. Veux-tu m'emmener dans ton pays, dans cette Amérique qui t'est si chère? Mettons l'immensité entre le passé et nous. Nous serons heureux là-bas. — Il me serra dans ses bras. — Tu as raison, dit-il, l'air de France te tue, et je meurs de ton mal. Envolons-nous bien loin, seuls, tout

seuls au monde; nous commencerons une vie nouvelle; nul ne saura ce qui nous touche, et nous l'oublierons nous-mêmes. Il y a longtemps que j'avais ce désir, je n'osais pas te le dire.

Il paraissait si heureux que je me sentis calmée. Nous nous mîmes aussitôt à faire des rêves et à nous enchanter par avance d'une félicité idéale. Robert écrivit au Havre, où il avait eu autrefois des correspondants, pour s'informer des prochains départs. En attendant la réponse, nous continuâmes à nous entretenir de notre grand projet, à choisir la province où nous irions nous établir et les forêts qui abriteraient notre destinée fugitive. Je retrouvai de l'activité et comme une élasticité de vie pour faire nos préparatifs. La réponse arriva,

nous annonçant qu'un paquebot devait partir pour New-York le 30 octobre, et Robert fit aussitôt retenir notre passage. Il nous restait sept jours encore; mais nous avions tant de hâte de nous mettre en route que nous résolûmes de quitter sur-le-champ le hameau que nous habitions et de voyager à petites journées.

IX

IX

Je poussai un soupir de soulagement, lorsque le lendemain je me plaçai, à côté de Robert, au fond de la carriole qui nous emportait. C'était une fraîche et claire matinée d'automne. Une légère gelée blanche couvrait les buissons et les herbes; mais, à mesure que le soleil s'élevait, elle se changeait en brillantes gouttes de rosée. Nous plongions de longs regards au creux des val-

lons noyés dans un brouillard transparent, tandis que la cime des coteaux baignait dans l'air pur. En étendant le bras, nous pouvions cueillir au passage des touffes de houx ornées de baies rouges, ou bien nous arrachions une feuille aux chênes trapus et mutilés qui se penchaient comme des sentinelles au bord du chemin. Notre petit cheval efflanqué marchait d'un pas joyeux, en secouant ses grelots, tandis que son maître sifflait à demi-voix une chanson mélancolique. La paix de la campagne me gagnait; il y avait longtemps que je ne m'étais senti l'esprit si léger. Nous voyageâmes ainsi à travers la Bretagne et la Normandie, évitant de notre mieux les voitures publiques et les grandes routes, nous faisant conduire de préférence par les che-

mins détournés. Nous pouvions échanger librement nos impressions : le plus souvent un regard ou un sourire suffisait. Nous goûtâmes pendant ces quelques jours comme une ombre de bonheur; mais l'âme humaine est ingénieuse à se créer des tourments : elle a mille manières de souffrir d'une même blessure.

A mesure que le terme de notre voyage approchait, un souvenir déchirant se dressait devant moi. Louise m'apparaissait partout : je croyais la reconnaître dans chaque femme inconnue qui passait près de nous. La nuit, je l'entendais gémir à mes côtés. Cette chère image me devint une vision vengeresse... Je n'avais plus entendu parler d'elle depuis l'arrivée de Robert à La Roche-Yvon. En quittant Paris, j'avais ré-

solu d'écrire à mon oncle malgré sa défense. La nécessité de fixer un plan de vie et l'arrivée de Robert firent ajourner cette lettre. Plus tard, je n'osai plus : qu'aurais-je pu dire?

Pendant notre station au bord de la mer, je m'étais, à l'insu de Robert, adressée au curé de Ville-Ferny pour avoir des nouvelles; je n'avais pas eu de réponse. Peut-être le paysan chargé de porter ma lettre à la poste du village voisin l'avait-il perdue; peut-être aussi le curé de Ville-Ferny n'avait-il pas daigné m'écrire. Je me figurais souvent que Louise était morte, et cette idée me rendait presque folle.

Vers le milieu du sixième jour, nous nous arrêtâmes dans une vieille cité normande accroupie dans la plaine, un peu

noire, un peu triste malgré les flèches élancées de ses églises gothiques. C'est là que nous devions prendre le bateau à vapeur pour nous rendre au Havre ; le *steamer* partait le surlendemain. Robert me proposa de sortir ; mais je me sentais fatiguée, et il me quitta en promettant de revenir bientôt. Quand je fus seule dans cette chambre d'hôtel, froide, un peu sombre, n'ayant d'autre horizon que les maisons voisines, noircies par le temps, et une rue tortueuse, bruyante sans gaieté, mes fantômes familiers revinrent m'assaillir. Je voulus les repousser : mes efforts ne servirent, comme il arrive d'ordinaire, qu'à leur donner plus de prise sur mon imagination ébranlée ; bientôt je n'y pus tenir, et la tête en feu, la poitrine oppressée, je pris à la hâte un

chapeau, et, m'enveloppant d'un châle, je sortis.

Je marchai droit devant moi, rapidement, sans rien voir; peu à peu l'air et le mouvement rafraîchirent mon front: le bouillonnement intérieur se calma dans mes veines. J'étais sur d'immenses avenues plantées d'arbres séculaires, entourant comme d'une ceinture une vaste prairie, dont l'extrémité se perdait au loin dans la campagne. Le vent, plus humide que froid, détachait les larges feuilles des platanes et les roulait devant moi en soulevant des tourbillons de poussière. Au ciel, de grands nuages noirs couraient, rapidement emportés. Ces longues avenues étaient désertes, et cette solitude me plut; je ralentis un peu ma course. Le jour baissait, je ne le remarquai

point, et, quand je m'en aperçus, il y avait longtemps déjà que j'avais quitté l'hôtel. Je voulus revenir sur mes pas; mais je ne pus retrouver mon chemin, et, marchant toujours, j'arrivai sur le port.

La marée montait; elle refoulait la rivière, qui se gonflait en soulevant les vaisseaux à l'ancre; de petites vagues bruyantes clapotaient contre les murs du quai. Je restai à les considérer longuement; l'eau noire reflétait la lueur terne des réverbères et la lumière rouge des feux de charbon allumés sur les navires. Je voyais tout autour les matelots s'agiter comme des ombres. Nul ne s'occupait de moi, nul ne semblait me voir. Le ciel se couvrait de plus en plus, et l'obscurité devenait complète. A mesure que le jour baissait, mes pensées

s'amoncelaient en orages. Je regardais alternativement le ciel, qui semblait se dérober sous les brumes, et l'eau noire et profonde du canal. — Fermer les yeux, pensais-je, et marcher en avant, tout droit, deux pas, trois au plus, puis disparaître pour toujours! et trouver le repos peut-être!... Qui sait?... Nul n'entendra plus parler de moi. Une malheureuse qui se noie, c'est vulgaire et triste; mais se sauver avec un amant, est-ce moins triste et moins vulgaire?... Il souffrirait, lui, je le sais : du moins, je ne le verrais plus souffrir; d'ailleurs les regrets sont-ils éternels? Il est jeune; la vie est longue... Mais le repos est-il là en effet, sous cette eau froide? Est-il vrai que nous ayons ainsi, à portée de notre volonté, un remède à tous nos

maux, un refuge assuré contre le remords et la responsabilité de nos actes? Oh! si je savais que rien de moi ne dût survivre! Je l'ai entendu affirmer autrefois : comment se fait-il que je n'y peux croire? Quelle est donc cette partie de mon être qui proteste contre le néant, comme elle protestait hier, tout à l'heure encore, contre ma vie criminelle? Est-ce que la chair doit s'élever contre les œuvres de la chair? Est-ce qu'elle doit refuser de se soumettre à ses lois?... Ah! mystère cruel, pourquoi me tentes-tu?

La pluie tombait maintenant en larges gouttes, comme des larmes tièdes; les rares passants se hâtaient, glissant le long des maisons pour se mettre à l'abri. Appuyée sur une borne de bronze autour de

laquelle s'enroulait le câble d'un navire, je n'avais pas le courage de faire un mouvement. Robert pourtant m'attendait, je devinais son inquiétude; mais que faire?— Lui porter un amour empoisonné de remords, les lâches amertumes d'un cœur sans énergie! N'avoir la force ni de vivre, ni de mourir! me disais-je. Que vais-je devenir?...

La pluie tombait toujours, et je commençais à frissonner sous mes vêtements mouillés; je regardai autour de moi pour chercher un abri. Apercevant une faible clarté à quelque distance, je me dirigeai de ce côté, et me trouvai bientôt à l'entrée d'une petite cour pavée et dallée, éclairée par une lanterne fumeuse. De hautes murailles percées d'étroites ouvertures l'entouraient de trois côtés. A droite, une porte

basse était entre-bâillée; je la poussai, et j'entrai dans une chapelle. L'autel était éclairé, et un vieux prêtre officiait; mais l'assemblée, peu nombreuse, restait dans l'ombre. A droite de l'autel, une haute grille, derrière laquelle tombait à plis raides un rideau de serge, annonçait la présence de religieuses cloîtrées. Bientôt leurs voix, un peu traînantes et plaintives, se mirent à psalmodier l'office du soir. Je m'agenouillai dans le coin le plus obscur de l'étroite nef, et je me laissai bercer par ces chants qui s'élevaient et s'abaissaient d'une façon monotone sur chaque verset des psaumes. Il y avait bien longtemps que je n'étais entrée dans une église : la dernière fois, Louise m'accompagnait. Quels abîmes s'étaient creusés depuis ce jour!... Au bruit

des chants et des prières, une sorte d'apaisement se faisait en moi : à genoux, les paupières fermées, les lèvres muettes, j'osais à peine respirer; mais bientôt le silence se fit, on éteignait les cierges, et les assistants commençaient à se disperser. Il fallait partir. — O Dieu! m'écriai-je dans un élan suprême, Dieu vivant qui entendez nos plaintes, qui pardonnez tous nos égarements, Dieu de Madeleine et de la femme adultère, plus miséricordieux que les hommes, plus indulgent que ma propre conscience, Dieu saint, j'ai profané vos dons, je n'ai su faire que le mal... J'ai vécu d'orgueil, et l'orgueil m'a perdue. Je crie vers vous, Seigneur; sauvez l'ouvrage de vos mains!

Un léger coup frappé sur mon épaule

me fit tressaillir : c'était une femme vêtue d'un costume moitié laïque, moitié religieux. — On va fermer, dit-elle.

— Comment se nomme cette église?

— La Charité.

— Un hospice sans doute?

— Non, madame, c'est une maison de refuge pour les filles repenties.

Je reculai d'un air égaré comme si elle m'eût frappée en pleine poitrine. — Ah! balbutiai-je, c'est là qu'on enferme ces... malheureuses?...

— Oui, madame; il y en a pourtant quelquefois qui viennent ici d'elles-mêmes.

Et, sans s'occuper de moi davantage, elle se mit à ranger les chaises. Je sortis en chancelant, et, arrivée dans la petite cour d'entrée, je fus obligée de m'appuyer con-

tre le mur. En dehors de la cour, par la porte encore ouverte, j'apercevais le quai désert et l'eau du canal, à l'intérieur s'élevaient des bruits vagues qui ressemblaient à l'écho affaibli des psalmodies. — Y a-t-il vraiment des femmes qui viennent en ce lieu d'elles-mêmes, sans y être contraintes? Mais quand? sous l'empire de quels remords, de quels déchirements? Y a-t-il donc un moment précis où une âme se dit : Voilà l'heure? Y a-t-il quelqu'une de ces pauvres créatures qui, aimée et le cœur plein d'amour, soit entrée là volontairement? — J'étais si absorbée que je tressaillis en entendant marcher à côté de moi.

— Êtes-vous malade? qu'attendez-vous? dit la tourière, qui, au moment de fermer les portes, m'avait aperçue dans l'obscurité.

Je fis un mouvement pour sortir ; puis, obéissant à je ne sais quelle force mystérieuse : — Pourrait-on parler à la supérieure ce soir ? demandai-je, tandis que mon cœur battait à se rompre en attendant la réponse. Je me disais : Voilà l'arrêt de la fatalité. Si elle dit non, je partirai : Robert m'attend ; si au contraire... Eh bien ! ce sera ma sentence.

Il me sembla que des siècles s'écoulaient avant qu'elle ouvrît la bouche, et, quand elle eut parlé, je fus obligée de lui faire répéter sa réponse ; je ne l'avais pas entendue. — A cette heure ! avait-elle dit, c'est impossible. — Je respirai avec force ; pourtant je ne sortis pas.

— Il s'agit, ajoutai-je, d'une âme à sauver. Que Dieu vous pardonne, ma sœur,

si, pouvant m'introduire, vous m'avez repoussée !

Je m'éloignai. Elle me rappela. — Entrez, dit-elle. Je vais demander si ce que vous voulez est possible.

Un nuage passa sur mes yeux. La terre me paraissait tourner autour de moi, et je fus tentée de m'enfuir; mais elle avait ouvert une porte, elle marchait devant moi : je la suivis. Elle m'introduisit dans un parloir, posa une petite lampe sur la table de bois blanc, puis elle sortit. Je me laissai tomber sur une chaise de paille, et j'écoutai. Une cloche tinta à l'intérieur : un coup, deux coups, puis quelques pas discrets et des murmures de voix, puis le silence et un peu après une autre cloche, plus éloignée, répétant le signal. Je ne sais combien de

temps je restai là, frémissante et n'entendant que les battements de mon cœur. Enfin le bruit d'une porte tout près de moi me fit tourner la tête vers une double grille noire qui coupait en deux parties la petite pièce où j'étais. Derrière cette grille, j'entendis le frôlement d'une robe sur les dalles; une clef grinça dans une serrure, et les lourds volets qui garnissaient la grille à l'intérieur s'ébranlèrent et se replièrent lentement. Une femme vêtue d'une tunique de laine blanche et d'un voile noir m'apparut à travers les étroits barreaux, et se tint debout devant moi, sans parler. Alors, sous l'empire de cette puissance inconnue à laquelle j'obéissais malgré moi, je lui racontai ma triste histoire, cette tentation de mourir qui m'obsédait, et le hasard qui m'avait conduite

dans cette demeure, et qui me poussait encore en ce moment à lui demander conseil. Elle m'écouta sans m'interrompre.

— Dieu vous cherche, ma fille, dit-elle quand j'eus fini. Écoutez-le, abdiquez à ses pieds cette liberté dont vous avez fait un si mauvais usage; donnez-vous à lui, mais librement, non par surprise. Allez et méditez; quand votre résolution sera prise, vous viendrez, et notre maison vous sera ouverte.

— Si je pars, je sais que je ne reviendrai pas, m'écriai-je en me mettant à genoux au pied de la grille. Ma mère, décidez pour moi : je suis faible, car j'aime. Je sens mon cœur qui m'échappe, retenez-moi. Fermez vos grilles sur celle qui doit disparaître du monde... Qui sait si je ren-

contrerai jamais une heure comme celle-ci?

Je la priais, elle méditait sans répondre, et j'espérais lâchement qu'elle ne me garderait pas. A la fin, elle céda. — Souvenez-vous, dit-elle, que vous serez libre de sortir le jour où vous le voudrez. — Et remarquant ma pâleur : — Pauvre fille, ajouta-t-elle doucement, vous avez raison de venir à nous, personne ne vous réclame, et vous êtes pour tous une occasion de chute et de scandale. — Elle me demanda alors si je n'avais aucun adieu à faire; je lui sus gré de cette pensée, et je traçai d'une main défaillante les lignes qui suivent.

Ceci est mon testament.

« Je vous lègue Louise à consoler.

« Je vous ai trop aimé, Robert : cet

amour a été notre malheur à tous. Vous avez bien souffert à cause de moi, pauvre ami, et souvent je me suis maudite en vous voyant si triste et si pâle. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et celui que je vais encore vous faire. Je n'avais plus la force de vivre ainsi; les larmes de Louise m'étouffaient.

« J'ai tenté le sublime, et j'ai échoué misérablement; j'ai été un être inutile et malfaisant. A vous, Robert, de réparer le mal que j'ai causé; à vous de faire que mon âme, cette âme dont vous avez été la trop chère idole, repose un jour en paix! »

Bien des larmes coulèrent sur ces lignes, et dans ma hâte d'en finir j'étouffai les choses que j'aurais voulu dire. La supérieure attendait : je lui présentai le papier; mais

elle refusa de le lire. — Vous êtes encore libre, dit-elle. Je mis l'adresse, et la priai de faire remettre cette lettre le même soir à Robert, mais de façon qu'il ne pût voir le messager; puis je quittai le parloir, et la tourière m'introduisit dans l'intérieur du refuge, où je retrouvai la supérieure. Elle me prit la main et me conduisit à travers d'étroits corridors et de longs escaliers. — La règle de la maison est bien austère, me dit-elle, et les exercices vous sembleront durs. Je voudrais les alléger; mais ceci dépasse mon pouvoir. Pour vous donner du courage, mon enfant, vous songerez que la vie est courte, et que vous avez beaucoup à expier.

Je ne répondis pas. Que m'importait? Ma pensée était ailleurs; elle suivait les

pas du messager, elle le devançait même. Ah! comme je tremblais pour Robert! Je m'aperçus à peine que nous entrions dans un dortoir, et que nous nous arrêtions devant une petite couchette nue et froide; je ne sais comment il se fit que je me trouvai déshabillée et couchée. La supérieure s'était retirée; une veilleuse seule m'éclairait, et la respiration des femmes endormies dans cette immense salle faisait autour de moi comme un épais murmure.

Quelle nuit! Que de fois je me soulevai, décidée à reprendre mes vêtements et à courir vers Robert! Puis, songeant que tout le monde dormait et que je ne pouvais sortir, je retombais découragée.

X

X

J'appris le lendemain que Robert m'avait attendue longtemps la veille sans concevoir d'inquiétude. A mesure pourtant que la soirée avançait, il devint soucieux, et bientôt, persuadé que je m'étais égarée, il était sorti dans l'espoir de me rencontrer. A plusieurs reprises, il était rentré à l'hôtel, et, ne m'y trouvant pas, il sortait chaque fois plus agité; il avait aussi envoyé au-devant de moi dans différentes direc-

tions. Ce fut pendant une de ses absences que ma lettre arriva, et, quand il rentra, on ne put lui donner aucun renseignement sur la personne qui l'avait apportée. A peine l'eut-il lue qu'il s'élança comme un fou hors de l'hôtel, et passa toute la nuit à errer dans les rues de la ville. Dès le matin, il fit commencer les plus actives recherches, et obtint même la permission de faire sonder le canal et la rivière jusqu'à une assez grande distance. Tout le temps qu'il passa dans cette ville, c'est-à-dire près d'une semaine, j'eus régulièrement de ses nouvelles, grâce à la supérieure, qui, par pitié pour moi, le fit surveiller discrètement. Perdant enfin tout espoir de me retrouver et convaincu sans doute que j'avais attenté à mes jours, il partit.

Je priai le chapelain de la maison d'écrire secrètement au curé de Ville-Ferny, et je sus ainsi que Louise vivait à la campagne avec son père, fort retirée, ne voyant pas même ses plus proches voisins; quelques vieux amis seuls étaient admis de temps à autre. Louise d'ailleurs était fort souffrante et ne quittait pas la chaise longue. Elle commençait à l'époque de notre fuite une grossesse que personne n'avait soupçonnée, et qu'elle-même peut-être ne soupçonnait pas encore. On devine le coup que notre cruelle trahison dut porter à cette âme si tendre au moment même où une double vie s'éveillait en elle. Elle ne faisait que dépérir, et l'on doutait qu'elle pût mener à terme son précieux fardeau. Si mauvaises que fussent ces nouvelles, elles me cal-

mèrent un peu. Louise vivait. Le curé ajoutait qu'on lui avait assuré que M. Robert Wall était à Paris; mais il ne savait rien de plus.

De longs mois s'écoulèrent, pendant lesquels je m'initiai douloureusement à ma nouvelle vie. J'étais bien seule. La sainteté des religieuses me décourageait, et le respect me tenait éloignée d'elles. Les femmes qui m'entouraient au contraire, mes compagnes de misère, m'inspiraient une répugnance invincible; ces visages vulgaires, flétris pour la plupart, frappés d'effronterie, me faisaient horreur. Elles avaient essayé d'abord de m'attirer à elles en provoquant une confidence par le récit de leurs infortunes; mais devant mon sauvage silence elles s'étaient lassées, et maintenant elles

me fuyaient. Aucun bruit du dehors ne m'arrivait; il me semblait que j'étais dans ces lieux d'expiation où les bruits de la terre expirent et où les âmes criminelles attendent l'heure du pardon. J'appris à travailler. Courbée dès le matin sur un métier ou appliquée à un grossier ouvrage de couture, je tuais la pensée par l'activité matérielle. Les nuits surtout m'étaient odieuses; cette communauté de vie avec des êtres moins coupables que moi peut-être, mais plus dégradés, m'inspirait une invincible répulsion. Ces femmes sont réparties en plusieurs classes : les plus jeunes, celles qu'on enferme seulement par prudence, sont soigneusement préservées du contact des autres. Il y a une classe spéciale aussi pour les filles réellement repenties, celles

qui depuis de longues années donnent aux autres le bon exemple, et qui refusent de quitter la maison.

Moi, j'étais parmi les *Thaïs*, comme on les appelle, c'est-à-dire les nouvelles venues, toutes palpitantes encore de leurs passions à peine vaincues, et agitées pour la plupart du désir de recouvrer la liberté. C'est le vice encore frémissant : à les voir, à les entendre, le dégoût me prenait; mais je devais rester parmi elles : ce spectacle m'était salutaire. Ah! si l'on savait ce que deviennent dans les bas-fonds de la société ces passions que nous idéalisons trop souvent dans le monde! Je fus longtemps avant de m'avouer que l'orgueilleuse Madeleine était, elle aussi, une parcelle de cette fange où le vice mal assoupi fermentait sourde-

ment autour de moi. Peu à peu pourtant je courbai la tête, et j'appris à prier...

Un matin, je reçus une lettre du curé de Ville-Ferny. « Les voies de Dieu sont mystérieuses, écrivait-il ; il fait jaillir la lumière des ténèbres et la consolation de la source même de nos larmes. Votre cousine a donné le jour à un fils. Jusqu'au dernier moment, on craignait qu'elle ne pût vivre assez pour voir son enfant ; mais Dieu lui a accordé cette grâce.

« L'épreuve a été terrible ; on m'appela en toute hâte. Son père était là, pâle comme un marbre : je n'oublierai jamais l'expression de ce visage. Il contemplait sa fille d'un œil sans larmes et suivait sur son front le progrès des ombres mystérieuses qui l'envahissaient. Je priais au pied du lit.

Dans la pièce voisine, on entendait par intervalles le faible vagissement de l'enfant nouveau-né et des voix de femmes chuchotant entre elles. Dans la chambre de la malade, il régnait au contraire un silence effrayant. Tout à coup elle se souleva, et, fixant sur nous un regard assuré : — Mon mari! dit-elle avec une fermeté inusitée, je voudrais voir mon mari. — Son père, sans répondre, me jeta un regard plein d'angoisses. Nous nous étions rencontrés dans la même pensée : c'était le délire qui commençait; mais elle, se dressant tout à fait et de la même voix nette et calme : — Je veux le voir et lui remettre moi-même son fils, — dit-elle. Puis, cherchant sous son oreiller un petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais, elle y prit un papier soi-

gneusement plié, et me le tendit. C'était l'adresse de M. Wall, et je ne sais encore comment elle se l'était procurée. — Monsieur le curé, reprit-elle, je vous en prie, partez sur-le-champ; dites-lui que je le demande : il viendra, je le connais. Allez vite, le temps presse; je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

« Elle se laissa retomber sur ses oreillers; je consultai son père du regard : il hésitait et semblait sous l'empire d'un violent combat intérieur. Enfin il fit un signe, et je partis. Il était nuit quand j'arrivai à Paris; je courus à la demeure de M. Wall. Je tremblais qu'il ne fût absent, ou qu'il ne refusât de me recevoir. On m'introduisit sur-le-champ. M. Wall me parut vieilli, quoique l'expression de son visage fût la

même qu'autrefois. Je ne sais s'il me reconnut, mais il ne laissa paraître aucune émotion; il se leva et se tint debout, sans parler, attendant que je lui expliquasse le motif de ma visite. J'avais songé à le préparer peu à peu à ce que j'avais à lui dire; son attitude impatiente et hautaine me fit changer d'avis. Quand il apprit que sa femme était mourante et le demandait, il tressaillit : une pâleur subite couvrit son visage, et ses lèvres frémirent; mais, lorsqu'il sut qu'il avait un enfant, il cacha son front dans ses mains. — Un fils! s'écria-t-il, j'ai un fils! — Puis, d'une voix profonde : — Ah! pauvre femme! pauvre Louise!

« Tout à coup il releva la tête. — Partons, monsieur, partons vite. — Et, sans

parler à personne, sans tarder d'un instant, il marcha devant moi.

« Pendant la route, il m'adressa de nombreuses questions sur sa femme et son enfant; il semblait en proie à une véritable fièvre. Sans cesse il se penchait à la portière du wagon et plongeait dans la nuit des regards inquiets; puis il se rasseyait avec un de ces soupirs où semblent se concentrer toutes les énergies et les angoisses de l'âme. — Pensez-vous que j'arrive à temps? me demandait-il alors. Si elle allait croire que je lui ai refusé de la voir dans un tel moment! — Elle vous attend, répondais-je.

« Deux heures de la nuit sonnaient à l'église du village lorsque nous arrivâmes au perron du château. Avant d'entrer, il s'arrêta, et, me prenant le bras : — Croyez-

vous qu'elle sache,... qu'elle soit informée?... — Il hésitait et ne pouvait achever. Je compris sa pensée. — J'ai lieu de croire qu'elle sait tout, lui dis-je; des crises de larmes plus fréquentes dans ces derniers temps, et sur lesquelles elle refusait de s'expliquer, se rattachaient sans doute à la nouvelle de cette mort funeste, très-répandue dans le pays.

« Il frémit, et, lâchant mon bras, il traversa d'un pas rapide la terrasse jusqu'à un angle où il s'appuya comme pour se soutenir, et resta la tête penchée : on eût dit qu'il cherchait sur un banc voisin quelque trace connue, quelque signe familier que l'obscurité lui dérobait.

« Je l'appelai. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises, comme pour

chasser le souvenir qui l'arrêtait ainsi au seuil de cette demeure; puis ses yeux se fixèrent sur une fenêtre faiblement éclairée au premier étage. Il se rapprocha lentement. Nous entrâmes. Rien n'était changé dans la chambre de la malade depuis mon départ. Elle semblait dormir. Son père, assis près d'elle, gardait une immobilité de statue; il ne parut pas nous voir.

« Pendant un temps assez long, on n'entendit d'autre bruit que celui de notre respiration oppressée. Aucun de nous ne parlait ni n'osait faire un mouvement. Enfin Mme Wall ouvrit les yeux, et, voyant son mari penché vers elle, elle le regarda fixement, comme si elle eût craint d'être dupe d'un songe; puis une faible rougeur passa sur son visage, elle se souleva, et, lui ten-

dant la main : — Pauvre Robert!... dit-elle. — Il saisit cette petite main, et, tombant à genoux, il pleura comme un enfant. Elle se fit alors apporter son fils, et appelant votre oncle : — Père, dit-elle, voici l'heure de pardonner : c'est ma faute, vois-tu, je n'ai pas su me faire aimer. Mon fils, j'espère, sera plus heureux que moi. — S'adressant alors à son mari : — Robert, vous n'avez pas vu mon père? — Tous les deux comprirent. Ils osèrent se regarder pour la première fois et se saluèrent.

« Peu d'instants après, la fièvre vint, puis le délire. Il semblait que l'agonie allait commencer; mais la frêle créature résistait à la mort. La nuit, le jour suivant s'écoulèrent dans de cruelles alarmes. D'autres nuits et d'autres jours, des semaines en-

tières ont passé. Son père et son mari ne l'ont pas quittée. Le mieux est venu et a ramené l'espoir et la confiance... Ils partent tous ensemble pour l'Amérique dans la seconde semaine de ce mois. »

Il allait donc s'accomplir, ce voyage autrefois rêvé par Robert; mais celle qui avait dû l'accompagner d'abord restait seule en arrière, ombre ignorée du passé.

Je regardai la date de cette lettre : il y avait deux semaines déjà qu'ils étaient en mer.

Mars 18...

Neuf années ont passé, neuf années toutes semblables, où pas un jour n'a différé de l'autre : j'ai vécu de la vie de mes compa-

gnes, accomplissant comme elles, dans un ordre calculé et à des heures invariables, la monotone série de nos travaux et de nos prières. Aujourd'hui pourtant je vis à part : des évanouissements subits et prolongés ont causé de l'inquiétude autour de moi, et on m'a retirée des salles communes. J'ai une cellule où je vis seule le jour, où je dors seule la nuit. C'est un adoucissement que je n'ai pas demandé, mais dont je jouis avec bonheur.

J'ai employé ce temps à recueillir mes souvenirs, à écrire cette longue confession. Peut-être sera-t-elle pour d'autres un enseignement profitable. Peut-être le récit de mes misères, de mes remords, de mon expiation, désarmera-t-il ceux que j'ai scandalisés par mes égarements, et m'obtien-

dra-t-il l'aumône d'une prière : l'indulgence est aisée envers les morts, et quand on lira ces lignes, celle qui les écrit aura depuis longtemps disparu de ce monde.

Il m'en a coûté de remuer toutes ces cendres; je l'ai fait pourtant sans rien dissimuler. Ma tâche est terminée. Il y a des états de l'âme sur lesquels le temps passe en vain : il n'apporte et n'enlève rien. Je vivrais vingt ans que je n'ajouterais à ce qui précède ni un sentiment nouveau, ni un événement digne de remarque. Je ne désire plus rien, pas même de mourir...

8 mai 18...

Je croyais tout fini; je me trompais. Une nouvelle inattendue m'a tirée de ma tor-

peur : ils reviennent! Louise écrit à Ville-Ferny pour annoncer leur arrivée, qui suivra de près son message. Ils sont heureux, c'est elle qui le dit.

Pourquoi ce trouble? Je croyais mon cœur mort à toutes choses, et je le sens frémir à leur approche. Louise, me dit-on, parle de son père, qui les accompagne et qui se fait vieux, puis longuement de ses enfants. Ils en ont trois maintenant.

J'étouffe dans cette cellule; je voudrais pouvoir marcher, courir même... Vain effort! je retombe sur cette chaise, que je ne quitte plus. Par ma fenêtre ouverte, je vois plusieurs religieuses qui se promènent dans les allées du jardin; leurs visages sont paisibles; elles rient, même les plus âgées, d'un rire frais et jeune. Que c'est

beau, la pureté! une vie pure! un cœur pur!

Plus près de moi, d'autres bruits me frappent : des métiers s'agitent, et des voix rudes et grondeuses... Ce sont les *Thaïs* qui travaillent... C'est ma famille, à moi! O Dieu juste!...

10 mai 18...

Non, je ne sortirai plus de cette cellule; je ne peux même plus me traîner à la chapelle.

Mon horizon se resserre. Je le trouvais si borné déjà quand je pouvais encore parcourir l'enceinte du refuge. Les limites se sont bien rapprochées. Les quatre murs de ma cellule et une étroite échappée sur les arbres

du jardin, voilà ce qui me reste de l'immense univers! Il ne semble pas qu'un être humain puisse tenir moins de place : il faudra se réduire encore pourtant; l'espace se rétrécira de plus en plus jusqu'à prendre l'exacte mesure de ce corps amaigri. Ce sera ma dernière demeure. Quelquefois, dans l'obscurité de mes nuits sans sommeil, je crois sentir comme l'approche des murs qui vont m'enserrer dans leur étreinte.

Mon heure n'est pas éloignée... Tantôt j'étais près de ma fenêtre ouverte, seule comme toujours, et je poursuivais dans les profondeurs sans tache du ciel je ne sais quelles visions qui m'emportaient loin de la terre. En abaissant les yeux sur la vitre appuyée contre la boiserie noire, j'ai aperçu, se reflétant comme dans un miroir, une figure

dont l'aspect m'a saisie : des yeux agrandis outre mesure, une bouche sévère et douloureuse, un visage aminci, dont les contours se confondaient avec les linges blancs de sa coiffe. Où donc avais-je autrefois rencontré cette femme? Elle était vêtue de l'habit des pénitentes : comment ne l'avais-je pas vue déjà dans la maison?...

Par un brusque mouvement de curiosité, je me suis retournée; le pâle fantôme s'est retourné comme moi.

Je n'ai pu retenir un sourire. — Quoi! c'est vous, Madeleine? Qu'avez-vous fait de votre jeunesse et de votre beauté, pauvre fille?...

Ce visage oublié depuis dix ans, je l'ai regardé de nouveau : il ne semble plus appartenir à un être vivant. Personne au

monde ne pourrait maintenant me reconnaître, — non, personne!...

Ai-je dit que le temps passait sans rien enlever?

Il a tout emporté au contraire, sauf la douleur.

12 mai 18...

Si j'allais attendre leur arrivée au Havre? Je suis libre : aucun vœu ne me retient. Je me cacherais pour les voir une dernière fois; ils ne se douteront pas de ma présence, et, quand même ils passeraient tout près de moi, que pourrait leur dire ce visage foudroyé? Pas un seulement ne tressaillirait en me coudoyant dans la foule. Il me semble les voir : mon oncle un peu courbé, un peu blanchi; Louise toujours belle, avec ces

formes un peu plus amples que la seconde jeunesse apporte aux femmes; ces trois beaux enfants, avec des têtes d'anges... Et lui?... Non, je n'irai pas!

Quand ils mettront le pied sur la terre de France, j'aborderai, moi, d'autres rivages...

13 mai 18...

Je ne quitte plus mon lit. On ne me laisse plus seule : il y a toujours une religieuse priant à mes côtés. Le chapelain est venu ce matin, il reviendra ce soir pour les dernières prières. C'est moi qui l'ai demandé...

Il y a une pensée qui m'obsède et que je ne peux chasser. Je voudrais savoir s'il m'a réellement aimée! M'a-t-il aimée,

hélas! comme je l'aimais? Mais qu'importe?... Tout est fini : dors en paix, pauvre Madeleine!

FIN.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

HISTOIRE

DE SOUCI

HISTOIRE

DE SOUCI

HISTOIRE

DE SOUCI

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DU MÊME AUTEUR

LE PÉCHÉ DE MADELEINE

Troisième édition. — Un volume grand in-18

FLAMEN

Un volume grand in-18

PARIS. — IMP. SIMON RACON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE

DE SOUCI

PAR

L'AUTEUR DU *PÉCHÉ DE MADELEINE*



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

SOUCI

I

Qui de nous ne connaît ces secrètes influences de la nature, qui nous pénètrent et nous modifient sans cesse? Tantôt c'est une joie, une facilité de vivre que l'on puise dans la limpidité de l'air : l'esprit, soulevé par des ailes invisibles, s'élance et plane librement dans l'espace; tan-

tôt il semble, au contraire, que le monde entier pèse sur nos épaules, courbe nos fronts, brise tout élan, toute force : c'est un écrasement de l'homme sous le poids matériel des choses. Chacun les connaît, ces heures de vague inquiétude, ces longs jours d'attente où l'imagination surexcitée frémit comme à l'approche d'une destinée nouvelle, où le cœur tressaille de crainte, où un frémissement singulier tient l'âme suspendue en dehors du réel, au seuil d'un monde inconnu. Pourquoi certains êtres sont-ils plus que d'autres soumis à cet empire, et pour ainsi dire plus étroitement pressés sur le sein de la puissante nature? Par quelle chaîne subtile l'âme tient-elle aux choses, et comment les vibrations de l'air ou de la lumière arrivent-elles à troubler dans sa paix cette immortelle?

On eût dit que l'un de ces pressentiments

troublait le cœur du comte Maurice de Tresserves, tandis que, appuyé au bras de son ami, M. de Sommereuil, il coudoyait sans les voir les groupes de promeneurs en ce moment épars dans les allées du *Breuil*. C'était un de ces soirs éclatants qui succèdent souvent aux jours d'orage; le soleil à son déclin dérobait aux regards les menaces encore suspendues du ciel, et perçait de ses rayons les nuages, qui s'enflammaient de teintes ardentes. Quelques frissons d'un vent froid traversaient par moments la molle tiédeur de l'air, dernier souffle des glaciers planant sur cette soirée de printemps. M. de Tresserves s'étonnait de ressentir au fond de l'âme l'effet de ces contrastes; jamais il n'avait eu le cœur rempli de plus de tristesse, d'irritation, d'impuissante rancune contre le passé, et jamais il n'avait éprouvé un plus impérieux désir de se rattacher

à quelque chose, de revivre enfin ; il s'indignait d'attendre encore quelque bien en ce monde, qui ne pouvait plus rien lui donner. N'y a-t-il pas des désastres si irréparables qu'ils devraient anéantir non-seulement l'espérance, mais jusqu'au désir même?

Son compagnon soupçonnait peu sans doute ce qui se passait en lui, car sans s'interrompre il causait avec entrain et bonhomie, se contentant pour toute réponse d'un monosyllabe indifférent à de rares intervalles. M. de Sommereuil, d'ailleurs, était fort occupé à rendre les nombreux saluts qu'il recevait au passage, car, en sa qualité de préfet du département, il recueillait à chacun de ses pas une moisson de révérences et de sourires dont il jouissait sans fausse honte. C'était un fort bel homme, touchant de près à la cinquantaine, mais l'oubliant volontiers et sachant le faire oublier aux autres. Si

un embonpoint prématuré alourdissait sa démarche et le forçait, par des nécessités d'équilibre, à rejeter fortement la tête en arrière, cela ne faisait qu'ajouter une attitude de majesté à cette physionomie naturellement épanouie, où flottait un sourire sans malice, mais non sans finesse, et qu'éclairaient des yeux bien ouverts regardant droit devant eux. Il avait su se ménager dans son département une position exceptionnelle : jamais il ne fut sous le soleil préfet plus aimé ni plus heureux de l'être. Il en tirait vanité, et cette vanité avait ses avantages ; elle le rendait indulgent pour le petit pays où il était confiné, et lui faisait trouver douce une résidence que d'autres auraient considérée comme un exil.

— Cette blonde qui m'a souri au passage, disait-il non sans un peu de complaisance et avec la tranquillité limpide d'un ruisseau qui

s'épanche, est une charmante et fine personne... Aimes-tu les blondes ? Moi, je les redoute un peu... Ah ! voici une de nos beautés à la mode, une brune, celle-ci ; nous ne nous refusons rien, tu verras... Son mari est fort de mes amis, un peu lourd, mais brave homme... brave homme. Que se passe-t-il ? Le président se promène avec le maire ! Qu'est-ce que cela ? Ils sont donc réconciliés ? Vont-ils comploter ensemble maintenant ? Mais j'oublie que ces petites querelles de ménage ne t'importent guère, à toi...

— Mais si, raconte.

— Ce serait trop long, et puis... Tiens ! regarde là, à droite ; regarde donc !... As-tu vu ces yeux ? Et comme elle nous a lorgnés sous son voile ! Elle va repasser, j'en suis sûr... La trouves-tu jolie ?

— Non.

— Tu es difficile, et tu me blesses à l'endroit

sensible ; mais j'en appelle de Maurice endormi à Maurice éveillé... Tu ne l'as pas seulement regardée!

— A quoi bon ?

— C'est que je compte te présenter à elle, pas plus tard que ce soir... Tu joues le whist, n'est-ce pas ?

— Sans talent et sans plaisir.

— Tant mieux ! Tu causeras avec madame Leromillier; tu verras comme elle est charmante ; elle te plaira.

— Le ciel l'en préserve !

— Pourquoi donc? Quelques propos galants ne sont pas pour lui faire peur... Elle serait femme à laisser prendre, sans trop de regret, un coin dans son cœur.

— Et qu'en ferais-je? J'ai peu de goût pour ces petits jardinets sans mystère, où tout le

monde pénètre et où d'honnêtes gens comme nous sont exposés à se coudoyer.

— Ah ! c'est une forêt vierge qu'il te faut?

— Avec des tigres ; oui, mon ami ; j'ai une vocation pour la bête fauve.

Cette réponse et surtout l'air dont elle était faite n'avaient rien de plaisant sans doute, car M. de Sommereuil en perdit pour un instant sa bonne humeur.

— Pauvre garçon ! murmura-t-il à demi-voix.

— Pourquoi me plains-tu ? Pour Dieu ! laissons le passé ! s'écria M. de Tresserves avec une rougeur subite. Je ne m'en souviens plus, je n'y pense pas, et surtout je n'en parle pas.....

Il y eut un instant de silence pendant lequel M. de Sommereuil continua sa promenade, saluant toujours autour de lui avec un mélange si parfait de dignité et de grâce, que chaque femme

avait le droit de se croire particulièrement distinguée, sans pouvoir oublier jamais d'où tombait l'encourageante faveur. C'est le comble de l'habile pour un homme en place de se faire aimer des femmes sans nuire à son personnage dans l'esprit des gens sérieux. M. de Sommereuil avait résolu ce problème avec tant d'aisance, que les mieux instruits même de ses faiblesses admiraient, plus encore que ses qualités réelles, l'apparente gravité de son caractère. L'illusion était complète, et, tandis que le joyeux préfet faisait à son ami ses confidences badines, et qu'ils s'avançaient l'un soucieux et le front incliné, l'autre se balançant avec une lenteur solonnelle et murmurant à demi-voix ses petits mots discrets, chacun pensait qu'il s'agitait entre eux des questions de la dernière importance, et se félicitait qu'il eût plu au destin de placer en cette ville un homme si pénétré de

ses devoirs et d'une si rare capacité. Il est vrai qu'il n'administrait point mal, que nul ne se plaignait, et l'on était d'accord pour lui prédire de grandes destinées. Cependant il ne devait pas s'élever beaucoup, ses facultés ne l'appelant pas à de plus hauts emplois ; mais il est toujours consolant pour la vanité de croire qu'on possède un trésor auquel d'autres portent envie, et c'est souvent avec ces illusions que les petites villes se résignent à n'être pas une capitale.

M. de Tresserves et son ami avaient déjà fait plusieurs fois le tour de la promenade, lorsque, s'étant engagés dans une allée plus solitaire, ils se trouvèrent en face de deux femmes assises à l'écart, au pied d'un tilleul, et qui fixèrent leur attention. L'une d'elles, petite et maigre, était de ces personnes auxquelles il est difficile d'assigner un âge; ses traits fins et

fatigués autorisaient les calculs les plus divers, selon qu'on la supposait respectée par le temps d'une façon peu commune, ou prématurément flétrie par quelque cause inconnue. Elle était vêtue de noir avec une simplicité qui touchait à la pauvreté. Sa compagne, qui pouvait avoir de seize à dix-sept ans, était d'une beauté rare et délicate. Sa robe blanche à plis étroits et d'une coupe un peu surannée serrait sa taille svelte. Un manteau de couleur sombre, dont elle se protégeait sans doute contre le froid de la soirée, mais dont sa main distraite laissait échapper les plis, avait glissé sur le dossier de sa chaise et faisait ressortir l'éclat pâle de son visage et de sa toilette. Elle semblait un de ces perce-neige qui fleurissent sur la terre brune aux rayons du soleil d'hiver. Contrairement à ses habitudes de politesse, M. de Sommereuil passa près de ces deux femmes sans se décou-

vrir et en se détournant légèrement, comme s'il eût craint de les voir.

— Qui est-ce? demanda M. de Tresserves, quand ils les eurent dépassées.

— Deux femmes malheureuses... La mère est la veuve d'un colonel... qui n'est pas mort... Pour parler plus clairement, elle est séparée de son mari depuis la naissance de sa fille, et elle fait, je te le jure, une rude pénitence, car dans les petites villes on sait tout, on n'oublie rien et on ne pardonne pas.

— Et on a raison, dit sèchement Maurice.

Ils se promenèrent quelque temps encore en causant, puis, se souvenant que madame de Sommereuil recevait ce soir-là, ils se dirigèrent vers l'hôtel de la préfecture. La foule des promeneurs se dispersait déjà, les groupes étaient plus rares, mais encore bruyants et animés. Quand ils passèrent près du tilleul, ils virent

de nouveau les deux femmes, toujours seules, l'une près de l'autre, en dehors du mouvement général et comme étrangères à la vie de tous.

— Pauvre fille, dit M. de Tresserves, son isolement me fait peine.

— Que veux-tu! mon cher, la justice du monde a de ces cruautés fatales qui ne sont que de l'impuissance...

— Il est vrai que, par compensation, la justice du monde a des indulgences plus iniques encore que ses châtiments.

— Sans doute, et le malheur est de ne pouvoir réformer ni les uns ni les autres.

— Le malheur plutôt est que personne ne s'en soucie.

— Comment cela?

— Je te le demande en toute franchise, qu'y aurait-il de plus aisé pour toi, pour madame de Sommereuil surtout, que de tendre la main à

cette jeune fille? Madame de Sommereuil est bonne et respectée, il lui suffirait d'être brave et d'oser...

— Y songes-tu?... On lui jetterait la pierre.

— Et que lui importe? Pour un libre et vaillant esprit comme elle, tout n'est-il pas préférable à l'humiliation de subir les préjugés d'autrui?

— Eh! mon cher Maurice, madame de Sommereuil n'est que trop disposée à braver l'opinion; elle s'est fait ainsi plus d'un ennemi, tandis que moi, je peux le dire, je n'ai que des amis.

— Tant pis pour toi.

— Tu parles comme un jeune homme que tu es.

— Regarde-moi donc; j'ai cent ans, mais je n'en suis pas moins révolté par l'injustice.

— Je voudrais savoir comment s'y prendrait

ta vénérable sagesse pour réhabiliter mademoiselle Daubert. Ma femme ne peut pas aller demain lui faire une visite en lui demandant pardon de n'y avoir pas pensé il y a dix ans. Qu'y a-t-il de changé depuis ce temps?

— Il n'y a de changé que mademoiselle Daubert elle-même... Il y a dix ans, elle en avait cinq ou six et occupait peu de place en ce monde; maintenant au contraire son âge et sa beauté méritent qu'on en tienne compte. Pourquoi madame de Sommereuil ne l'inviterait-elle pas à son bal du 14?

— Ah! je te vois venir, don Juan... Tu jettes tes filets, et du premier coup tu prétends ramener une perle.

— Es-tu fou?... Je ne fais pas la guerre aux petites filles.

Ils étaient arrivés à l'hôtel de la préfecture,

où depuis longtemps tout était disposé pour la réception du soir.

— Nous sommes en retard, dit le préfet; que va-t-on penser?...

— Un tout-puissant seigneur tel que toi n'est pas en peine de se faire pardonner, répondit Maurice en lui serrant la main. Bonne chance!

— Tu n'entres pas?

— Pas encore; mais, sois tranquille, je reviendrai assez tôt pour faire connaissance avec tes belles amies.

Il s'éloigna à pas lents, le front baissé, les sourcils rapprochés par une contraction qui lui était habituelle et qui semblait attester la tyrannie d'une idée fixe. Il suivait sans y prendre garde les rues qui s'ouvraient devant lui, indifférent au but et plus encore aux choses qui l'entouraient. Par instants, on eût pu croire

qu'il chancelait, tant son pas était hésitant et lourd, tant la volonté laissait à l'abandon la machine humaine qu'elle était chargée de diriger. Il traversa un pont et commença de gravir les hauteurs qui dominent la ville du Puy, du côté de Saint-Paulien ; mais, fatigué de la grand'route, il prit à sa gauche un sentier frayé à mi-côte. Bientôt l'horizon s'élargit peu à peu, et une étendue immense se déroula devant lui. M. de Tresserves touchait alors à une plate-forme circulaire, adossée contre l'une de ces étonnantes colonnades de basalte sculptées par la nature dans les flancs du roc vif. Le sol était jonché de pierres qui ressemblaient à des chapiteaux brisés. Ce lieu, cerné de toutes parts par un précipice, n'avait qu'un accès, celui par lequel M. de Tresserves était venu. Il chercha un coin abrité contre le vent des glaciers, et, apercevant à quelques pieds plus bas une assise du

rocher qui dominait le précipice, il y descendit, non sans quelque péril, et s'étendit sur les lichens calcinés. Toute la vallée du Puy se déroulait devant lui, et les cimes arrondies des montagnes du Velay s'étageaïent à l'horizon comme les vagues amoncelées d'un immense océan. Au-dessus de sa tête, il ne voyait que le ciel où de grands nuages poursuivis par le vent couraient d'une course folle, pareils à des escadrons en déroute; quelques rougeurs enflammées traînaient encore au sommet des montagnes, et un rayon attardé, jaillissant entre deux cimes avec la rigidité d'un glaive, venait frapper sur sa longue aiguille la frêle chapelle de Saint-Michel, qu'il enveloppait d'une pourpre sanglante. Au-dessous de lui, tout au fond de la vallée, le gave roulait ses eaux, que la lumière ne pénétrait déjà plus. Couché sur cette pierre étroite en saillie sur l'abîme, où nul

bruit humain ne venait l'atteindre, M. de Tresserves pouvait se croire seul au monde. Il était de ceux qui aiment la solitude, qui ont besoin de s'y retremper pour sentir pleinement ce que vaut leur âme, car seulement alors elle se développe à l'aise. Il y a des natures que le contact des autres hommes froisse et diminue, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce sont justement celles que la vie touche le plus, qui, sentant vivement, craignent de laisser deviner tout ce qu'elles sentent, ou qui ne se peuvent dégager de mille passions, parmi lesquelles souvent la tristesse domine. La solitude a d'austères bienfaits, elle permet à l'âme de se recueillir elle-même, de se reconnaître; elle lui rend sa dignité, compromise dans les conflits de chaque jour. — Et qui ne sait que le sentiment de cette dignité perdue ou diminuée est la plus intolérable des souffrances? M. de Tres-

serves avait cette faiblesse des âmes passionnées qui les fait se prendre à tous les piéges de la vie, et en même temps cette fierté qui ne peut supporter d'être à ses propres yeux moins digne d'estime. Il avait, jeune encore et sans qu'il y eût de sa faute, subi un de ces désastres sans remède qui foudroient l'existence; irrité, affaibli, perverti en quelque sorte par le malheur, il souffrait de toutes parts et ne se pardonnait ni de tant souffrir ni d'en être moins bon. Dans la solitude seulement, il reprenait possession de lui-même, n'oubliant rien, il est vrai, mais se jugeant alors et jugeant les autres avec plus d'équité; rien ne le blessait, aucun œil ne surveillait les mouvements de son cœur, il pouvait désarmer en toute confiance et vivre une heure sans éprouver le poids de la vie.

Le pâle rayon qui illuminait la plus haute cime du Velay disparut bientôt, et le jour s'éva-

nouit en même temps. Les montagnes s'effacèrent peu à peu dans l'ombre épaissie, et à la faveur de ces vagues ténèbres l'espace s'agrandit d'une façon démesurée. Tous les objets avoisinants, que M. de Tresserves avait à peine entrevus et que sa mémoire n'avait pu retenir, perdaient à ses yeux toute réalité, et une sorte de paysage fantastique semblait surgir dans les brumes du crépuscule. Il cherchait peu, d'ailleurs, à préciser le contour des formes indistinctes qui l'environnaient, et se plaisait au contraire dans cet indéfini qui lui donnait toute la sensation du rêve. Quelquefois de minces graviers se détachaient tout à coup du rocher sur lequel il était couché et tombaient dans le vide ; alors, penchant la tête sur le gouffre, où des flots de ténèbres semblaient s'entre-choquer et se confondre, il se plaisait à suivre dans ses bonds inégaux cette poussière sonore qui frap-

pait le roc avec un bruit de pluie et en faisait jaillir des étincelles. L'ivresse du vide le prenait ; cet abîme sur lequel il était penché, ce rien confus, insondable, qui s'ouvrait à ses pieds comme une porte béante sur l'invisible et l'inconnu, lui donnait des frémissements de curiosité et d'impatience; par moments tout s'agitait, tournoyait autour de lui, la montagne elle-même se mouvait; les ténèbres montaient vers lui et l'attiraient avec des étreintes si puissantes, qu'il s'attachait convulsivement au rocher ; et, souriant de l'épouvante qui dominait ses nerfs, il se penchait plus encore sur le vide, et trouvait une jouissance aiguë dans cette lutte entre l'instinct révolté de la nature et son âme enivrée d'audace.

Il était ainsi penché sur le gouffre, les deux mains crispées au rocher, quand un bruit sec retentit derrière lui, et presque en même temps

il se sentit assez rudement frappé à l'épaule par une pierre qui roula sur les flancs de la montagne et disparut dans les profondeurs du précipice. Maurice s'était levé brusquement, et, tournant les yeux vers la plate-forme d'où la pierre était partie, il eut le temps d'entrevoir une ombre qui fuyait. S'élancer sur ses traces et la poursuivre, M. de Tresserves le fit avant d'y avoir songé; l'ombre, pourtant, avait de l'avance, et Maurice ne l'eût pas atteinte si, se rappelant tout à coup la forme de l'étroit plateau où il se trouvait, il n'avait abandonné le sentier frayé pour couper en droite ligne à travers les pierres et les débris de toute sorte, au risque de se rompre le cou mille fois. Cette ruse de guerre lui réussit, et il atteignit assez tôt l'angle où le sentier tournait brusquement derrière la montagne pour barrer le passage à son ennemie, car l'ampleur de ses vêtements n'avait

laissé aucun doute à Maurice sur la nature de son mystérieux agresseur.

— Eh ! la belle, lui dit-il avec un peu de rudesse, quand on jette des pierres aux passants, c'est bien le moins qu'on s'en excuse.

Celle à qui il parlait ainsi balbutia quelques paroles où il distingua le mot de pardon.

— Que faites-vous ici à cette heure? lui demanda-t-il d'un ton sévère encore, bien qu'il sourît déjà à la pensée qu'il avait peut-être troublé un rendez-vous ; et l'embarras de l'inconnue, qui s'en allait sans répondre, n'était pas fait pour dissiper ce soupçon.

Elle semblait si effrayée, qu'elle fut obligée de s'appuyer contre une colonne de basalte; M. de Tresserves, la voyant chanceler, étendit la main pour la soutenir.

— N'ayez pas peur, dit-il plus doucement.

Mais elle se méprit sans doute à ce geste, car elle fit un mouvement en arrière.

— N'approchez pas ! s'écria-t-elle, je vous en prie ; tenez, prenez ceci, et laissez-moi passer.

Elle lui mit dans la main un objet souple et léger qu'il retourna plusieurs fois avant d'en reconnaître la nature.

— Mais c'est une bourse ! s'écria-t-il enfin ; Dieu me pardonne, elle me prend pour un voleur !

Il eut beau regarder autour de lui, il n'y avait plus personne ; il sonda vainement les buissons et la lisière du taillis voisin, il appela même à haute voix sans aucun succès, et dut reprendre enfin le chemin de la ville assez égayé de l'aventure.

Quand il atteignit la préfecture, tous les in-

vités étaient déjà partis, fidèles à l'invariable discipline de leurs habitudes.

— Voyez, dit Maurice en tirant de sa poche la petite bourse si étrangement conquise et la jetant sur les genoux de madame de Sommereuil, on ne perd pas son temps dans vos montagnes : voici mon butin.

C'était une bourse en soie bleue, un peu défraîchie et montée avec une extrême simplicité ; elle ne contenait qu'une seule petite pièce d'argent. Quelques lettres tracées au crochet avec un fil d'or sur l'un des côtés attirèrent l'attention de madame de Sommereuil et de Maurice, qui les déchiffrèrent curieusement.

— *Souci!* dit cette dernière, qu'est-ce que cela veut dire?... Si c'est une devise, elle n'est pas gaie.

— Une bourse si légère ne saurait inspirer de riantes pensées, reprit M. de Sommereuil ;

ton inconnue, mon cher, a déposé là son bilan ; cœur et fortune, tout y est coté à sa valeur..

— Peut-être, répondit M. de Tresserves ; rendez-moi ce bien mal acquis, madame, c'est un talisman qui me portera bonheur.

II

Cette petite aventure tint peu de place dans les pensées de M. de Tresserves ; il garda pendant plusieurs jours la bourse bleue dans la poche de son gilet, fit quelques questions à droite et à gauche, n'obtint aucun renseignement sur la victime de ce vol involontaire, et finit bientôt par n'y plus songer. Il déposa la bourse dans un coffret avec d'autres menus souvenirs ou curiosités de différents genres, et l'y oublia.

Ce n'était pas seulement son affection pour son parent et ami M. de Sommereuil qui avait amené en Auvergne Maurice de Tresserves, c'était surtout l'intention arrêtée de se fixer en quelque coin ignoré de ce pays, de s'y ensevelir vivant et de rompre violemment avec ses relations, ses habitudes, tout ce qui lui rappelait le passé. Il était arrivé chez M. de Sommereuil encore ébranlé et pour ainsi dire tout vibrant des secousses qu'il avait subies, bien que deux années de voyages lointains eussent calmé la première âpreté de sa douleur. Il se laissa aisément persuader de demeurer à la préfecture jusqu'à ce qu'il pût trouver dans le pays une terre à sa convenance.

Il y a peu d'hommes qui ne soient sensibles à une amitié de femme, surtout lorsque cette amitié leur est offerte par une personne jeune encore et à quelques égards supérieure. Douée

d'un esprit pénétrant et cultivé, madame de Sommereuil savait tout comprendre, même ce qui de sa nature lui était le plus étranger. On ne pouvait dire d'elle qu'elle fût passionnée, ni qu'elle fût tendre ; elle était plutôt *sensible*. Cette nuance peint à merveille ce caractère facile à l'émotion, capable de sacrifices sinon de dévouement, mais trop habitué à observer les autres et à s'analyser lui-même pour être jamais surpris par l'imprévu de la passion. Sans être coquette, madame de Sommereuil avait l'art de le paraître, en sorte qu'on s'efforçait à lui plaire avec autant de zèle que s'il se fût agi de réussir, et ceux-là même qui se mettaient le plus en peine de la toucher savaient fort bien qu'ils en seraient pour leurs frais ; chacun pourtant trouvait son compte à cette duperie, car personne mieux que madame de Sommereuil ne s'entendait à apprécier et à mettre en lu-

mière la bonne grâce et l'esprit, et il était rare qu'on la quittât sans emporter une meilleure idée de soi. Elle avait aussi l'art délicat de pénétrer dans la plus intime confiance de ceux qui l'approchaient sans provoquer jamais ni aveux ni confidences ; sa finesse était extrême pour démêler les sentiments les plus secrets, et sa discrétion si parfaite qu'on était amené sans s'en douter à vivre devant elle à découvert, à penser et à sentir tout haut en sa présence.

M. de Tresserves éprouva bien vite la douceur d'être ainsi pénétré, et goûta une sorte d'allégement à voir en toute rencontre sa peine devinée, sans qu'un mot indiscret vînt jamais effleurer le point douloureux de son cœur. L'éloignement de Paris, du centre où il avait vécu jusqu'alors, contribua aussi à lui rendre supportable le séjour du Puy ; il se flattait que les événements par malheur très-connus de sa

vie pouvaient y être encore ignorés ou déjà oubliés, et il trouvait dans cette illusion une sorte de sécurité et de repos. Sa situation d'esprit était donc meilleure qu'elle n'avait été depuis longtemps lorsqu'arriva le jour fixé pour le bal de la préfecture. Maurice consentit sans trop de répugnance à y assister. Il se promettait même, un plaisir assez bouffon de cette soirée, où il espérait contempler dans tout leur éclat les ridicules de la province.

Ce qu'il vit à son entrée dans les salons différait peu cependant de ce qui se voit partout ailleurs : ce furent d'abord des groupes de jeunes filles bien coiffées, richement vêtues, valsant avec un abandon sans remords aux bras de petits jeunes gens intimidés, tandis que d'autres, moins naïfs, choisissaient avec intention les femmes d'un âge mûr ; dans les coins de la salle de danse, de jolies dames amplement dé-

colletées excitaient par leurs manéges l'admiration de plus d'un personnage. Là, comme partout, plusieurs épaulettes triomphantes s'ébattaient audacieusement dans la moisson d'autrui ; là aussi les hommes sérieux, pères et maris, étaient relégués dans les pièces écartées ou assis aux tables de whist ; là encore, groupés dans les embrasures du salon, se voyaient, étalant leur mélancolie, quelques rêveurs, gens ennuyés ou timides, dont Maurice commença par se moquer, et qu'il imita presque aussitôt lui-même sans y prendre garde, en s'adossant au chambranle d'une porte. Il n'y a plus de province à proprement parler, il n'y a plus que des provinciaux, race indestructible de grotesques dont les plus curieux spécimens se rencontrent peut-être à Paris, dans les environs du Luxembourg ou dans le fond du Marais, plus qu'en tout autre pays de France.

M. de Tresserves réfléchissait à cela, lorsqu'il s'entendit appeler par madame de Sommereuil.

— A quoi rêvez-vous ainsi? Racontez-moi vos mauvaises pensées, lui dit-elle gaiement.

— Imprudente!... Si je les disais pourtant?

— Nous nous connaissons trop... répondit-elle en secouant la tête avec un sourire : à mon âge, on est bien rassurée contre ces effrois-là. Que pensez-vous de mon bal ?

— Je suis confondu, répondit Maurice, qui se moquait volontiers en toute occasion de l'admiration de M. de Sommereuil pour ses administrées ; le préfet est justifié, et son enthousiasme ne manque pas de bonnes raisons.

— Valserez-vous ce soir?

— Hélas! non; les ans en sont la cause...

— Voici une bien jolie personne qui entre avec sa mère! s'écria tout à coup Maurice.

— Vous la reconnaissez? dit madame de Sommereuil après avoir salué les nouvelles arrivées.

— Pas le moins du monde.

— Ingrat!... je ne l'ai invitée que pour vous plaire ; c'est Marthe Daubert.

— Ah ! je me souviens.

— Vous ne pouvez pas imaginer combien l'invitation de cette jeune fille et de sa mère va me créer de difficultés...

— L'impopularité sied aux grandes âmes, répondit Maurice philosophiquement ; je suis curieux d'assister au coup de théâtre que va produire l'apparition de ces deux réprouvées.

Et M. de Tresserves se dirigea vers le grand salon, où il arriva assez tôt pour lire encore l'étonnement sur tous les visages, et pour entendre le chuchotement expressif de l'indignation publique. Madame Daubert et sa fille

étaient assises l'une près de l'autre à l'extrémité de cette vaste pièce, et faisaient face à la porte d'entrée, où les hommes se pressaient et se coudoyaient pour mieux voir. Des murmures ironiques et flatteurs y bourdonnaient à la fois ; tous les yeux avaient la même direction et se rejoignaient sur ces deux femmes, qui, par une manœuvre habile et insensible de leurs plus proches voisines, se trouvaient déjà mises à l'écart, isolées au milieu de cette assemblée hostile, sous le scalpel vivant de ces regards obstinément fixés sur elles.

Certes, si quelqu'un avait dû désarmer les sévérités de l'opinion, c'était Marthe Daubert. Elle avait dix-sept ans à peine; elle était douée d'un caractère de beauté qui la rendait particulièrement touchante. Ce qui était plus remarquable encore que la délicate finesse de ses traits, c'était son éclatante blancheur et la

fluidité presque immatérielle de ses formes; elle y joignait un air d'innocence qui aurait semblé trop enfantin peut-être sans son regard, d'une expression et d'une gravité précoces, qui intéressait et inquiétait vaguement l'esprit. En ce moment, l'embarras qu'elle ressentait sans se l'expliquer jetait une faible rougeur sur ses joues, naturellement pâles, et la faisait se presser avec une timidité instinctive contre sa mère. Celle-ci souffrait mille fois plus que Marthe; aucun des signes malveillants qui s'étaient manifestés à son entrée ne lui avait échappé. Elle avait remarqué le mouvement de répulsion qui avait tout à coup fait le vide autour d'elle; elle ressentait l'outrage de ces regards obliques qui semblaient lui demander compte de sa présence. Rien de cela n'était nouveau pour elle. Depuis dix-sept ans, elle avait pu se familiariser avec toutes les formes silencieuses de l'injure; de-

puis dix-sept ans, elle supportait sans se plaindre, mais aussi sans fléchir, l'indifférence et le mépris d'une ville entière. Dans sa rude expiation, il ne s'était cependant point présenté encore une heure aussi cruelle que celle-ci. Jusqu'alors, en effet, elle avait mis son orgueil à se tenir à l'écart, apportant un tel soin à fuir ceux qui l'évitaient, qu'ils s'en étaient souvent sentis blessés. Pour la première fois, madame Daubert venait de faire un pas en avant, et elle se voyait durement repoussée ; elle eut un frisson de désespoir et de honte, et maudit du fond de son âme l'invitation de madame de Sommereuil, qui l'avait induite en cette fausse démarche. Elle n'avait pu s'empêcher d'y voir d'abord un gage d'oubli pour le passé, et s'était sentie désarmée et touchée par cette mansuétude inattendue ; un attendrissement sincère s'était emparé d'elle et lui avait rendu des émotions,

des larmes depuis longtemps taries. Pendant huit jours, toutes ses pensées, toutes ses heures laborieuses n'avaient eu d'autre objet que ce bal. Elle y était venue le cœur ouvert, pour la première fois de sa vie peut-être croyant au bonheur. Il ne fallut qu'un instant pour que ce ciel chimérique s'écroulât sous ses pieds; rien n'était oublié, le même dédain curieux, la même froideur, l'entouraient. Une sorte de vertige s'empara de son esprit : pourquoi l'avoir invitée ? que lui voulait-on ? Était-ce cruauté, gageure, une nouveauté piquante offerte en spectacle aux invités? De quelque côté qu'elle tournât les yeux, tous les regards repoussaient le sien ; sa tête se courbait ; elle faisait en vain un appel à son courage, à son orgueil : une sueur froide perlait sur son front, et ses doigts se tordaient dans des mouvements nerveux qui trahissaient son malaise. Elle se pencha vers

sa fille, elle essaya de sourire en balbutiant quelques paroles inintelligibles que Marthe n'entendit pas. La pauvre enfant regardait de tous ses yeux ces jeunes filles rieuses, ces riches bijoux, ces lumières étincelantes qu'elle se reprochait de trouver plus belles que les étoiles, et madame Daubert se sentit un peu calmée en voyant que sa fille ne paraissait point triste, mais était plutôt étonnée et éblouie. L'orchestre préludait d'ailleurs, les groupes se formaient, et le léger tumulte qui accompagne chaque danse venait en aide à la pauvre femme; elle abrita pendant quelques instants sa détresse derrière le rempart mobile que formaient les danseurs en passant et repassant devant elle. Un instant même, elle espéra follement que la réprobation qui s'attachait à elle, épargnerait Marthe. Plusieurs jeunes gens s'étaient avancés tout près d'elle et paraissaient se consulter;

mais après une courte hésitation ils s'éloignèrent, et Marthe resta oubliée près de sa mère. Madame Daubert n'avait plus rien à attendre ; résolue à emmener sa fille avant qu'elle eût senti tout le poids de cette humiliation, elle cherchait un moyen de s'éloigner sans être remarquée, quand Marthe se pencha vers elle.

— Mère, j'ai regardé comment on valse, dit-elle tout bas ; cela ne semble pas difficile, et j'en ferais tout autant. Pourquoi ne m'invite-t-on pas à danser comme les autres ?

Les yeux de madame Daubert s'emplirent de larmes ; elle eut envie de se jeter aux genoux de sa fille en lui demandant pardon.

— Personne ne nous connaît, répondit-elle d'un voix tremblante.

— C'est vrai, dit doucement Marthe.

Mais un nuage passa sur son beau front, un nuage que la mère connaissait bien, qu'elle

avait vu grandir jour par jour avec son enfant. Cette muette souffrance, ce besoin toujours refoulé d'aimer et d'être aimée, cette lourde solitude imposée au cœur de Marthe, elle en devinait l'amertume à travers son insouciance résignée et dans ses grands yeux qu'elle avait abaissés tout à coup, comme pour se détacher de cette fête, de cette joie, auxquelles une fatalité inconnue la condamnait à rester étrangère. Était-ce donc là tout ce qui devait résulter d'heureux de cette fête, où madame Daubert s'était crue obligée de venir, malgré d'instinctives répugnances, pour soustraire enfin son enfant à l'ostracisme qui pesait sur elle depuis sa naissance?

A ce moment, M. de Tresserves s'approcha du préfet, qui discourait dans un cercle d'hommes graves, et, le tirant à part, le pria de le présenter sur-le-champ à madame Daubert.

— Cette pauvre femme est à demi folle d'humiliation et de douleur, lui dit-il; tu ne l'as pas invitée pour la mettre au pilori, n'est-il pas vrai ?

M. de Sommereuil était bon; sa sollicitude une fois éveillée, il ne négligea rien pour effacer l'impression pénible qu'avaient pu ressentir la mère et la fille; il s'assit même auprès d'elles, témoignant par son attitude qu'il prétendait les faire respecter chez lui. Après quelques mots échangés avec madame Daubert, Maurice s'approcha de Marthe.

— Aimez-vous le bal? lui dit-il.

— Je ne sais, répondit Marthe, qui avait rougi en voyant Maurice s'adresser à elle. J'ai bien peu le droit d'en parler.

Elle souriait, mais M. de Tresserves comprit le regret involontaire qui se cachait sous ce sourire.

— Si mes cheveux blancs ne vous faisaient pas peur, je serais heureux de valser avec vous, lui dit-il.

Marthe le regarda, ne sachant d'abord s'il parlait sérieusement ; un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— Essayons, dit-elle avec une vivacité enfantine en se levant au premier signal de l'orchestre.

Maurice l'entraîna toute frémissante et toute pâle d'émotion. Les pas légers de la valse, qui ressemblent à des battements d'ailes, ses tourbillons rapides soulevaient Marthe sans effort ni secousse ; elle glissait, souple et docile, sans volonté et sans désir, appuyée au bras de Maurice. Le flot brillant des danseurs qui fuyaient autour d'elle, la musique enivrante et molle, tout cet éclat profane qu'elle n'avait même pas

pressenti dans sa sévère adolescence, la jetait dans un ravissement inexprimable.

— Quoi ! déjà ? s'écria-t-elle quand ils s'arrêtèrent.

— Je vois que vous aimez la valse.

— Et les fleurs, les lumières, le bal tout entier, répondit-elle.

Cependant une réaction s'opérait dans l'opinion mobile du salon : les attentions marquées du préfet pour madame Daubert avaient fait réfléchir plus d'une vertu altière. On s'était avisé tout à coup qu'il y a des circonstances où il sied d'être magnanime ; les hommes surtout furent de cet avis, la beauté de Marthe aidant. Quand elle revint à sa place après que la valse fut finie, elle se trouva donc assaillie par une foule de jeunes gens empressés à se faire remarquer en *s'affichant* avec elle. Combien y en a-t-il dans le monde de ces braves dont le courage grandit

à mesure que le péril diminue! Il n'est rien qu'ils n'osent quand la route est frayée. Marthe ne put rester insensible à un empressement si extraordinaire, elle en reporta tout le bienfait à Maurice.

M. de Tresserves s'était éloigné, laissant Marthe aux prises avec les embarras de son triomphe. Maurice, qui se disait vieux et qui le pensait sincèrement, avait trente-cinq ans environ: sans être absolument beau, il était remarquable par l'élégance de sa tournure, par l'expression ferme et pensive de sa physionomie, par je ne sais quelle grâce indéfinissable qui fixait l'intérêt sans qu'il parût s'en soucier. On le connaissait à peine encore dans la société du Puy, et qui ne sait tout ce que l'inconnu a d'attrait? Un vague prestige romanesque l'entourait, et depuis quinze jours il était l'objet de toutes les conversations de la ville, le point

de mire des plus jolies femmes. Plus d'une était venue au bal avec l'intention d'enlever sa conquête, et Dieu sait si, ce soir-là, Marthe fit des jalouses !

M. de Tresserves, cependant, errait dans le bal, regardant de loin passer Marthe aux bras de ses danseurs, blanche et fluette ; ses grands yeux noirs brillaient de plaisir, ses lèvres étaient entr'ouvertes; elle dévorait l'espace.

— Divine jeunesse ! se disait-il, et il souriait en comparant dans sa pensée ce front rayonnant, cette Marthe triomphante, avec l'humble enfant si tristement assise tout à l'heure près de sa triste mère ; il se savait gré du changement survenu dans ce jeune cœur et sur ce jeune front.

— Eh bien, vous ne dansez plus, lui dit une voix railleuse : les ans en sont la cause !

— Moquez-vous ; répondit-il en se retour-

Elle lui remit le feuillet et s'éloigna tandis que Maurice le dépliait curieusement.

— *Souci!* s'écria-t-il avec un mouvement de surprise qu'il ne put réprimer; voilà qui est singulier.

Et il s'élança sur les traces de Marthe; mais elle avait déjà quitté le bal.

III

Bien que M. de Tresserves ne fût plus un enfant et que les sévères réalités de la vie lui eussent fait perdre le peu de goût qu'il avait pu avoir autrefois pour le romanesque, il ne put s'empêcher, quand il fut seul, de comparer le mot laissé par Marthe entre ses mains avec celui qui brillait d'un éclat un peu terni sur un des côtés de la bourse. Il n'y avait pas à en douter, les cinq lettres s'y trouvaient également reproduites. M. de Tresserves ne put s'empê-

cher aussi de remarquer la singulière coïncidence qui, deux fois en si peu de temps, jetait ce mot de triste augure sous ses yeux, et il se demanda s'il était dans la destinée de Marthe d'être l'instrument choisi pour agiter de nouveau la morne immobilité de sa vie. Que cette pensée l'effrayât beaucoup, il est permis d'en douter; car il y a peu de malheurs, parmi ceux même qui semblent intolérables, qui nous empêchent de mieux espérer de l'avenir, et il est rare que le cœur soit assez rudement atteint pour s'en tenir à une seule expérience; tout au plus perd-il pour un temps le goût de nouvelles tentatives, mais non pas l'espérance d'y mieux réussir à l'occasion.

Aussi M. de Tresserves, tout meurtri et blessé qu'il fût encore, se sentit fort peu inquiété par ces vagues avertissements du destin, dont le seul effet fut d'éveiller sa curiosité au sujet de

Marthe, ce que peut-être toute la beauté de la jeune fille n'eût pu obtenir. Il mit la bourse bleue dans son portefeuille avec l'intention de la rendre au plus tôt, et s'informa dès le lendemain près de madame de Sommereuil de la demeure de Marthe. Cependant les jours se succédèrent et M. de Tresserves n'alla point chez madame Daubert.

Des occupations d'une autre nature prirent, il est vrai, tout son temps. Il s'était décidé subitement à acheter le vieux donjon fort délabré de Vaudebise, situé sur un des contreforts les plus escarpés de Mézenc: cette acquisition lui créa bientôt toutes sortes d'embarras. Il ne restait plus de la vieille demeure féodale qu'un corps de logis fort étroit, adossé à une haute tour carrée qui se balançait, les jours d'orage, comme un peuplier dans une prairie, et qui, depuis longues années, menaçait de

s'écrouler au premier vent. Il fallut y mettre des ouvriers. A l'intérieur, il n'y avait pas une boiserie qui ne fût émiettée et rongée par le temps ou l'humidité. M. de Tresserves déploya une grande activité pour rendre promptement habitables les quelques pièces qui lui étaient indispensables, et ce n'était pas sans peine et sans fatigue qu'il pouvait se flatter d'y parvenir. Les ouvriers étaient rares, les chemins défoncés; Vaudebise, construit sur un pic isolé, n'était accessible que d'un seul côté par une rampe étroite, raide, surplombant au-dessus d'un profond ravin où roulait bruyamment un petit ruisseau échappé de la montagne. Cette rampe, d'une longueur de plus d'un kilomètre, était ravinée par les pluies, crevassée en plus d'un endroit et absolument impraticable à toute espèce de voitures. Les matériaux nécessaires à la réparation du château étaient donc déposés

d'abord au bas de cette route périlleuse, et montés ensuite à dos de mulet. Les pierres, heureusement, ne manquaient pas à Vaudebise ; on les tirait toutes préparées des murailles écroulées et amoncelées en ruines.

Quelque désir qu'eût M. de Tresserves de s'installer dans ce vieux *burg* dont la sauvagerie le tentait, et quelque peine qu'il se donnât pour en hâter le moment, il fut obligé de s'avouer qu'il s'écoulerait plusieurs mois avant qu'il pût raisonnablement prendre possession de son nouveau domaine. Cette conviction calma un peu la passion que lui avait inspirée la tour ébréchée de Vaudebise, et des tracasseries d'un autre genre vinrent s'ajouter à ce premier désappointement. Le domaine de Vaudebise se composait d'une assez grande étendue de bois et de bruyères, et d'une étendue plus considérable encore de roches stériles qui formaient comme

une défense naturelle et une clôture en partie infranchissable autour du château ; mais, si escarpés qu'ils fussent, les rochers n'empêchaient ni le pillage des bois, ni la destruction du gibier. Les braconniers ne s'embarrassaient pas pour si peu, et la négligence du précédent propriétaire, qui était un vieux garçon fort riche et fort infirme, peu soucieux de chasse et même d'argent, avait encouragé et en quelque sorte justifié ces désordres. Les habitants du pays avaient pris l'habitude de considérer Vaudebise comme une terre libre, un grand communal dont chacun tirait parti selon ses besoins. Ils trouvèrent donc très-mauvais que M. de Tresserves eût la prétention d'être maître chez lui et d'avoir des gardes pour faire respecter ses bois et ses lapins. On lui disputa le terrain pied à pied; il fallut se décider à sévir. Quelques procès-verbaux furent dressés contre

d'audacieux voisins obstinés dans leurs habitudes de rapines, et avant même d'avoir dormi sous son toit, M. de Tresserves se vit entouré d'ennemis et obligé de se tenir sur une vigilante défensive. Il eut beau se montrer généreux envers les pauvres et juste en toute occasion, il ne put désarmer les rancunes. Les paysans persistèrent à le regarder comme un usurpateur et un tyran; les bienfaits dont il les combla ne purent leur faire oublier les fagots qu'ils étaient habitués à couper dans ses bois, ni le gibier qu'ils tuaient sur ses terres.

M. de Tresserves, qui avait rêvé d'employer au bonheur des autres une vie dont il ne savait plus que faire pour lui-même, s'affligea sincèrement de cette malveillance, dont les témoignages ne lui manquèrent pas. Cependant, bien qu'un peu refroidi, il ne se découragea point, et remit au temps le soin de le faire mieux ju-

ger. Il n'en persista pas moins à maintenir énergiquement tous ses droits, bien convaincu que la faiblesse n'a rien de commun avec la bonté, et qu'un abus toléré en engendre d'autres qui sont intolérables. Il poursuivit les réparations de Vaudebise sinon avec autant d'illusions, du moins avec autant d'assiduité qu'au commencement, et continua de rendre service à des gens qui le haïssaient et l'accablaient de mauvais procédés; mais on ne se heurte pas impunément à l'égoïsme humain, et M. de Tresserves rapporta de chacun de ses voyages à Vaudebise une tristesse nouvelle qui s'ajoutait à des chagrins plus invétérés et plus incurables. Ses amis s'effrayèrent de ce redoublement de tristesse et tentèrent en vain de le distraire; il les évitait et passait la plus grande partie de son temps à faire de longues promenades solitaires dans les montagnes qui entourent le Puy;

il rentrait souvent fatigué, presque toujours moins soucieux. D'autres fois, selon le caprice ou le jour, il emportait des crayons, et dessinait pendant des heures entières, tantôt quelque site de son choix qu'il copiait avec une scrupuleuse exactitude, tantôt quelque paysage fantastique qu'il remplissait de ses rêves, car ni le temps ni les chagrins ne dispensent de rêver. Chacun poursuit sa chimère, noble ou vulgaire, et l'emporte avec soi dans la tombe.

Un des postes d'observation que préférait M. de Tresserves, c'était, tout au sommet du mont Corneille, une terrasse étroite collée au flanc de la cathédrale, abritée d'un côté par les bâtiments de l'ancienne salle capitulaire, et dominant à une assez grande hauteur la ville étagée sur la base de la montagne et tout le pays environnant.

Un jour que M. de Tresserves allait chercher dans cette promenade favorite un refuge contre le soleil, il lui arriva de s'aventurer par distraction en un chemin qu'il ne suivait pas habituellement. Il s'en aperçut bientôt, et prit plaisir à s'enfoncer au hasard dans le dédale de ruelles qui gravissent les flancs abrupts du rocher entre de hautes murailles nues percées de portes étroites et rares. Tantôt ces ruelles s'enlacent en replis tortueux, tantôt elles se dressent à pic comme des échelles; l'herbe y pousse entre les pavés, et la pente est quelquefois si raide que de larges entailles creusées dans le sol, en forme de marches grossières, en rendent seules l'accès praticable. On dirait une ville maure ou plutôt les détours silencieux d'un cloître gigantesque. Pour se guider dans ce labyrinthe, M. de Tresserves levait de temps en temps les yeux vers la tour de la cathédrale,

droite comme un phare au-dessus de sa tête; il montait avec lenteur, lisant curieusement le nom souvent effacé de ces rues désertes. Un de ces noms attira son attention :

— Rue de l'Évêché, c'est bien cela, se dit-il en regardant autour de lui, et voici sans doute la maison de Marthe.

A droite et à gauche se dressaient deux grandes murailles qui semblaient diminuer de hauteur à mesure que la rue s'élevait. A sa gauche, au-dessus d'un seuil chancelant, se trouvait à quelques pieds du sol une porte basse dont le bois disjoint laissait passer de maigres rameaux; à la poussière dont elle était revêtue, à son air humilié et triste, on devinait une porte condamnée. Quelques branches de vigne dépassant de ce côté la crête du mur en atténuaient la sèche nudité. Et un peu au delà, vers le sommet de la ruelle, M. de Tresserves

pouvait apercevoir, au-dessus de ce même mur et comme accoudé sur le faîte, le profil d'un toit écrasé, dont le temps avait ébréché et noirci les tuiles. Ce toit faisait l'angle de la rue de l'Évêché et de la rue des Moustiers, et abritait sur cette dernière rue une humble façade composée d'un simple rez-de-chaussée, qui semblait y dormir dans un morne ennui. Des volets de bois plein fermaient hermétiquement les deux fenêtres entre lesquelles se trouvait la porte d'entrée. L'aspect terne et revêche de cette maison qu'il avait regardée pourtant avec une certaine curiosité, n'inspira point sans doute àM. de Tresserves le désir d'en franchir le seuil, car il poursuivit bientôt sa promenade et ne tarda pas à gagner son observatoire.

Il était rare que Maurice montât en ce lieu sans entrer dans l'église; il aimait la vieille basilique, lourdement appuyée sur ses piliers

romans ; il en aimait la rudesse imposante, les murailles nues, les voûtes cintrées, le jour éteint qui les éclaire. Il lui était arrivé plus d'une fois de s'y oublier longtemps à regarder l'ombre s'épaissir par degrés et envahir le sanctuaire, à écouter les sourdes rumeurs qui circulent dans l'enceinte sonore, ou les pas discrets, les murmures recueillis des pauvres femmes qui venaient prier Dieu. La majesté de ce lieu consacré par la piété et les larmes de tant de générations avait le pouvoir de calmer quelquefois l'irritation de son cœur. Il s'appuya contre un des piliers de pierre, laissant son âme errer en liberté sous ces voûtes sacrées et agiter tour à tour ses vaines colères, ses découragements ou ses désirs confus, comme un captif qui secoue en fuyant les anneaux brisés de ses chaînes.

Il était ce jour-là particulièrement triste, et

le contraste d'une chaude et éclatante journée n'avait fait qu'aigrir sa tristesse. Mille circonstances oubliées lui revenaient en mémoire, d'âpres souvenirs le prenaient à la gorge; tout ce qu'il y avait en lui de violent et d'amer bouillonnait sourdement, et la paix du saint lieu ne pénétrait qu'à peine dans ce cœur tout palpitant de passions humaines. Il quitta l'église et alla s'accouder sur la terrasse. Le soleil inondait de lumière les sommets des montagnes qui ferment l'horizon; sous le poids brûlant de ses rayons, la ville entière était comme assoupie; le bruit s'y éteignait avec la vie, un instant suspendue dans les places et les promenades désertes. Du point où il était placé, M. de Tresserves dominait l'ancienne ville étagée sur les flancs du mont Corneille, au pied de la vieille basilique, qui semble la couvrir de son ombre; ses yeux distraits erraient dans le fouillis inex-

tricable de rues tortueuses et raides entassées l'une sur l'autre, et s'élevant pêle-mêle jusqu'à lui.

Tout à coup son regard devint attentif et s'arrêta sur une petite maison de modeste apparence, qui se présentait alors de trois quarts à l'angle de deux ruelles sombres : il venait d'en reconnaître la façade morose et la porte étroite entre les deux fenêtres obstinément closes; mais ce qu'il n'avait pas vu jusqu'alors et ce qu'il découvrait maintenant, c'était le petit jardin en terrasses successives coupé vers le milieu par une épaisse allée de tilleuls qui en dissimulait la partie basse, celle où se trouvait la porte condamnée. Sur la terrasse la plus voisine de la maison, communiquant avec les étages inférieurs par un escalier de pierres moussues et disjointes, des buissons de fleurs, de chèvrefeuilles et de roses débordaient sur l'allée sa-

blée, où dormait en ce moment à l'ombre d'un laurier un chat tout de son long étendu. De ce côté, la façade de la maison était aussi riante que l'autre paraissait austère; une vigne vierge la revêtait de verdure; le toit un peu relevé laissait place à un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et toutes les fenêtres ouvertes riaient gaiement au soleil. Un invincible attrait retint les regards de Maurice sur ce petit logis épanoui parmi les fleurs, humble nid tout préparé pour l'amour, — si l'amour était de ce monde.

— Pourquoi Dieu, qui a fait l'univers, se disait-il, n'a-t-il pas voulu créer un cœur, un seul qui sût aimer?

Et, songeant à cette poursuite éternellement vaine de tous ceux qui ont cru saisir l'insaisissable chimère.

— Volupté ou vanité, pensait-il, mais point d'amour!

Ses yeux pourtant ne pouvaient se détacher de la maison de Marthe. Il y a des choses muettes qui ont en quelque sorte un langage et qui nous parlent ; cette humble demeure, ce petit jardin plein de soleil et d'ombre, avaient une grâce cachée, un recueillement claustral qui parlaient à l'âme de Maurice. C'était comme un secret appel auquel il finit par céder. Surmontant tout à coup la résistance intérieure qui l'avait jusqu'alors retenu, il quitta la terrasse et descendit lentement la rue de l'Évêché; un instant après, il s'arrêtait à la porte de madame Daubert.

IV

— Ainsi donc, vous l'avez vue chez elle? disait madame de Sommereuil en se promenant un soir avec Maurice.

— Je l'ai vue.

— Quelle impression Marthe a-t-elle produite sur vous au grand jour et dans son cadre naturel?

— En vérité, mon impression est encore confuse. Imaginez quelque chose d'antique et de jeune à la fois, des meubles fanés et des

fleurs fraîches; une vieille Anglaise couperosée, sèche comme une nonne, qui ouvre la porte sans mot dire ; et des oiseaux qui chantent à plein gosier ; — madame Daubert en deuil avec un visage à la fois ardent et ascétique ; puis Marthe, jeune comme l'aube et fraîche comme elle, reprisant gravement du vieux linge ! A la voir ainsi, les yeux baissés, avec sa robe étroite de basin blanc, assise toute droite sur sa haute chaise de bois sculpté, on dirait une petite Vierge d'albâtre dans sa niche gothique.

— Et vous avez déposé vos hommages aux pieds de la madone?

— Avec sa bourse, oui, madame.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Rien que de très-simple. Le soir où je l'ai rencontrée pour la première fois sur la route de Saint-Paulien, elle venait d'y monter avec sa mère, comme elle le faisait presque

chaque jour depuis longtemps, sans jamais rencontrer personne, car les étrangers qui visitent le pays ne se hasardent guère en ce lieu qu'en plein jour. Madame Daubert, fatiguée d'avoir gravi si longtemps, s'était assise à l'abri du vent dans un coin du taillis, et Marthe se promenait librement autour d'elle sans s'écarter beaucoup. Elle s'était ainsi avancée jusque sur la plate-forme au-dessous de laquelle j'étais assis ; le hasard fit rouler sous son pied une pierre qui vint m'atteindre dans ma retraite. Son effroi fut grand quand elle me vit paraître tout à coup devant elle, plus grand encore quand elle s'aperçut que je la poursuivais, — et, dans son trouble, me prenant sérieusement pour un malfaiteur, elle me livra sa bourse, le seul objet qui lui parût digne d'exciter mes convoitises.

— Retournerez-vous chez elle?

— A quoi bon ?

— C'est ce que je pensais.

— Lui avez-vous demandé pourquoi ce mot de *souci* et ce que veut dire une devise si morose ?

— Ce n'est point une devise, c'est son nom, — un petit nom intime et tendre que lui a donné sa mère, et qui en dit beaucoup sur les angoisses et les chagrins de la pauvre femme. N'est-ce pas en effet son cruel et cher souci de chaque jour que cette enfant ?

— Ainsi votre roman est déjà fini ?

— Tous les romans finissent, madame, et les plus courts sont les bons : celui-là ne me laissera ni remords ni regrets...

M. de Tresserves retourna chez Marthe, il y retourna même souvent. Il prit l'habitude de la voir à des intervalles presque réguliers. Ce-

pendant il ressentait une sorte d'éloignement pour madame Daubert; la présence de cette femme, dont il connaissait la triste histoire, éveillait en lui le souvenir d'une cuisante douleur sur laquelle il cherchait en vain à s'étourdir. Il souffrait près d'elle, et pourtant il revenait toujours, cédant ainsi à un attrait qu'il évitait de définir. L'intérêt tout naturel que devaient lui inspirer l'isolement et l'abandon de Marthe le justifiaient assez; il se louait même de son empressement, bien loin de s'en repentir.

Madame Daubert, qui tolérait ses fréquentes visites, obéissait à de moins naïves illusions. Sa pénétration, aiguisée par de longues souffrances, démêlait clairement les sentiments contraires qui agitaient Maurice; mais, si sa fierté était blessée, elle n'en tenait nul compte et supportait stoïquement sa souffrance sans daigner

même y prendre garde. Sa tendresse pour Marthe, exaltée par un impérissable remords, la rendait insensible pour ce qui ne touchait qu'elle-même. Elle n'avait qu'un but, venger Marthe des injustes mépris qu'elle avait subis à cause d'elle en lui assurant une vie heureuse et honorée. Loin de s'effrayer des assiduités de M. de Tresserves, elle les encourageait au contraire. Quand Maurice arrivait, il trouvait toujours Marthe près de sa mère, vêtue de blanc, sans un ruban ni même une fleur sur sa robe d'étoffe commune et d'une coupe puritaine ; son seul luxe était la fraîcheur éclatante de cette modeste toilette. M. de Tresserves lui parlait la plupart du temps sur ce ton de badinage innocent que l'on prend volontiers avec les enfants, et Marthe n'en paraissait ni surprise ni offensée. Elle n'était guère savante, car elle n'avait jamais eu d'autres maîtres que sa mère.

Elle chantait d'une voix frêle, en s'accompagnant sur un aigre piano, quelques vieux airs avec un goût naïf qui amusait M. de Tresserves ; il entreprit de lui donner des conseils, imprudence dont il ne comprit que plus tard toute la gravité.

Ce fut une circonstance bien légère en apparence qui l'éclaira tout à coup. Marthe venait de jouer sous sa direction une sonate nouvelle, et soit que Maurice fût mal disposé, soit que les sons aigus du piano irritassent ses nerfs, il s'était montré sévère, à tel point que plusieurs fois Marthe avait levé vers lui un regard étonné et suppliant. Maurice se tourna vers madame Daubert.

— Je suis un maître bien dur, n'est-il pas vrai ? je ne mérite guère de laisser des regrets... Aussi serai-je vite oublié...

— Partez-vous bientôt?

— Dans quelques jours.

Ce ne fut ni un cri ni un soupir, pas même un involontaire frémissement qui l'avertit en ce moment de lever les yeux sur Marthe ; ce fut une intuition soudaine, un de ces coups muets qui frappent deux cœurs à la fois et leur fait sentir la chaîne invisible qui les unit. Les mains de Marthe avaient glissé sur ses genoux ; son regard fixe s'attachait à Maurice avec une expression d'angoisse si sincère qu'involontairement il y répondit.

— Je reviendrai souvent, dit-il en souriant.

— As-tu donc oublié que M. de Tresserves doit s'établir ces jours-ci à Vaudebise? reprit madame Daubert.

— Non, non, je ne l'ai pas oublié, répondit Marthe, dont les couleurs renaissaient peu à peu ; j'avais cru d'abord qu'il s'agissait de tout autre chose.

Elle quitta son piano, et personne n'insista sur ce léger incident ; mais il ne fut oublié ni de Maurice ni de madame Daubert, que l'émotion de sa fille avait frappée au cœur. — Marthe aimait M. de Tresserves, il ne lui était plus permis d'en douter. Que cet amour fût quelque chose d'inattendu pour elle, madame Daubert n'eût point osé le dire : plus d'une fois, en effet, dans le secret de sa pensée, elle en avait accueilli l'espoir ; mais elle ne croyait pas que ce rêve pût devenir une réalité si prochaine, si immédiatement menaçante. Que devait-elle faire? S'attrister ou se réjouir ? Elle l'ignorait. Pouvait-elle compter sur l'amour de M. de Tresserves ? Elle n'osait. Pourtant ses fréquentes visites, le vif plaisir qu'il y prenait, attestaient l'empire de Marthe ; mais jusqu'où pouvait s'étendre cet empire? M. de Tresserves était-il homme à ne tenir compte ni de la fortune ni

de la position sociale et à épouser une pauvre et obscure enfant comme Marthe? ne pouvait-il y avoir quelque obstacle inconnu? La profonde tristesse de M. de Tresserves ne lui avait pas échappé; mais, quelque tentative qu'elle eût faite pour en découvrir la cause, elle n'y était pas parvenue : tout ce qu'elle savait, c'est que Maurice avait perdu son père dès son enfance, et que sa mère était morte récemment. Elle savait en outre que M. de Tresserves était fort riche, et c'était tout. Mille craintes vagues qu'elle n'avait pas pressenties quand le danger semblait éloigné vinrent subitement l'assaillir. Tenait-elle enfin l'éclatante revanche que lui devait le destin et qu'elle poursuivait avec une opiniâtre passion? ou n'avait-elle fait que compromettre imprudemment le repos de Marthe? Comment s'éclairer? Elle ne connaissait personne... C'est dans cet instant de trouble et

de doute qu'elle sentit toute l'amertume de son isolement. A qui demander un conseil? Tout lui était ennemi ou indifférent... Le nom de madame de Sommereuil cependant lui vint dans son insomnie : elle résolut de chercher près d'elle les éclaircissements qui lui manquaient.

Mais, quand elle se présenta le lendemain à la préfecture, elle se trouva au milieu d'un cercle nombreux ; les visites se succédaient sans interruption ; ce n'était pas le moment de risquer une délicate enquête... Elle entendit, il est vrai, deux dames parler à voix basse de M. de Tresserves, mais elle ne pouvait suivre leur conversation ; leurs airs mystérieux, quelques mots qu'elle saisit au vol accrurent son inquiétude. Obligée de partir sans avoir rien éclairci, elle prit à part un instant madame de Sommereuil pour obtenir d'elle la faveur d'une prochaine entrevue dont elle lui laissa pres-

sentir l'objet. Madame de Sommereuil comprit à demi-mot ; par malheur elle partait le lendemain, et devait être absente deux jours. L'entrevue fut donc fixée au vendredi suivant. Madame Daubert s'éloigna plus préoccupée qu'elle ne l'était avant cette visite.

Il y a des âmes si rudement meutries par la vie qu'un bonheur facile les effraye ; elles craignent instinctivement un piége là où d'autres ne voient qu'une occasion de se réjouir. Madame Daubert se demandait si elle n'était pas une de ces tristes âmes acharnées à leur propre souffrance, dont l'inquiète sagesse se nourrit de mille défiances. Elle s'encourageait elle-même à espérer. D'ailleurs elle avait si peu de temps à rester dans cette incertitude ; ne pouvait-elle jusque-là ajourner ses craintes ? Deux jours, c'est peu en effet ; mais il y a des instants où les événements se précipitent, quels

que soient nos calculs et nos résistances ; il semble que la destinée ait hâte d'achever son œuvre. Pendant que madame Daubert faisait à la préfecture cette visite inutile, Maurice de Tresserves frappait à la porte de la maison grise. Sa visite assurément n'avait rien en soi d'extraordinaire, et la vieille Betsy, la gardienne rigide du logis en l'absence de madame Daubert, en jugea sans doute ainsi, puisqu'elle l'admit sans hésiter.

C'était la première fois cependant que M. de Tresserves négligeait de mettre quelques jours d'intervalle entre ses visites, et cet empressement aurait eu de quoi la surprendre, si l'intimité de Maurice et de ces dames n'eût déjà familiarisé la vieille Betsy avec les étonnements de ce genre; elle pensa que c'était là une exception nouvelle introduite dans l'exception, et ne s'en tourmenta pas davantage. Le plus étonné

peut-être de cette visite était M. de Tresserves lui-même; au moment où il frappait à la porte de la maison de madame Daubert, il se demandait encore ce qu'il y venait faire. La vérité est que, depuis la veille, il ne pensait qu'à Marthe, à sa timide douleur lorsqu'il avait parlé de départ. Il s'était vainement efforcé de rire de ces passions enfantines qui s'épanouissent naïvement comme les fleurs en plein champ; il n'avait pu chasser la pensée de Marthe, et il s'était surpris tout le jour à songer au charme d'éveiller à l'amour cette âme vierge, née et nourrie dans la solitude, toute gonflée encore de la séve des sentiments sincères, des sensations pures, qui est dans la vie comme la rosée du matin. Plus il pensait à cela, plus il devenait soucieux. C'est que, s'il avait pu s'abuser quelque temps sur les périls de ce doux commerce imprudemment noué avec Marthe, l'illusion désormais ne

lui était plus permise. La conduite qu'il devait tenir était nettement tracée ; il ne pouvait s'élever dans son esprit aucun doute à ce sujet : il fallait s'éloigner au plus tôt et laisser Marthe échapper peu à peu au sentiment qui avait surpris son cœur. Maurice était trop loyal pour se jouer de l'amour de Marthe, et il savait trop quel infranchissable abîme le séparait d'elle. Vaudebise devenait habitable, rien ne l'empêchait d'aller s'y enfermer sur-le-champ; mais M. de Tresserves était trop homme du monde, et, disons-le, trop attendri par la pensée de Marthe, pour se résoudre à disparaître brusquement, sans adieu. Résigné à rompre cette trop douce amitié, il voulait du moins prendre congé de madame Daubert et de sa fille.

Quand il entra dans le petit salon du rez-de-chaussée, Marthe était assise devant la vieille épinette, dont les touches jaunies rendaient

sous ses doigts des accords bizarres. Elle ne se leva point à l'arrivée de M. de Tresserves, et continua de faire vibrer étrangement la voix grêle du piano. C'étaient d'abord des sons précipités, éclatants, confus, au milieu desquels s'épanouissait une paisible mélodie; bientôt des gammes échevelées passaient comme un torrent et venaient se fondre dans une phrase d'une suavité, d'une mollesse incomparables : le tout s'arrêtait brusquement par un accord majeur éclatant comme le coup de cloche de la réalité. Marthe tourna la tête en souriant et tendit la main à Maurice.

— De qui est cette musique? demanda-t-il surpris et presque ému de ces accents d'une sauvage poésie.

— Elle est de moi. L'aimez-vous?

— Je l'ai à peine entendue, et je ne l'ai pas

comprise : voulez-vous recommencer, j'écouterai mieux.

Marthe frappa aussitôt les premiers accords.

— Ce prélude, dit Maurice, est vague et bizarre; je n'y puis démêler ni une intention ni un sentiment.

— C'est bien cela! s'écria Marthe sans s'interrompre.

— Est-ce donc le chaos que vous avez voulu peindre?

— Peut-être.

— Il est heureux alors que vous ayez trouvé moyen d'en sortir. Voici une fraîche mélodie qui repose de toutes ces horreurs; on croit voir un beau paysage tranquille sous un ciel pur, des prairies, des bois, un ruisseau qui s'épanche, ou tout simplement un petit jardin en fleur comme celui-ci, avec des oiseaux qui chantent au soleil; continuez... Il m'est impos-

sible ici de suivre votre pensée : vous retombez dans le chaos... ou plutôt non, il y a des contours précis qui fixent l'idée; c'est un déluge, une avalanche, une catastrophe qui brise et anéantit tout... Puis voici une phrase divine !... Où avez-vous trouvé de tels accents, Marthe? Quel sentiment exquis, idéal, avez-vous tenté d'exprimer?

— Ne vous moquez pas de moi, dit-elle, je n'en sais rien moi-même. C'est une sensation indéfinissable que je ne saurais rendre autrement que par la musique. Tout ceci n'est qu'un rêve, un vrai rêve qui assiége mon sommeil, qui se produit presque chaque nuit, et qui est devenu comme une seconde vie, la partie obscure de ma vie. Ordinairement il commence par de vagues images, d'informes ébauches qui flottent autour de moi. Tout à coup une sourde rumeur se fait entendre, tout ce qui m'entoure

s'écroule et disparaît à mes yeux, et devant moi, avançant avec une rapidité formidable, je ne vois plus qu'une masse blanche et liquide qui se précipite en tumulte, roulant, tourbillonnant, flot par-dessus flot, écume sur écume, grossissant toujours, m'entourant de menaces confuses et de mugissements; les flots m'atteignent, m'enlacent; les battements de mon cœur m'étouffent, une angoisse mêlée de douceur me saisit; je me sens glisser au milieu des flots blancs d'écume qui me soulèvent et m'emportent sans que je songe à me défendre; l'onde froide passe et repasse sur mon visage, elle pénètre goutte à goutte dans mes veines, entre chaque atome de mon être, qui semble se dissoudre... Bientôt je ne distingue plus ma propre substance de l'élément fluide, une vague glisse jusqu'à mon cœur, et je me réveille alors suffoquée et dans une sorte d'attente pénible, comme

si quelque malheur réel planait sur moi.

— Et ce rêve singulier se renouvelle souvent?

— Oui, depuis quelque temps surtout, il me revient presque chaque nuit. Je l'attends, je le redoute, et quand parfois il me manque, je le regrette. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il est l'image de ma vie. Peut-être que je mourrai jeune...

— Je vous croyais un esprit plus ferme et plus sage.

— Ainsi vous ne croyez pas aux pressentiments, vous, pas plus qu'aux rêves?

— Non, Marthe, je n'y crois pas.

— Et pourtant, sans que vous m'en ayez rien dit hier, je savais dès ce matin que je vous verrais aujourd'hui; c'était écrit dans ma pensée, et depuis mon réveil je vous attends.

— Vos pressentiments sont vraiment merveilleux.

— Vous riez?... Et pourtant, vous êtes venu.

— C'est que peut-être j'ai cédé à l'appel de votre pensée, car j'ai aussi ma superstition, Marthe : je crois au pouvoir d'une âme sur une autre âme; je crois à la volonté, à l'empire d'une amitié sincère. Cela ne vaut-il pas mieux que de croire à une sorte de fatalité irresponsable? Vous pensiez à moi, je suis venu.

— Si j'étais sûre de cela, j'abuserais peut-être de mon pouvoir; les soirées sont si longues et si chaudes en cette saison! Tandis que ma mère travaille ou lit dans sa chambre, je vais m'asseoir sous les tilleuls; je regarde les grandes ombres noires que la lune projette sur la terre, j'écoute la nuit... Je pense, et, si vous étiez là, j'aurais bien des choses à vous dire.

— Que me diriez-vous?

— Oh! le sais-je? Je vous ferais admirer tout

ce que j'aime... Je vous raconterais mes chagrins.

— Vous avez donc des peines, pauvre Souci?

— Quelquefois, et je n'ose les confier à ma mère, de peur de l'affliger; il est bien dur, allez, d'être toujours seule et de ne savoir que faire de son cœur. Ma mère et moi, nous sommes si étroitement unies, qu'en l'aimant il me semble que c'est encore moi que j'aime.

— N'avez-vous jamais eu d'amie?

— Non; j'ai un frère aîné, mais je ne l'ai jamais vu; mon père l'a emmené, et il l'élève loin de nous... Je ne connais même pas mon père; ma mère et lui n'étaient pas heureux ensemble, ils se sont séparés depuis longtemps. Je crois qu'il ne m'aime guère, car il ne s'informe jamais de moi. Vous êtes notre premier et notre seul ami. Aussi, quand je me promène le soir dans notre petit jardin, il arrive tout naturel-

lement que je pense à vous; je vous parle comme si vous pouviez m'entendre, et j'oublie ainsi que je suis seule.

— Pauvre enfant!... Il a pu m'arriver souvent d'être plus près de vous alors que vous ne le pensiez. Quelquefois le soir, du seuil de votre vieille cathédrale, où je vais m'asseoir, mes regards plongent dans votre jardin, et plus d'une fois j'ai cru voir votre robe blanche glisser dans les allées entre les troncs des tilleuls; plus d'une fois aussi, quand je redescendais la ruelle qui longe votre mur, je me suis arrêté à la petite porte basse, bien tenté d'y frapper!...

— Pourquoi ne l'avoir pas fait?

— J'ai craint de vous effrayer.

— Oh! je vous aurais reconnu, et j'aurais ouvert aussitôt.

— Dites-vous vrai, Marthe?

— Essayez, dit-elle en riant.

Leurs yeux se rencontrèrent, et ce fut M. de Tresserves qui rougit.

— Quel dommage que je parte demain ! dit-il avec effort; j'aurais mis votre bravoure à l'épreuve. Il me faut plus de courage que vous ne pensez pour résister à un si doux plaisir.

— Eh bien, ne résistez pas, dit-elle innocemment.

— Vous me tentez, Marthe! s'écria Maurice avec un accent qui eût inquiété une âme moins pure.

Mais elle le regardait en riant avec une naïve insistance, et Maurice restait devant elle, irrésolu, rougissant de son trouble sans pouvoir le vaincre.

— Adieu, Marthe, dit-il enfin en s'arrachant à la contrainte de ces grands yeux dont l'innocente prière le retenait enchaîné.

Il s'avança vers la porte. Marthe le devança,

et, la main sur la serrure, elle s'appuya contre le mur, prête à ouvrir au premier signe.

— Vous partez donc? dit-elle d'une voix émue. Du moins reviendrez-vous bientôt?

— Bientôt, je vous le promets, dit-il en détournant la tête pour éviter les regards de Marthe.

Elle ouvrit lentement la porte.

— Adieu, dit encore Maurice.

La main de Marthe restait appuyée sur la serrure; il la prit, la porta à ses lèvres et s'éloigna.

V

Il était tard quand M. de Tresserves revint à la préfecture, ayant erré longtemps dans la campagne après sa visite chez Marthe. Madame de Sommereuil l'attendait avec impatience.

— Madame Daubert commence à s'inquiéter de vos assiduités, lui dit-elle ; je l'ai vue tantôt, et elle doit revenir vendredi pour m'interroger à votre sujet. Que devrai-je lui dire?

— Mais la vérité, je n'ai aucun désir de prolonger un malentendu aussi grave. Madame

Daubert veut marier sa fille, cela est fort légitime ; elle me croit libre et pense à moi. C'est un tort dont je ne puis être responsable... Que ne s'informait-elle avant de m'accueillir? Les tristes événements de ma vie ont reçu une publicité assez scandaleuse pour que personne ne les ignore... Si j'ai commis une imprudence en allant familièrement chez elle, elle en est la complice et n'a rien à me reprocher.

— Et Marthe?

— Marthe a dix-sept ans; on oublie vite à cet âge.

— Elle vous aime?

— Elle croit aimer plutôt; toutes les jeunes filles ont leur petit roman dans la tête; comment celle-ci en serait-elle préservée dans sa vie solitaire, immobile, où s'agite l'inquiète ardeur de son adolescence?... Mais ce sont feux de paille qui durent un jour... Je pars de-

main, et je ne la reverrai de longtemps. Dans quelques mois, elle ne saura même plus mon nom.

M. de Tresserves était sincère en parlant ainsi, mais il comptait sans ces coups soudains de la destinée qui anéantissent et dispersent les plus fermes résolutions.

M. et madame de Sommereuil partaient le lendemain, dès le matin, pour la campagne, où ils devaient passer deux jours. Maurice, qui s'attardait volontiers dans cet ville où demeurait Marthe, où il se sentait aimé, ne devait quitter Le Puy que dans l'après-midi. Cependant, comme la route qu'il avait à faire était longue et mauvaise, il donna de bonne heure l'ordre d'atteler et de fermer ses caisses. A ce moment, son valet de chambre lui remit plusieurs lettres que le facteur venait d'apporter ; dans le nombre, Maurice en choisit une dont il

avait reconnu sur-le-champ l'écriture et le timbre. C'était une lettre de son frère, plus jeune que lui de quelques années, et attaché à l'ambassade de France à Rome. Maurice l'aimait beaucoup, et ce fut avec une lenteur calculée qu'il ouvrit l'enveloppe et déplia le papier, après s'être assis à l'aise et avoir choisi sa place de façon que rien ne vînt le distraire ou troubler le charme de cette lecture. Il lut d'abord la date, puis les surcharges en travers, en haut, puis un mot à droite, à gauche, au hasard, savourant au vol ce suave et insaisissable parfum qui s'exhale des lettres qu'on aime. Après avoir ainsi joui des délais qu'il imposait à son impatience, il commença sérieusement sa lecture.

Joseph de Tresserves avait vingt-huit ans, il n'est donc pas étonnant que ses lettres fussent le plus souvent de longs bulletins de ses plaisirs

ou de ses conquêtes. Aussi Maurice fut-il étonné de ne trouver dans les premières pages que d'assez sérieuses considérations sur la politique, mêlées d'affectueux épanchements que le jeune diplomate sous-entendait ordinairement plus volontiers qu'il ne les exprimait. M. de Tresserves souriait déjà du ton contraint que donnait à son frère cette gravité inaccoutumée, lorsqu'une phrase fixa tout à coup son attention; en lisant la suite, il comprit bientôt d'où venait cet embarras.

« J'ai fait l'autre soir, écrivait Joseph de Tresserves, une rencontre singulièrement pénible pendant une fête de nuit donnée par des Russes à la villa Fonta : il faut bien que je me décide à t'en parler, quelque envie que j'aie de me taire. Je donnais le bras à la jolie marquise Ninatelli, et nous cherchions un bosquet écarté pour souper en paix. Je l'entraînais par des

sentiers solitaires, et elle protestait timidement, retournant de temps en temps la tête vers les danses et les fusées, mais cédant peu à peu à la douce pression de mon bras.

« — Où trouverons-nous à souper? disait-elle d'un air demi-rieur, demi-fâché.

« — Fions-nous à notre étoile, répondis-je, et nous avancions toujours. Cependant les lumières devenaient rares, et nous nous trouvâmes bientôt dans une obscurité complète, sous une épaisse charmille. Ma belle compagne, un peu effrayée, voulait retourner en arrière; mais une vive clarté qui glissait à travers le feuillage, tout au bout de l'allée, nous encourageait à marcher en avant. A mesure que nous approchions, un cliquetis de verre et des rires bruyants arrivaient jusqu'à nous.

« — Il me semble qu'on n'est pas triste ici,

dit la marquise; si nous demandions l'hospitalité?

« Il y avait là, autour d'un guéridon de marbre, chargé de bougies et de cristaux, cinq ou six hommes soupant à grand bruit, et parmi eux une femme, seule, tenant tête hardiment à leurs galanteries. Je ne voyais d'elle que ses épaules et la molle courbure de sa taille.

« — Voici le prince Scalese, me dit tout bas la marquise en me désignant un beau garçon d'une trentaine d'années, qui le verre à la main semblait attendre un instant de silence pour porter un toast; ce sera lui qui nous présentera.

« — Buvons à la Russie et à son hospitalité magnifique! disaient les uns.

« — Buvons à l'Italie, au pays où l'on aime! disaient les autres.

« — Buvons à la beauté!

« — Donnez-lui son vrai nom : buvons à la comtesse Jane! » Des acclamations retentirent, et les coupes de cristal se tournèrent vers celle qui provoquait cet enthousiasme.

« Cette femme, tu l'as devinée, n'est-ce pas? je n'ai pas à te la nommer. Je la reconnus en entrant dans la salle de verdure où se tenait le banquet; je demeurai foudroyé, et d'un geste impérieux je retins ma compagne. Comment se trouvait-elle à la villa Fonta, quand j'ignorais même sa présence à Rome? Elle était en face de moi, et ses yeux rencontrèrent les miens; elle y lut sans doute le mépris qu'elle m'inspire, elle vit aussi le mouvement que je fis pour retenir la marquise. Se levant aussitôt, elle saisit son verre, et me regardant en face :

« — A la France, s'écria-t-elle avec un rire audacieux, et aux absents! buvons, messieurs; que cette nuit leur porte au loin l'écho de nos

plaisirs et le défi d'être plus heureux que nous!

« J'aurais voulu t'épargner ce récit, mon pauvre ami, mais une nouvelle que je viens d'apprendre me fait un devoir de ne te rien cacher : la comtesse a brusquement congédié tous ses adorateurs, le prince Scalese en tête, et a quitté Rome hier; elle se rend, dit-on, à Paris, après s'être informée de toi près de plusieurs personnes et de ta résidence, qu'on n'a pas pu, grâce à Dieu, lui indiquer. N'avait-elle pas pris l'engagement de vivre hors de France et de ne plus porter ton nom? — Que médite-t-elle? Avec une femme de ce caractère, tout est à craindre... Veut-elle renouveler le scandale à peine assoupi, provoquer un nouvel éclat? A-t-elle besoin de bruit et d'émotions? Ou bien songe-t-elle au contraire à tenter une réconciliation impossible? Dans le doute, je veux que tu saches comment elle s'y prépare ;

c'est pour cela que je t'ai fidèlement raconté les pénibles circonstances de notre rencontre.

« Je ne sais quel hasard me ramena vers la fin du bal près du bosquet maudit; il semblait désert, les bougies s'éteignaient, mais la comtesse était encore là ; le prince Scalese se balançait près d'elle, renversé sur sa chaise, le cigare aux lèvres, les yeux demi-clos. Jane, le menton dans la main, le coude sur le guéridon de marbre, regardait dans le vide.

« — On dirait que cette femme est morte! m'écriai-je.

« — Morte? d'ennui peut-être; le prince Scalese n'en fait jamais d'autres, répondit la marquise Ninatelli en riant et en m'entraînant. Une morne tristesse, un air de lassitude désespérée donnaient à la fatale beauté de Jane un caractère vraiment tragique; j'ai été saisi du contraste de cette figure douloureusement sinis-

tre avec la scène bruyante à laquelle j'avais assisté une heure auparavant. Est-ce remords, regrets? Est-elle malade? Pauvre misérable femme qui n'avait qu'à se laisser aimer pour te rendre heureux! »

Quand il eut achevé cette lecture, M. de Tresserves resta longtemps dans la même attitude, immobile et en apparence indifférent; il semblait qu'il n'eût pas compris; ses lèvres seules tremblaient légèrement. Un domestique vint le prévenir que la voiture était attelée; il le congédia d'un signe et retomba dans sa torpeur. Il n'en sortit que pour reprendre la lettre de son frère. Il l'avait tenue si violemment froissée entre ses doigts que l'écriture en était presque illisible : il la déplia lentement, en effaça avec soin les plis et recommença patiemment sa lecture; mais bientôt, d'un mouvement

convulsif, il la déchira en mille morceaux qu'il dispersa autour de lui, et se mit à marcher à pas précipités dans la chambre. Le sang bouillonnait dans ses veines et battait ses tempes de coups assourdissants ; ses lèvres frémissantes répétaient machinalement les paroles de cette femme, qui était la sienne et qu'il avait si follement aimée, ce toast insolent destiné à lui être transmis, et dont chaque mot était une injure; son cœur bondissait agité par des soubresauts de colère et de haine, de cette haine terrible qui naît de l'amour trahi. Le désir de se venger soulevait en lui un monde de sentiments contradictoires, l'impatience de mourir et en même temps un attachement désespéré à cette vie qui n'avait tenu envers lui aucune de ses promesses, un découragement, un dégoût de toutes choses qui ne se peut rendre, et en même temps une fureur d'être heureux, d'arracher à la destinée

les joies qu'elle lui refusait. Les heures passaient, et il n'y songeait point ; on vint l'avertir de nouveau, il semblait ne pas entendre ; à la fin, il releva la tête.

— Qu'attendons-nous ? dit-il.

Le cocher était sur le siége, les chevaux piaffaient. M. de Tresserves s'élança dans la voiture, fit un signe d'adieu à ceux qui l'entouraient et partit ; mais le mouvement du voyage ne le pouvait distraire. Rien ne touchait Maurice, ni la beauté du jour ni la paix de la campagne. Les insectes qui dansaient au soleil, une alouette qui chantait au plus haut de l'air et dont la fraîche fanfare semblait tomber du ciel, cette riante et paisible allégresse de la nature le blessait au cœur. Que lui importaient ce beau ciel, ces feuillages et ces fleurs, ces tièdes frissons de l'air glissant comme un murmure sur la cime des grands arbres ? Le bonheur était

partout; des voix d'enfants montaient jusqu'à lui, leurs querelles mêmes semblaient joyeuses; des lavandières chantaient au fond de la vallée; des laboureurs passaient paisibles à ses côtés aiguillonnant leur attelage; lui seul était malheureux. Où donc était la justice? Il y a des instants où tout pour l'âme blessée devient souffrance et comme une excitation à maudire la vie; le malheur prend en quelque sorte figure, et semble un être doué de raison, qui choisit librement ses victimes et s'acharne à leur perte.

Un détour de la route lui montra, étendue à ses pieds, la ville du Puy, qu'il venait de quitter; tous les toits brillaient au soleil, la cathédrale elle-même semblait sourire. Il contempla un instant le profil massif de cette vieille tour au pied de laquelle il avait goûté plus d'un instant de repos, puis ses regards

glissèrent lentement du sommet à la base et restèrent fixés là, cherchant quelque point imperceptible à cette distance ; son front s'éclaircit peu à peu.

— Arrêtez ! s'écria-t-il.

Et, s'élançant hors de la voiture, il ordonna au cocher de poursuivre son chemin et revint seul et à pied vers la ville.

Chacun de ses pas lui rappelait un souvenir. Il s'assit sur une pierre de la route et demeura les yeux fixés sur cet amas de toits, parmi lesquels se cachait une humble maison qu'il connaissait bien : c'est là qu'il était aimé, c'est là que l'avare destinée lui offrait, à portée de la main, une dernière chance d'être heureux. A quel chimérique devoir allait-il sacrifier l'amour de Marthe? Il frémissait, il est vrai, en songeant de quel prix Marthe pouvait payer sa touchante confiance : mais

après tout que devait-il aux autres, lui que tout faisait souffrir, que personne n'avait jamais épargné? lui fallait-il s'arrêter à de timides scrupules, et, dupe éternelle, payer de ses larmes le privilége de ses beaux principes et de sa niaise délicatesse? « Portez-leur l'écho de nos plaisirs et le défi d'être plus heureux que nous! » Auprès des paroles maudites qu'il lisait partout, dans le ciel bleu, dans l'herbe du chemin et dans son propre cœur, que signifiaient ces mots sonores qui lui avaient semblé jusqu'alors avoir un sens inflexible: l'honneur, le devoir, la conscience? — L'honneur? mais le sien n'avait-il pas été avili, souillé, sans qu'il pût seulement le défendre? Le bien, le mal, il n'y croyait plus; il ne croyait qu'à sa propre souffrance et au bonheur des autres.

Et tandis que le soleil déclinait lentement à l'horizon, Maurice poursuivait dans l'ombre du

crépuscule de secrètes revanches dont la pensée le faisait trembler d'impatience et de désir. Tantôt il se levait et marchait à grands pas, tantôt il s'arrêtait, cherchant à dompter l'agitation de ses nerfs; mais sa passion s'exaltait avec la fièvre de son cerveau, et à mesure qu'elle devenait invincible, il était envahi par une poignante détresse intérieure; il lui en eût moins coûté pour mourir que pour accomplir ce suicide moral auquel il s'acharnait : c'est qu'il n'est pas si aisé de mal faire pour qui a la noble habitude du bien. Ce ne fut pas sans un long combat qu'il sortit vaincu de la lutte. Il gagna lentement la ville, cherchant avec soin les quartiers déserts et obscurs; il ne voulait en ce moment rencontrer personne; il erra longtemps dans les ruelles escarpées qui avoisinent la cathédrale, écoutant sonner les heures et frémissant à chaque vibration de l'horloge. Le

moment approchait d'accomplir son dessein: deux fois il s'engagea dans la rue de l'Évêché qui longeait le jardin de Marthe, deux fois il vint à la porte basse et s'éloigna sans avoir osé frapper. Neuf heures sonnèrent; le ciel étincelant d'étoiles s'éclaira lentement, la lune se levait à l'horizon. M. de Tresserves quitta le seuil de la cathédrale et la porte cintrée contre laquelle il s'appuyait, et se plongea résolûment dans l'ombre de la ruelle. Tout semblait dormir dans ce quartier à l'aspect claustral: son pas inégal éveillait seul l'écho assourdi. Le cœur de M. de Tresserves battait violemment, mais ce n'était ni le remords ni la crainte qui le troublaient. La lutte intérieure était terminée. Il s'arrêta à la petite porte basse et frappa résolûment. Il attendit quelques instants, puis frappa de nouveau. Presque aussitôt la clef grinça dans la serrure, les gonds rouillés

crièrent ; un vif rayon de lune, jaillissant par la porte entr'ouverte, éclaira la rue et laissa voir Marthe, se détachant svelte et blanche dans la baie lumineuse.

— C'est vous ! dit-elle ; entrez ; je n'osais vous attendre.

Il franchit le seuil chancelant sous la mousse, et la suivit après qu'elle eut refermé la porte avec soin.

— Comme la nuit est douce, Marthe, et que le ciel est beau dans votre jardin ! C'est pour nous qu'il s'est mis en fête, c'est pour nous que la nuit fait silence, n'est-il pas vrai, Marthe ?

— Qu'avez-vous ?... Votre voix est changée ; on dirait qu'elle tremble.

— C'est que je suis heureux... et le bonheur m'effraye. Je craignais tant de ne pas vous trouver ce soir fidèle au signal...

— Pourquoi ? ne vous ai-je pas dit que je suis toujours ici à cette heure?

— C'est que, si vous ne m'aviez pas ouvert, je ne sais ce que je serais devenu... ; peut-être serais-je mort tout seul cette nuit sur votre seuil.

— Qu'avez-vous donc? Vous vous dites heureux, et presque aussitôt vous parlez comme un homme désespéré; vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous étiez hier...

— J'ai vieilli d'un jour, mon beau Souci... et il y a des jours qui pèsent comme des siècles.

— Qu'est-il donc arrivé ?... Confiez-moi vos peines..

— Mes peines !... il ne m'en reste aucune quand je suis près de vous. Allons sous ce berceau de tilleul, et asseyons-nous sur votre banc favori ; le voulez-vous, Marthe? Quelle épaisse

voûte de verdure! Le soleil lui-même n'en doit jamais pénétrer l'ombre. Donnez-moi votre main, Souci.

— La voici; qu'en voulez-vous faire?

— J'y veux lire votre destin et le mien.

— L'obscurité est trop grande ici; c'est à peine si je distingue votre visage.

— Ce n'est pas avec les yeux que je lirai, Marthe. Approchez-vous de moi; laissez ainsi votre main dans la mienne, longtemps; je vous dirai ensuite tous les secrets de votre cœur. Craindriez-vous de me les laisser lire?

— Qu'ai-je à cacher?

— N'avez-vous eu jamais une pensée à vous reprocher?... Si cela est, avouez-le sans crainte; la distance est si grande de votre innocence à moi! Je me sentirais plus près de vous, vous sachant quelque faiblesse. Ne voyez-vous pas que mon cœur voudrait s'ouvrir et s'épancher

dans le vôtre? Mais votre pureté m'effraye. Donnez-moi du courage, enfant.

— Que dois-je vous dire?

— Cherchez tout au fond de votre conscience; n'y trouverez-vous pas quelque amertume cachée? la jalousie du bonheur d'autrui? quelque secret désir d'être plus aimée? d'aimer vous-même?

— Oh! oui. Plus d'une fois j'ai pleuré quand je voyais des jeunes filles de mon âge se rejoindre sur les promenades, s'aborder joyeusement et se chuchoter des tendresses à l'oreille. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir leur dire : « Venez avec moi ; je serai votre amie, votre jouet si vous voulez ; mais du moins aimez-moi, et laissez-vous aimer! »

— Il n'y a qu'un seul amour qui vaille la peine qu'on vive, un amour qu'on cherche sans le connaître, sans se lasser, à travers tous

les autres. Et dites-moi, Marthe, n'est-ce pas une belle nuit que celle-ci pour s'aimer et se le dire? Verrons-nous jamais un ciel plus étincelant, une ombre plus épaisse? Ne croirait-on pas que nous sommes seuls au monde sous ces grands arbres? Écoutez le silence : rien que nos voix dans la nuit... O Marthe, répondez : êtes-vous heureuse ainsi près de moi?

— Oui, Maurice, je le suis.

— Je vous aime, Marthe. Chère enfant, venez là, plus près encore, sous ce rayon de lune, que je voie un instant votre doux visage. Que vous êtes belle! et belle pour moi seul cette nuit... Mais aussi que vous êtes cruellement calme! Ah! si vous sentiez dans vos veines la fièvre qui me dévore, vous ne resteriez pas ainsi souriante et paisible devant moi...

— Vous souffrez!... Quittons ces arbres dont l'ombre est humide... Venez sur la ter-

rasse, où les rayons de la lune sont si clairs ; il semble qu'on respire la lumière avec le parfum des fleurs.

— Votre mère veille encore ; elle nous a peut-être déjà entendus !

— Non ; elle aurait ouvert la fenêtre. Je vais l'avertir de notre présence.

Et, ramassant quelques minces graviers, Marthe les jeta vers les carreaux éclairés ; mais la fine poussière ne s'éleva pas assez haut et retomba parmi les feuilles. Maurice lui saisit le bras.

— Laissez en paix votre mère...

Il l'entraîna à l'autre extrémité de la terrasse.

— Je souffre ce soir, Marthe ; dites-moi que vous m'aimez...

— Oui, certes, et beaucoup...

— Enfant ! croyez-vous qu'il y ait des degrés dans l'amour ? Non, on aime, et l'âme aussitôt déborde comme une coupe trop pleine ; elle ne connaît ni réserve ni mesure ; elle appartient tout entière à l'amour, et, soulevée sur son aile, elle traverse la vie, insensible aux coups qui la frappent, sourde aux cris qui la menacent. Que lui importe ? S'il arrive un jour qu'elle succombe, elle emporte au sein de la mort même la sérénité de son immortelle ivresse... C'est ainsi que l'on aime, Marthe... Voyez, mon amie ! l'ombre de ces tilleuls nous invite ; venez vous y reposer près de moi...

Ils descendirent lentement les degrés de la terrasse et s'enfoncèrent dans l'allée profonde. M. de Tresserves entoura de son bras la taille de Marthe et l'attira vers lui.

— Il est donc vrai que vous m'aimez ! dit-elle en levant vers lui ses grands yeux, j'ose à

peine le croire... Rien ne pourra maintenant nous séparer, n'est-ce pas ?

Maurice tressaillit.

— Votre cœur est-il vaillant et fort, Marthe ? C'est que l'amour est chose redoutable... comme tout ce qui est mystère, comme tout ce qui est divin; mais il est aussi la source sacrée d'où jaillit le bonheur. Livrons-nous donc sans remords à la douceur d'aimer...

— Quel remords pourrait nous troubler ? Nous ne faisons aucun mal. Le bonheur élève l'âme au contraire et la rend meilleure. Est-il vrai que je serai un jour votre femme ?... Je ne puis le croire... Vous voir chaque jour, porter votre nom, ce serait trop beau !... Et pourtant, puisque vous m'aimez, rien ne peut nous séparer...

— Marthe !...

— Ma mère sera bien heureuse !... Elle a

tant de chagrins à oublier... Savez-vous qu'il y a longtemps que je vous aime, moi!... Pourquoi vous le cacherais-je maintenant?... Depuis le soir où vous vous êtes approché de moi au bal, où vous m'avez parlé avec tant de bonté... J'étais triste à mourir au milieu de ce bruit et de cette fête... vous êtes venu, ç'a été le commencement de mon bonheur; mais qu'avez-vous donc? Maurice, vous ai-je fait quelque peine?

Il s'était éloigné et cachait son visage dans ses mains; sa conscience se réveillait enfin, la fièvre tombait à la voix de Marthe. Il se demandait avec épouvante ce qu'il était venu faire près de cette innocence que ne troublaient pas encore les pressentiments de l'amour, et demeurait tremblant de remords près de Marthe, n'osant ni détruire, ni prolonger son erreur. Il aurait volontiers en ce moment donné son sang pour réparer le mal dont il mesurait l'ef-

frayante étendue. Marthe le regardait tout alarmée.

— Pourquoi rester ainsi sans parler, disait-elle... Vous m'aimez encore pourtant, n'est-ce pas ?

— Ah ! qu'ai-je fait ! s'écria-t-il enfin. Oubliez-moi; oubliez ce que je vous ai dit, j'étais fou ! Puissé-je disparaître à jamais de votre souvenir ! Je ne mérite pas d'être aimé ; il y a des douleurs qui pervertissent l'âme, quoi qu'on fasse. Laissez-moi partir, vous fuir... Pauvre Souci, vous me maudirez un jour...

Il s'arracha et descendit les premiers degrés de la terrasse.. Marthe l'avait suivi, elle s'appuya sur un pilastre de pierre, et le regarda fuir étonnée, mais non pas inquiète. Maurice se retourna pour la voir uue dernière fois. Elle souriait doucement sans parler, sans même faire un signe ; mais ce divin sourire d'enfant,

confiant et vainqueur à la fois, le toucha. Il revint à elle, la serra un instant sur son cœur.

— O Marthe, il ne faut pas m'aimer. Songez-y, c'est mon dernier adieu! Oubliez-moi, chassez-moi de votre cœur et de votre souvenir!...

Cette fois, il s'enfuit sans retourner la tête.

Marthe entendit la porte rouler sourdement sur ses gonds rouillés et le verrou de fer retomber avec bruit. Des pas retentirent sur le chemin, s'éloignant rapidement, et bientôt son oreille attentive ne recueillit plus dans le silence que le froissement des feuilles soulevées par le souffle léger de la nuit.

Marthe resta longtemps appuyée sur le pilastre de pierre. Ni le brusque départ de M. de Tresserves, ni le désordre de ses adieux, n'avaient ébranlé son cœur. Elle voyait bien que M. de Tresserves cachait quelque secret dou-

loureux, qu'il doutait de la vie, du bonheur, de lui-même; mais ce qu'elle savait mieux encore, c'est qu'il l'aimait : Toute sa vie désormais tenait dans cette pensée.

Sa jeunesse austère et exaltée lui avait inspiré un respect presque superstitieux pour les sentiments du cœur; elle n'était pas éloignée d'y voir une intention providentielle et en quelsorte un décret même de Dieu ; elle en acceptait donc à l'avance les peines aussi bien que les joies. Qui ne sait d'ailleurs qu'il y a une époque de la vie où souffrir par l'amour semble aussi doux que l'amour même? Marthe écoutait donc avec un recueillement presque religieux la voix intérieure qui parlait en son âme. Elle contemplait avec un sentiment jusqu'alors inconnu les choses muettes et sublimes dont elle était enveloppée, la voûte du ciel, les montagnes ensèvelies dans la pâleur des nuages, et la vieille

basilique livrant aux caresses de la lune les angles massifs de sa tour romane. Un soupir gonflait le sein de Marthe, car il y a des sentiments dont l'immensité accable, et dans le grandes joies aussi bien que dans les douleurs l'âme se soulève avec effort comme pour briser sa fragile prison.

La voix de madame Daubert arracha Marthe à sa rêverie; elle s'élança vers sa mère, qui s'arrêta soudain, saisie d'une sorte de pressentiment; la beauté de Marthe avait en ce moment un caractère presque surnaturel. Madame Daubert n'eut pas le temps d'ailleurs de l'interroger; Marthe s'assit sur ses genoux.

—Ne me gronde pas, lui dit-elle, il m'aime : j'en étais sûre d'avance, maintenant je le sais.

Et elle lui raconta ce qui venait de se passer, la visite de Maurice et jusqu'au moindre détail que put lui fournir sa mémoire. Madame Dau-

bert, le cœur serré, palpitante de crainte, écoutait chaque parole pour en faire jaillir la lumière. Plus habituée que sa fille à compter avec les sévérités inflexibles de la vie, elle sentait au récit de Marthe s'anéantir tout espoir; mais ses appréhensions et ses reproches glissaient sur l'âme enivrée de la jeune fille.

— Pardonne-moi, disait-elle et ne crains rien; que peut-il m'arriver de si triste? Ne vois-tu pas qu'il m'aime? Quand je ne devrais pas avoir d'autre bonheur en ce monde, celui-là me suffit. Pourquoi s'inquiéter de l'avenir? Y en aura-t-il un pour nous? Qui le sait? Je suis aimée, j'aime, le reste ne compte pas; tout peut changer, sauf ce point fixe, immuable; c'est là que mon cœur a jeté l'ancre.

Les étoiles s'effaçaient déjà dans les teintes grises du matin quand Marthe s'endormit; mais

sa mère demeura assise au pied de son lit. Ce qu'elle pensait dans sa pénible veillée, c'est que le mauvais renom de la mère, grossi et commenté par la malignité publique, poursuivait sans doute l'enfant. Il se pouvait que le malheur de sa fille fût son ouvrage. Était-ce donc en vain qu'elle avait espéré et souffert? Ses humiliations, ses larmes, n'avaient-elles fléchi ni la colère du ciel ni le mépris des hommes? Elle se retraçait alors toutes les phases de cette vie désolée par une irréparable erreur, tous les châtiments qui l'avaient frappée l'un après l'autre. Lui était-il réservé d'en subir un nouveau plus insupportable encore, puisqu'il frapperait son cœur à travers celui de Marthe? Si par malheur elle ne se trompait pas, si c'était elle que fuyait Maurice, quel désespoir et quelle honte!

Le jour grandissait et éclairait sur son

petit lit la tête charmante de Marthe, à demi cachée sous les boucles de ses cheveux bruns.

— Ce n'est que jeudi, pensa madame Daubert en regardant sa fille ; laissons-la jouir jusqu'à demain de sa belle illusion et espérer contre tout espoir.

Elle quitta la chambre, se jeta un instant sur son lit pour laisser croire à Marthe qu'elle s'était endormie ; mais l'agitation de son esprit lui rendait l'immobilité insupportable. Après de vains efforts pour s'assoupir, elle prit un livre et essaya de lire ; son esprit glissait à travers les mots sans en comprendre le sens. Elle le jeta loin d'elle, et allait se lever quand Marthe entra dans sa chambre, tenant une lettre à la main.

— C'est une dépêche... de Strasbourg, dit-elle.

— Lis toi-même, répondit madame Daubert, dont les mains tremblaient.

La dépêche était du colonel Daubert et ne contenait que deux lignes :

« Votre fils est gravement malade; il vous demande, venez vite. »

Madame Daubert faiblit d'abord sous ce nouveau coup. Il fallait partir, elle n'hésita point; mais qu'allait devenir Marthe? Elle ne pouvait l'emmener. Hélas! le colonel Daubert ne connaissait pas la pauvre Marthe et ne voulait point la connaître; ce n'était pas au moment où son fils peut-être allait mourir que madame Daubert pouvait songer à faire une telle violence à sa douleur.

Pourtant elle n'osait laisser Marthe dans cette maison où elle avait connu M. de Tresserves, où l'amour pouvait le ramener un jour et peut-

être l'accueillir. Madame Daubert se troublait à la pensée de la laisser seule aux prises avec une passion dont son innocence même lui cachait les périls.

Il fallait prendre une résolution pourtant, et la prendre vite ; déjà la place de madame Daubert était retenue à la diligence de Clermont ; l'heure du départ approchait. Au milieu de ses incertitudes, madame Daubert se rappela tout à coup la nourrice de Marthe, honnête paysanne du Cantal dont le mari était métayer au pied du Mézenc, dans les environs de Laussonne, et en un instant il fut arrêté que Marthe irait passer chez la vieille Luce tout le temps que durerait l'absence de madame Daubert. Marthe avait trop de douceur pour discuter ce projet ; ses pensées d'ailleurs étaient tout entières au chagrin de sa mère et au regret de la quitter. Ce dernier sentiment dominait tous les autres, et

ce fut avec un inexprimable déchirement de cœur que la mère et la fille se séparèrent pour la première fois de leur vie.

VI

Quand la diligence, attelée de cinq chevaux vigoureux, eut disparu au détour de la route, quand les yeux de Marthe n'aperçurent plus, à travers les larmes qui les obscurcissaient, le pâle visage de sa mère penché à la portière et sa main qui s'agitait dans un dernier adieu, elle se rendit avec Betsy chez un voiturier où elles se procurèrent, non sans peine, un véhicule assez solide pour affronter les chemins crevassés du Mézenc. Enfoncée dans un coin de la

voiture auprès de la silencieuse Betsy, la pauvre Marthe pleurait doucement ; mais elle avait une raison trop vaillante, une âme familiarisée depuis trop longtemps avec les dures conditions de la vie, pour s'attarder dans le regret d'une séparation nécessaire. Après la première explosion de son chagrin, elle retrouva peu à peu le calme et finit par prendre plaisir aux accidents pittoresques de la route, aux effets de lumière si imprévus, si saisissants, que le soleil jette au front des montagnes. D'ailleurs, la confiance et l'espoir triomphent vite à cet âge des plus sérieuses appréhensions et des plus réelles douleurs.

Un amour moins pur, moins profond que celui de Marthe se serait alarmé sans doute de ce brusque départ qui l'éloignait de M. de Tresserves pour un temps indéterminé. Si quelque regret de ce genre troubla son cœur, elle n'en

conçut du moins aucune amertume et se résigna sans murmure. N'emportait-elle pas avec elle son trésor ?

— Il n'y a pas d'absence pour ceux qui s'aiment, pensait-elle ; les seuls vrais absents, ce sont les indifférents, ceux dont nul ne se soucie.

La route était longue, et la nuit s'épaississait déjà quand la lourde voiture de Marthe traversa le village de Laussonne en ébranlant les vitres des maisons, et s'enfonça dans le chemin montueux et rudement empierré qui conduit à la ferme de la Mortaise.

— Combien de temps encore avant d'arriver ? demanda Marthe au conducteur à demi assoupi sur son siége.

— Un petit quart d'heure, mademoiselle.

Et, d'un vigoureux coup de fouet, il ranima l'ardeur déclinante du bidet.

La lune se levait derrière les sapins qui cou-

vrent le sommet de la montagne et éclairait d'une lueur phosphorescente la cime triangulaire du Mézenc. Tout près de Marthe, à ses côtés, grondait un torrent au-dessus duquel la route surplombait comme une corniche; les brusques sinuosités du chemin découvraient parfois aux yeux le village de Laussonne endormi sur les dernières déclivités de la montagne, et laissaient voir au sein de la gorge étroite le gave écumant autour des roches noires, et dispersant en mille pâles étincelles les rayons brisés de la lune.

Marthe eut un moment d'inquiétude quand elle vit le conducteur tourner brusquement et prendre un chemin couvert qui s'enfonçait péniblement dans un pli de la montagne. La voiture, rejetée d'ornières en ornières, menaçait à chaque cahot de se briser et criait sur ses essieux. Marthe cependant rassurait sa vieille

compagne, moins vaillante qu'elle, contre les épreuves d'un tel voyage. A droite et à gauche se dressaient des entassements de rochers dont les arêtes tranchantes et les pics aigus semblaient s'élever dans les nues.

— Est-ce la Mortaise? demanda Marthe en montrant au conducteur une petite lumière qui brillait faiblement tout en haut de l'un de ces escarpements gigantesques.

— Oh ! non, c'est le *buron*, et il est bien loin d'ici sans que cela paraisse. Tenez, ajouta-t-il, voyez-vous là-bas quelque chose de blanchâtre parmi les châtaigniers et les hêtres? c'est le mur de la ferme.

Tout le monde dormait à la Mortaise, et il fallut quelque temps pour réveiller les gens. Quand elle reconnut Marthe, la vieille Luce ne se posséda plus de joie; elle ne se lassait pas d'embrasser sa chère mignonne.

— Justement Jean est parti pour le buron, car voilà la saison de travailler le laitage, et sa chambre est vide. Dame ! ça n'est pas très-beau ; mais des draps bien blancs et des meubles bien propres, c'est tout ce qu'il faut pour dormir, disait-elle en s'agitant joyeusement, ouvrant et fermant à grand bruit ses armoires.

Une heure après, Marthe était installée dans sa chambrette et s'endormait dans un lit un peu étroit, un peu dur, où la nourrice vint l'embrasser le cœur bondissant de joie et d'orgueil.

La vieille Betsy avait déjà quitté la Mortaise en compagnie du voiturier et était retournée au Puy, quand Marthe s'éveilla le lendemain. Le jour inondait sa petite cellule, et les cloisons de sapin, chauffées par le soleil, exhalaient une tiède odeur de bois sec et de résine. Elle courut ouvrir la fenêtre ; au delà de l'enceinte assez exiguë de la ferme, la montagne se dressait de toutes

parts : Marthe en parcourut du regard les gradins superposés, tantôt coupés à angle vif par d'étroites ravines, tantôt rayés de haies touffues et de sombres pinadas. Tout en haut, à la lisière d'un bois de sapins, une petite cabane, tranchant par sa couleur brune sur l'herbe verte du pacage, était suspendue comme un nid au flanc de la montagne ; c'était le buron, où les vaches passaient la saison d'été sous la garde de Jean, le fils aîné de Luce, qui surveillait alors la préparation des fromages. Par moments, quelques notes claires et joyeuses arrivaient jusqu'à Marthe. Était-ce Jean qui chantait, ou quelque alouette perdue dans les nuages ? De vagues parfums de miel flottaient dans l'air, et les abeilles bourdonnaient autour de sa fenêtre. Dans la cour de la ferme s'ébattaient les oiseaux domestiques, les poules grattant la terre d'un air affairé, les oies promenant gauchement leur

importance inquiète sous la garde d'un gros chien étendu au soleil et qui semblait dormir; mais ses yeux vigilants ne se fermaient qu'à demi, et Marthe voyait à travers ses poils rudes et touffus briller de noires prunelles obstinément fixées sur elle ; cette figure étrangère installée au logis donnait fort à penser au brave animal,

Marthe employa cette journée à lier connaissance avec la famille. Elle se souvenait fort bien de Jérôme, son père nourricier, taciturne et rude travailleur, bourru pour tout le monde, excepté pour elle; mais elle ne connaissait pas les deux plus jeunes enfants de Luce, Pierre, garçon d'une douzaine d'années, qui annonçait plus de goût pour la chasse au collet et le braconnage que pour l'école, et la petite Mariette, qui n'avait que quatre ans, et dont Marthe eut bientôt gagné le cœur au prix de quelques bonbons.

Elle parcourut ensuite son nouveau domaine, et rentra le soir enivrée de grand air et de liberté. La ferme était entièrement isolée : pas la plus mince chaumière aux environs, pas le moindre hameau, rien que la montagne, en haut, en bas, de tous côtés, et partout ce grand calme que rendent plus imposant les mille bruits insaisissables de la nature.

Au bout de quelques jours, Marthe se trouvait parfaitement habituée à sa nouvelle situation et parfaitement heureuse. Elle avait reçu des lettres rassurantes de sa mère ; elle se sentait aimée des braves gens qui l'entouraient. Adroite et active, elle savait leur rendre service ; ses petits doigts agiles remettaient l'ordre dans le linge un peu négligé de la ferme ; elle cueillait les fruits, jetait le grain aux volailles de la basse-cour, et prenait sa part de la vie de chacun de façon à prouver qu'elle s'y intéres-

sait. Elle faisait aussi de longues promenades, escortée de Pierre, que ces courses vagabondes transportaient de joie.

Tandis que Marthe acceptait avec une bonne grâce joyeuse cette nouvelle vie, M. de Tresserves subissait à Vaudebise l'épreuve d'une entière solitude. Le vieux manoir délabré, quelques améliorations que Maurice y eût faites, n'était pas encore devenu un séjour très-riant; le peu de pièces qu'on avait réussi à mettre en état dans un si court délai pouvaient suffire rigoureusement à M. de Tresserves, mais ne lui permettaient d'offrir l'hospitalité à personne. Il vivait donc seul et ne se hâtait pas de se créer des relations parmi les grands propriétaires du pays. La position de Vaudebise favorisait du reste cette réclusion volontaire. Situé sur le versant du Mézenc qui regarde l'Ardèche, le château était construit sur un pic isolé; la vieille

tour semblait sortir des flancs mêmes du rocher, dans lequel elle était comme soudée. Le temps en avait si bien éprouvé les murs par la pluie, le givre, la gelée qui les fendillait, le soleil qui les gerçait, il avait jeté dans chaque fente tant de mousses, de lichens, de parasites de toute sorte, qu'il était difficile de dire où commençait le travail de l'homme, où finissait le rocher. Un petit torrent qui descendait en bondissant du sommet de la montagne tranchait en deux parties le dyke de Vaudebise, et, du haut de la tour carrée, ce torrent, qui coulait à quelques centaines de mètres au-dessous, semblait un ruisseau qu'aurait enjambé un enfant; un chemin étroit et dangereux, surplombant à mi-côte pendant une longueur de plus d'un kilomètre, conduisait au château; les voitures n'osaient s'y risquer et s'arrêtaient à quelque distance à une auberge de chétive apparence,

construite près des arches écroulées d'un pont qu'on avait plusieurs fois tenté de jeter sur le gave, et que les crues de l'hiver emportaient chaque année. C'était aussi à l'auberge du *Vieux-Pont* que M. de Tresserves remisait ses voitures jusqu'à l'achèvement d'une route nouvelle qu'il projetait d'ouvrir sur le versant le moins escarpé du mamelon de Vaudebise.

M. de Tresserves n'allait que rarement au Puy. Dans un de ses voyages, il avait cependant appris le départ soudain de madame Daubert et de sa fille; mais, bien qu'il se fût rendu aussitôt à la rue des Moustiers pour interroger Betsy, il n'avait pu obtenir que peu de détails : madame Daubert, appelée par une dépêche, était partie pour Strasbourg, Marthe aussi était absente. Il en avait conclu tout naturellement qu'elle avait accompagné sa mère, et il avait eu le courage de s'en réjouir. M. de Tresserves ne

pouvait oublier cette soirée où, dans un accès de subit égarement, il était allé chez Marthe et avait osé lui parler d'amour; il n'y songeait pas sans remords, cette pensée le poursuivait partout. Il bénit la circonstance imprévue qui arrachait Marthe à des lieux pleins de souvenirs et au péril d'un amour insensé. Il revint à Vaudebise, s'enferma dans sa tour, et mena une vie d'ermite, sans autre distraction que la promenade et la chasse. Quand il se sentait d'humeur morose, il prenait un fusil, emmenait ses chiens et passait le jour à courir les bois; la nuit seule le ramenait au logis, écrasé de fatigue, et il s'endormait d'un lourd sommeil qui le menait jusqu'au lendemain. D'autres fois il partait à cheval, descendait dans les villages voisins, se mêlait un instant à la foule affairée et vulgaire, la regardant se débattre au milieu d'intérêts mesquins, de misérables joies, de chagrins sans

dignité; puis il regagnait son vieux burg, songeant en lui-même que le vide et l'inutilité de sa vie valaient autant sans doute que cette stérile agitation.

Il lui arriva, un matin, dans une de ces excursions, de traverser un village où se tenait une foire; les paysans accouraient des pays d'alentour, apportant leurs grains, leurs fruits, des fromages, et ces gerbes de plantes aromatiques que se disputent les parfumeurs. Quelques-uns poussaient devant eux des troupeaux de bœufs et de moutons que les chiens harcelaient à grand bruit; les volailles renfermées dans des caisses à claire-voie remplissaient l'air de leur caquetage; des fermiers passaient à cheval, rudement secoués par le trot relevé de leur bidet et se frappant les flancs de leurs coudes à chaque cahot de la bête; d'autres, entassés avec leur famille dans de rustiques équipages, se frayaient

à grand'peine un passage à travers la foule compacte et indisciplinée des hommes, des enfants et des bêtes.

M. de Tresserves, empressé d'échapper à cette bruyante cohue et de regagner la libre campagne, touchait déjà aux dernières maisons du village; mais un troupeau de bœufs, effrayés par le bruit sans doute, l'obligea de se ranger sur le bord de la route. Appuyé contre une barrière, Maurice s'amusait de l'obstination et de la stupide frayeur de ces animaux qui s'éparpillaient à droite et à gauche, au grand émoi du conducteur, lorsqu'une petite carriole s'arrêta bientôt à quelques pas de lui, cherchant le moment favorable pour s'ouvrir un chemin à travers ce désordre, et une voix rude, accompagnée de vigoureux claquements de fouet, apostropha le malheureux conducteur de bœufs. Maurice tourna la tête vers le nouveau venu;

mais à ce moment là petite carriole repartait au grand trot. M. de Tresserves crut rêver quand, sur le devant de cette humble voiture, à côté d'un paysan d'un aspect assez farouche, il lui sembla reconnaître Marthe. Oubliant aussitôt ses résolutions et ses remords, il se précipita sur ses traces, bousculant sans pitié bêtes et gens, examina chaque voiture, sonda l'intérieur des deux auberges du village, et parcourut le champ de foire de long en large plusieurs fois. Ce fut en vain. Il dût retourner à Vaudebise, bien convaincu qu'il s'était trompé, et qu'une hallucination seule avait pu lui faire reconnaître la gracieuse Marthe dans quelque paysanne des environs. Après tout, n'était-ce pas mieux ainsi? La violence de son émotion l'avertissait assez des dangers qu'ils pourraient courir l'un et l'autre, si le hasard les mettait en présence. Ce ne fut pas sans quelque effroi qu'il découvrit

à quel point la touchante image de Marthe s'était gravée dans son cœur, et combien cette fugitive apparition, cette ombre vaine qui venait de la retracer à son souvenir lui avait causé un trouble profond.

Il rentra pensif à Vaudebise, où il trouva un billet de madame de Sommereuil, qui lui annonçait sa prochaine visite. Il restait dans l'appartement que Maurice destinait à ses amis plusieurs aménagements importants à terminer. M. de Tresserves se hâta de les faire achever; mais la difficulté des communications, la lenteur et l'inexpérience des ouvriers lui créaient chaque jour de nouveaux embarras, et il dut renoncer pendant ce temps à ses habitudes vagabondes. Quinze jours se passèrent en préparatifs, et quand enfin tout fut prêt et qu'il ne restait plus pour Maurice qu'à jouir de son œuvre, une grave indisposition de madame de

Sommereuil fit ajourner sa visite. Vaudebise retomba dans son morne silence, et M. de Tresserves reprit ses promenades à travers monts et vallées. On touchait à l'automne; il fallait se hâter de jouir des derniers soleils. Maurice trouvait un grand plaisir à explorer le pays seul, sans guide, heureux de découvrir ainsi à ses risques et périls quelque frais vallon bien abrité dans un pli de la montagne, ou quelque hardi promontoire se détachant de la chaîne accidentée du Velay.

Un jour qu'il avait gravi jusqu'à la dernière cime du Mézenc et qu'il cherchait à gagner le hameau des Estables, il lui arriva de s'égarer au milieu des bois; après avoir erré quelque temps, il se trouva près d'un buron qui semblait confié à la garde d'un jeune garçon assis sur le rebord d'un fossé. C'était un paysan de dix-huit à dix-neuf ans, large d'épaules et mai-

gre cependant, avec des traits accentués et une expression dure et méfiante.

— Je suis fatigué et très-altéré, mon garçon, dit Maurice en s'avançant vers lui ; ne pourrais-je me rafraîchir ?

— Le ruisseau est là, répondit le jeune gars sans se déranger, en montrant d'un geste bourru l'extrémité de la prairie.

— Tu n'es guère hospitalier, mon brave ; à ta santé pourtant et sans rancune, dit Maurice en puisant de l'eau dans le creux de sa main.

— Dame ! reprit le garçon un peu honteux, la grande Marie a fermé le buron avant de descendre à la Mortaise...

— Qu'est-ce que la Mortaise ?... un hameau ?

— Non, c'est la métairie qu'on voit là en bas, dans ce bouquet de hêtres et de châtaigniers.

— Est-ce par là qu'il faut prendre pour gagner les Estables ?

— Non pas, il faut tourner plus à votre gauche; suivez les herbages, et vous trouverez un chemin qui vous conduira au village sans embarras.

M. de Tresserves s'éloignait déjà dans la direction indiquée, lorsqu'il se croisa avec un petit garçon d'une douzaine d'années qui courait à toutes jambes.

— Jean! s'écria le nouveau venu, tout rouge et tout essoufflé, dès qu'il aperçut son frère, voici mademoiselle Marthe qui vient te voir.

Maurice s'était arrêté tout ému à ce nom; en se retournant il aperçut au bout de la prairie Marthe qui s'avançait d'un pas léger à travers l'herbe épaisse. Une toute petite fille jouait et folâtrait devant elle, tantôt la provoquant par d'enfantines bravades, tantôt s'enfuyant avec un grand effroi, et c'étaient de part et d'autre des rires éclatants, interminables. Marthe, arri-

vée près de Jean, dénoua vivement son chapeau de paille, le jeta près d'elle, et, se laissant tomber sur l'herbe :

— Vite une tasse de lait ! s'écria-t-elle d'un air d'impérieuse mutinerie.

Jean tardait à obéir, elle leva les yeux, et seulement alors elle vit M. de Tresserves debout à quelques pas d'elle. Les enfants immobiles le regardaient curieusement.

— Maurice ! s'écria-t-elle avec un élan de joie.

En un instant il fut près d'elle, assis à ses côtés, tandis que Jean, rendu subitement ingénieux par le désir de Marthe, apportait des tasses remplies d'un lait chaud et mousseux, avec un morceau de pain bis qui fut partagé en autant de portions qu'il y avait de convives. M. de Tresserves prit de bon cœur sa part du goûter; Jean seul se tint à l'écart, sifflotant

entre ses dents, et occupé en apparence à sculpter grossièrement une branche de houx avec la pointe de son couteau.

Marthe eut bientôt expliqué à M. de Tresserves comment elle se trouvait en ce lieu.

— Il y a dix ans environ que ma nourrice habite ce côté de la montagne, dit-elle. A l'époque de ma naissance, elle demeurait dans une misérable chaumière aux environs de Lantriac, en sorte que je n'étais jamais venue à la Mortaise, ni ma mère non plus, car elle m'a exprimé son étonnement quand je lui ai écrit dernièrement que nous sommes ici à quatre lieues à peine de Vaudebise... Je ne l'ai appris moi-même que par hasard, il y a quelques jours, au village des Estables, où j'avais accompagné le père Jérôme... Il fut question de vous...

— Et que disait-on?

— Rien de bon, répondit Marthe en souriant, sauf que vous êtes notre voisin.

— De quoi donc se plaignaient ces gens?

— Le sais-je?... Ils ne vous connaissent même pas; mais dans ce pays on n'aime guère les étrangers, on se défie d'eux et on les redoute.

Ils causèrent quelque temps ainsi amicalement. Maurice se tenait en garde contre lui-même, contre tout entraînement, et s'efforçait, par son air de cordialité simple, d'effacer l'impression trop vive qu'il avait dû laisser dans l'esprit de Marthe. Celle-ci, du reste, évitait aussi de rappeler ces brûlants souvenirs; les reproches et les conseils de sa mère l'avaient avertie sans l'effrayer, et quelques semaines passées dans la saine liberté des bois avaient rapidement mûri son cœur. Quand l'amour arrive à se connaître, il cherche, comme la beauté, à s'envelopper de voiles et à se dérober aux re-

gards. Marthe tremblait qu'un mot de Maurice ne vînt l'obliger à rougir. Elle fut promptement rassurée, et tous les deux se sentirent bientôt à l'aise et tranquilles l'un près de l'autre.

— Vaudebise n'est pas si loin que vous le pensez, dit Maurice; par la traverse, en franchissant en droite ligne le sommet du Mézenc, on peut s'y rendre à pied en moins d'une heure et demie. N'aurez-vous pas la curiosité d'y venir quelque jour?

Marthe secoua la tête avec un sourire.

— Mes promenades ne sont pas si longues, dit-elle: mais il y a, je le sais, à peu de distance d'ici, un point de la montagne d'où l'on aperçoit la tour de Vaudebise, et je me promets bien d'aller jusque-là.

— Pourquoi n'y pas venir aujourd'hui? la belle saison ne durera pas toujours.

— Soit! dit-elle en prenant la petite Mariette par la main, allons voir Vaudebise.

Elle remercia Jean de son accueil à plusieurs reprises et avec affection, bien que le jeune garçon gardât un visage sombre et morose. Pierre, sur un signe de Marthe, se disposait à la suivre; son frère le retint.

— Reste donc, dit-il, j'ai besoin de toi.

Et, tout bas, il ajouta :

— Ne vas-tu pas marcher derrière eux comme si tu étais le valet de ce beau monsieur?

Le chemin à travers la montagne n'était rien moins qu'aisé; M. de Tresserves, qui se faisait fort de conduire Marthe, ne se dirigeait pas lui-même sans hésitation dans le dédale de petits sentiers tortueux qui se croisaient à travers les taillis, faisant mille détours, tantôt revenant traîtreusement en arrière, tantôt coupant droit à travers les crevasses et les fondrières. Les

chasseurs qui avaient tracé ces voies étroites étaient habitués à de bien autres difficultés. Quelquefois le sentier disparaissait brusquement sous les broussailles, et l'on marchait à l'aventure, ou bien il s'arrêtait au pied d'une roche ardue qu'on escaladait à grand'peine. Marthe, aidée par Maurice, franchissait gaiement les obstacles de son petit pied ferme et léger; dans les passages difficiles, ils prenaient tour à tour l'enfant dans leurs bras.

La chaleur était extrême; la pierre brûlait les pieds.

— Arriverons-nous bientôt ? demandait Marthe.

— Oui, bientôt, répondait Maurice.

Au fond, il n'en savait trop rien, connaissant fort mal les chemins.

— Avouez que vous nous avez égarés, dit-elle en voyant M. de Tresserves s'arrêter avec in-

quiétude devant un énorme rocher, sorte de forteresse naturelle qui se dressait en travers de leur route.

— Nous ne sommes pas égarés, car j'aperçois par cette échappée à droite l'aiguille de granit près de laquelle je suis passé ce matin et d'où l'on voit Vaudebise; le but est tout près, le difficile est de l'atteindre... Je ne comptais pas, je l'avoue, sur cette montagne qui nous barre le chemin.

Ils restèrent quelques instants l'un devant l'autre, riant de bon cœur de leur embarras et fort incertains de ce qu'ils devaient faire.

— Essayons de passer ! s'écria Marthe.

Maurice prit dans ses bras la petite Mariette, et ils commencèrent à gravir péniblement, forcés, malgré l'ardeur dévorante du soleil, de s'arrêter de temps à autre pour reprendre haleine. Marthe supportait de bonne grâce la dé-

tresse comique où la jetait à tout moment quelque difficulté nouvelle.

— Vous verrez que, pour comble de disgrâce, nous aurons de l'orage, disait Maurice en regardant au-dessus de leurs têtes de légers nuages blancs éparpillés dans le ciel et immobiles comme s'ils attendaient un signal.

Marthe poussa un cri de triomphe, elle venait d'atteindre le sommet du dyke; mais presque aussitôt son visage s'assombrit. L'étroit plateau n'aboutissait qu'à une brusque coupure. Au bas du rocher s'arrondissait une pente gazonnée où des sentiers bien frayés se croisaient en tous sens; la question était de descendre, et la paroi uniformément lisse et brûlante de la roche était bien faite pour décourager. Retourner en arrière, retrouver une à une toutes ces aspérités périlleuses gravies au prix de tant d'efforts, ni Marthe ni Maurice ne pouvaient s'y résoudre.

— Il faut cependant prendre un parti, dit M. de Tresserves; le ciel s'assombrit. Voyez comme le Gévaudan disparaît déjà dans les nuages; on dirait qu'il pleut de ce côté.

Le soleil continuait néanmoins à darder sur eux ses rayons toujours plus lourds et plus chauds.

M. de Tresserves choisit un endroit favorable, et atteignit sans beaucoup de peine le bas de cette espèce de muraille. Il recueillit alors quelques pierres éparses çà et là, et les assujettissant fortement contre le rocher, il put s'élever assez pour saisir la petite Mariette.

— A votre tour, Marthe, dit-il ensuite.

Mais celle-ci mesurait du regard la distance qui la séparait de la terre, et n'osait se risquer.

— Ne craignez rien, reprit Maurice; laissez vous glisser vers moi; un peu de résolution et

de confiance et nous sommes sauvés, il n'est que temps!

En quelques minutes, en effet, tous les petits nuages blancs épars sur le ciel avaient subitement disparu pour se fondre en une seule nuée grise et épaisse qui s'avançait, rasant la terre et ensevelissant dans ses plis les cimes dentelées des Cévennes; bien que le soleil éclairât encore le sommet du Mézene et la partie de l'horizon qui s'étend sur le Vivarais, il fallait se hâter. Marthe s'agenouilla sur le rebord du rocher, et se retenant d'une main aux racines de bruyères qui s'emmêlaient dans les interstices, elle se pencha vers Maurice, qui la reçut dans ses bras; mais, au lieu de la déposer à terre, il se mit à courir sur la pente, emportant son léger fardeau. Marthe riait d'abord; elle s'effraya bientôt, et, ordonnant d'une voix brève à Maurice de s'arrêter, elle se dégagea

vivement et s'éloigna de lui; ils marchèrent alors sans parler, aussi troublés l'un que l'autre.

Il ne faut qu'un instant pour déchaîner tous les orages de l'amour, et c'est souvent alors qu'on se croit le mieux affermi contre les surprises du cœur qu'on est vaincu avant d'avoir songé même à combattre; les plus fermes résolutions chancellent, les conseils de la raison sont oubliés; il semble que la volonté s'écroule tout à coup, abandonnant l'empire de l'âme à la passion triomphante. Maurice n'osait regarder Marthe; mais, sans la voir, il ne songeait qu'à sa beauté. Marthe s'était emparée de Mariette et retenait l'enfant près d'elle comme un bouclier.

Ils touchaient au point où la montagne, tournant brusquement, découvre aux regards de nouvelles perspectives; une tour carrée se découpait au loin sur un pic isolé.

— C'est Vaudebise, dit Maurice en étendant la main.

Marthe contempla d'un air pensif ces vieilles murailles éclairées en ce moment d'un rayon fauve tranchant sur le ciel livide; de temps à autre, il s'élevait une rumeur sourde et prolongée qui semblait sortir des entrailles mêmes de la montagne : c'était le vent qui passait sur la forêt de sapins; puis il se faisait un grand calme.

— Il faut chercher un abri, dit Maurice, vous ne pouvez songer à retourner maintenant à la Mortaise; l'orage y serait avant vous? pourquoi ne pas venir jusqu'à Vaudebise? Que vous en coûterait-il d'essayer? Ces vieilles ruines seraient à jamais rajeunies et consacrées par votre présence.

— Non, dit Marthe, je sais où je dois me réfugier... Voyez-vous là-bas au-dessous de nous

cette ligne grise qui serpente entre les rochers? C'est la route de Saint-Pierreville; il y a là, tout près d'un vieux pont dont on aperçoit d'ici l'arche mousseuse, une petite auberge tenue par la sœur de Jérôme, où, m'a-t-on dit, vous vous arrêtez d'habitude avant de monter à Vaudebise; j'y suis bien connue, et l'on ne fera aucune difficulté de me reconduire à la Mortaise après l'averse... Dans quelques minutes, je puis être à l'abri.

Elle prit la petite Mariette dans ses bras, et commençait à descendre la pente rocailleuse. Maurice la rappela.

— Est-ce ainsi que vous me quittez? s'écria-t-il douloureusement.

Elle se retourna et lui fit sans parler un simple signe de la main; mais son regard pénétra dans l'âme de Maurice comme un jet de flamme : il resta quelques instants immobile,

penché en avant, espérant que Marthe l'appellerait ou reviendrait vers lui. Sur la route passaient de lourds chariots; on entendait la voix des conducteurs qui excitaient les bœufs, et les grelots retentissants des mulets mêlés à des claquements de fouet; le faible bruit des pas de Marthe se perdait dans ces rumeurs. Le tonnerre, qui commençait à rouler avec de sourds éclats, et la pluie obligèrent Maurice à chercher un refuge; il s'enfonça dans le bois, choisit l'angle surplombant d'un rocher et s'y assit pour laisser passer l'orage. Il n'avait nulle hâte de regagner Vaudebise; n'était-il pas moins seul en pleine campagne que dans ces vastes salles où personne ne l'attendait? Ici, parmi les rochers, il se sentait plus près de Marthe et comme environné encore de sa présence; il ne voyait qu'elle, ne pouvait penser qu'à elle. S'il avait été imprudent et coupable, le châtiment

était complet; il sentait alors combien il aimait Marthe, il se l'avouait avec désespoir, maudissant sa folie et ne pouvant la vaincre. La pluie cessait par instants, la nuit venait et M. de Tresserves s'attardait dans les bois qui entouraient son domaine. Quand le chemin semblait le mener trop directement au logis, il revenait sur ses pas. On eût dit qu'il ne pouvait se décider à rentrer.

L'orage cependant redoubla de fureur, et Maurice fut bien contraint de reprendre la route de Vaudebise. Il se dirigea vers le château et traversa la cour d'un pas lent et fatigué. Dans le vestibule, son valet de chambre vint au-devant de lui.

— Il y a dans la bibliothèque une dame qui attend M. le comte; elle n'a pas dit son nom.

— Une femme!... par ce temps et à cette heure?

— Elle est arrivée à pied, seule, au plus fort de l'orage... Cette dame est jeune et semble bien connaître M. le comte.

M. de Tresserves eut un éblouissement; une folle pensée traversa son cœur : Marthe n'avait-elle point eu quelque regret de sa rigueur? Était-ce elle qui l'attendait? Il fut obligé de s'appuyer un instant avant de pouvoir suivre le domestique qui le précédait en l'éclairant. Il tremblait presque lorsqu'il franchit le seuil de la bibliothèque.

La lumière des candélabres placés sur la cheminée et des lampes éparses sur les tables se perdait dans la sombre étendue d'une immense pièce lambrissée de chêne. Un grand feu flambant dans l'âtre projetait de rouges lueurs tout autour du vaste foyer. C'est dans cette région lumineuse et se détachant sur un fond éclatant que Maurice aperçut l'élégante silhouette d'une

femme gracieusement affaissée et penchée en avant vers la flamme. Il fallait qu'elle fût plongée dans une profonde rêverie, car M. de Tresserves put traverser lentement cette longue pièce sans qu'elle parût l'entendre ni remarquer sa présence. Lorsqu'il fut près d'elle seulement, elle se retourna avec lenteur, releva la tête, et ils se regardèrent alors tous les deux face à face. Maurice, pâle comme la mort, s'appuyait tout frémissant contre la muraille.

— Eh bien, c'est moi, dit enfin l'étrangère d'une voix incisive et traînante à la fois. Suis-je donc si changée?

Elle écarta de ses deux mains les lourdes ondes de ses cheveux noirs, et découvrit un visage d'une beauté singulière et voluptueuse. Elle attendit quelques instants, et comme M. de Tresserves gardait encore le silence, elle eut un rire nerveux et éclatant, aussitôt réprimé.

— En vérité, dit-elle, votre surprise me ferait rire, si je n'y devinais votre souffrance.

— Vous êtes bien hardie! s'écria Maurice avec une sourde explosion; tant d'impudence...!

Elle fit de la main un léger signe.

— Pas d'injures, Maurice, dit-elle de sa voix tranquille et mordante; ce ne serait pas digne de vous... Et puis, quoi?... vous êtes un galant homme. Je ne crains pas vos violences... D'ailleurs, si par miracle il vous prenait l'envie de me tuer, cela prouverait seulement que vous m'aimez toujours, et après tout ce ne serait peut-être pas un mauvais service à me rendre.

— Vous tuer! s'écria M. de Tresserves; en vérité, cela n'est point affaire de gentilhomme... Qui vous a donné l'audace de vous présenter devant moi?... Que venez-vous faire ici?...

— Je vais vous le dire.

— Répondez, que voulez-vous? continua Mau-

rice, dont la colère faisait trembler la voix... Est-ce que je vous connais, moi?... Est-ce que vous m'êtes quelque chose?... La loi nous a séparés, et pardieu! je prétends qu'elle me protége du moins contre vos insolentes bravades... A quelle heure daignerez-vous partir?

— Ah! dit-elle tranquillement, vous n'y songez pas; partir par ce temps! Si vous n'étiez pas en colère, vous auriez entendu la pluie qui tombe et le vent qui fait rage. Certes vous ne voudriez pas mettre dehors cette nuit un des chiens de votre meute. Asseyez-vous, croyez-moi... Vous pensez bien que je n'ai pas escaladé cette montagne pour l'unique plaisir de m'exposer à cet accueil, auquel du reste j'étais bien préparée.

— Qu'avez-vous fait du prince Scalese? demanda Maurice d'une voix éclatante.

Elle leva paisiblement les yeux vers lui...

— On vous a parlé du prince Scalese? dit-elle sans s'émouvoir; c'est Joseph, sans doute? Eh bien, le prince Scalese est à Rome... ou en Chine, il m'importe peu... Ne me regardez donc pas ainsi, Maurice : en vérité, je ne m'habitue pas à ces airs tragiques... Voyons ! nous sommes seuls, n'est-ce pas? personne ne nous entend? Mettons de côté une fois pour toutes les préjugés, les fureurs de convention, tout l'attirail obligé des malentendus conjugaux... Ne vous emportez pas, de grâce... Les sentiments les plus naturels, les plus sincères ont tous une part plus ou moins grande de convention ; il y a des attitudes prévues pour chaque circonstance de la vie, dont les esprits les plus libres, les caractères les mieux trempés ne savent pas s'affranchir... C'est une servitude imposée par le bon ton, et indispensable, paraît-il, à la discipline sociale; un mari par exemple... mais, je

vous en prie, ne restez pas ainsi debout... Voyons! asseyez-vous en face de moi, Maurice, comme autrefois... au beau temps qui n'est plus...

— Écartons ces souvenirs, je vous prie, reprit-il sèchement, sans changer d'attitude.

— C'est cependant un appel au vieux passé que je viens tenter près de vous, Maurice, continua la comtesse avec un accent d'inexprimable mélancolie... Ces préjugés, ces tyrannies du monde dont n'osent s'affranchir les faibles cœurs qui flottent au gré de l'opinion, il fut un temps où vous les braviez en face, quand ils s'opposaient à votre amour... Que ne disait-on pas pour vous éloigner de moi! Ni conseils, ni prières, ni menaces, ni la famille, ni le monde, rien ne pouvait vous fléchir alors...

Les yeux de M. de Tresserves brillaient d'un

feu sombre ; la comtesse arrêta sur lui un long regard.

— Ah ! vous êtes vraiment beau ainsi, dit-elle avec un soupir en se renversant doucement dans le fauteuil ; le temps vous a mieux épargné que moi, en vérité... Combien s'est-il donc écoulé d'années depuis notre mariage ? Dix ans ? onze ans ?... Oui, vraiment, onze ans ! nous étions bien jeunes alors tous les deux, et comme j'étais éprise de vous, Maurice, et comme vous m'aimiez ! Vous rappelez-vous ces étés passés à Chanteaux après les plaisirs de l'hiver, et les longues promenades que nous faisions le soir dans les allées sinueuses du parc, seuls, causant et trouvant toujours les heures trop courtes ?... Ah ! les beaux moments que nous avons passés ensemble !... Se peut-il qu'on se lasse du bonheur ?... C'est à Chanteaux pourtant...

— Oui, c'est à Chanteaux, n'est-ce pas ? que,

grâce à vous, j'ai failli mourir, et plût au ciel !...

— Si vous aviez voulu me croire alors, Maurice, vous n'auriez pas cherché la mort dans un combat insensé... pour quelques lettres, pour un rendez-vous innocemment accepté... Je perdis la tête, et je m'enfuis... Je vous jure qu'à ce moment déjà je n'aimais plus M. d'Ostaing..... A la vérité, je ne l'ai pas aimé une heure... mais je me sentais compromise aux yeux du monde, méprisée par vous, je ne savais où aller, à qui m'adresser, je le suivis. Ah ! la triste vie ! Fatiguée, déçue, irritée, poursuivant avec fièvre une idéale félicité dont je m'éloignais chaque jour davantage, prenant, pour la rejeter aussitôt, chaque coupe nouvelle où j'espérais puiser l'ivresse, je me retrouvais toujours seule face à face avec un indicible et incommensurable ennui... C'est que, hélas ! l'amour est toujours le même, désespérément monotone dans ses cour-

tes joies, ses vains serments, ses chimères d'éternité et ses pitoyables défaillances!

— Vous n'attendez pas, j'imagine, que je m'attendrisse sur vos déceptions? Épargnez-moi, madame, ces ridicules confidences...

— Ah! dit la comtesse avec un faible sourire, je viens de si loin et j'ai eu tant de peine à découvrir votre retraite, que vous pouvez bien m'écouter un peu... Voyons, Maurice, vous m'aimiez autrefois; sondez votre cœur, n'y reste-t-il plus quelque étincelle?... Je vous jure qu'au milieu de mes plus coupables égarements je n'ai jamais aimé que vous; je vous ai regretté avec larmes, avec désespoir... Ne soyez pas impitoyable!... Est-ce ma faute si Dieu a jeté dans mes veines je ne sais quelle impatience inquiète et déposé en mon âme le germe fatal d'une curiosité enflammée, insatiable?... Un homme sait tirer parti pour sa gloire de ce mal étrange:

il fouille les sciences et les mondes, il en fait jaillir des clartés qui l'apaisent; est-ce ma faute si le ciel n'a ouvert à l'ambition de mes désirs que les sphères troublées de l'amour? J'ai obéi à l'impulsion qui m'était donnée; suis-je donc si coupable et est-il impossible que vous me pardonniez?

M. de Tresserves laissa tomber sur elle un regard glacé.

— Vous êtes folle, dit-il.

— Et pourquoi? si malgré tout nous nous aimons encore!... Ne pouvons-nous être heureux l'un près de l'autre sur ce rocher où les bruits du monde n'ont pas d'écho? Ah! pensez-y, Maurice, ne sacrifions pas le bonheur aux cruelles exigences d'une prétendue dignité! Rappelez-vous ces belles heures des premiers jours de notre union, ces divines folies de notre jeunesse... Laisse-toi toucher, Maurice, oublie ce

que tu as souffert, souviens-toi de ce que tu as aimé !

— Madame, cette ironie ajoutée à de plus graves injures.....

— Je suis sincère, je le jure, s'écria-t-elle en se dressant toute droite avec une énergie passionnée qui, en d'autres temps, eût bouleversé l'âme de M. de Tresserves... Je reviens finir ma vie à vos pieds... Je vous aime... Si vous en avez douté autrefois, si j'en ai douté moi-même, je le sais à présent, je l'ai compris aux mortels regrets que je cherche vainement à étouffer... Que ne suis-je revenue plus tôt !... Je n'osais; mais le repentir me ramène enfin, me voici à vos genoux, Maurice, ne me repoussez pas... Ne pouvez-vous oublier?... Qu'est-ce donc que le pardon, grand Dieu ?...

Elle était presque à ses pieds, en effet, affaissée et suppliante, levant vers lui ses grands yeux

voilés de tristesse... Maurice la contemplait le sourcil froncé, le visage sévère.

— Épargnez-vous tant d'efforts, dit-il d'une voix moins dure, mais ferme... Si vous n'avez pas trouvé le bonheur, vous ne me l'avez pas laissé... Je ne sais s'il y a eu un moment où j'aurais pu pardonner, en tout cas ce moment est passé depuis longtemps... Je voudrais revenir en arrière que je ne le pourrais pas. Voyez vous-même: tous ces souvenirs que vous avez si habilement remués devant moi ne m'ont pas même arraché un soupir... A qui la faute?... Je vous en fais juge.

— Vous ne m'aimez plus? dit-elle.

— Grâce au ciel! vous n'imaginez pas, je pense, que je me sois condamné aux larmes et à la retraite pendant que vous couriez dans le monde vos galantes aventures, et que vous portiez des toasts imprudents sous les bosquets

d'Italie !... C'eût été compter un peu téméraire-ment sur ma vertu et sur votre prestige...

Sa voix était redevenue mordante et sèche : la comtesse, habituée à soulever en lui à son gré des transports de jalousie ou de passion, restait immobile, interdite de cette froideur qu'elle n'avait pas prévue.

— Serait-ce par hasard que vous aimez une autre femme? demanda-t-elle tout à coup en relevant la tête... Cette dureté impassible...

— Je ne vous ai pas demandé de confidence, madame, répondit froidement M. de Tresserves.

— Qui donc pourriez-vous aimer encore après m'avoir aimée?

Un sourire d'imperceptible dédain agita la lèvre de Maurice et atteignit au cœur la belle comtesse. Cette femme était devenue à ses pro-

pres yeux une sorte d'incarnation de la beauté fatale, innocemment meurtrière, inspirant irrésistiblement l'amour par la grâce de sa seule présence. Elle avait foi en son empire, et, quelque irréparables que fussent ses torts envers son mari, elle se flattait encore de réveiller à son gré sa passion; il avait été autrefois si follement épris! Sa résistance l'étonna; repliée sur elle-même, elle regardait les flammes du foyer palpiter sous les rafales qui s'abattaient du dehors par la large cheminée; elle rêvait. M. de Tresserves, lui, songeait au temps où une parole, un sourire de cette femme, bouleversait son âme; il se rappelait les espérances qu'il avait conçues, les rêves qu'il avait faits autrefois devant cette merveilleuse et funeste beauté, et comme il avait été joué, trahi, insulté par cette femme.

La comtesse releva la tête, un éclair avait

jailli entre ses longs cils, une sorte de brusque tressaillement fit vibrer tous ses nerfs.

— Mais je l'ai vue, je la connais, s'écria-t-elle. Tout à l'heure, dans cette auberge où je me suis arrêtée quand les chevaux effrayés par l'orage refusaient d'avancer, il y avait une jeune fille assise dans la salle commune, près du feu, tenant un enfant endormi sur ses genoux... Son air candide m'avait tout d'abord frappée, et je me demandais comment une fille de cet âge et de cette distinction pouvait se trouver seule parmi ces paysans et ces rouliers. C'est elle que vous aimez, j'en suis sûre, j'aurais dû le deviner. Ne secouez pas la tête de cette façon hautaine... Ne l'ai-je pas vue changer de couleur et perdre connaissance tout à coup quand elle a su que j'étais votre femme?

— Malheureuse!... Vous le lui avez dit?

s'écria Maurice avec une explosion terrible.

Madame de Tresserves, qui s'était dressée devant lui pâle et les yeux étincelants, se laissa lentement retomber sur son siége.

— Ah! calmez-vous, reprit-elle de sa voix lente et incisive; je n'étais pas dans vos secrets, et je n'avais nulle intention de vous déplaire. Si j'ai dit que j'étais la comtesse de Tresserves et que je venais vous rendre visite à Vaudebise, c'est qu'il me fallait un guide.

— Et elle vous a entendue?

— Oui, elle a tout doucement glissé à terre sans connaissance... J'aurais dû avoir des doutes alors; mais on a cru à une indisposition légère causée par la fatigue ou par l'orage, personne n'a soupçonné la vérité.

— A-t-elle enfin repris connaissance?

— Oui. Elle a demandé aussitôt à être re-

conduite chez elle; du reste, pas une plainte, pas une larme, pas même une question... Ah! ce n'est pas elle qui allumerait jamais la lampe de Psyché...

M. de Tresserves ne l'écoutait plus; il cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement involontaire, et s'enfuit sans jeter un regard sur sa femme.

La comtesse resta longtemps immobile, le front soucieux, puis elle se mit à marcher d'un pas agité.

— Je fais peur, dit-elle en s'arrêtant devant une glace. Qu'ai-je donc? la fatigue, l'émotion... Les forces s'usent dans une vie pareille.

Elle se remit à parcourir la vaste pièce en long et en large, écoutant par instants le clapotement monotone de la pluie sur les dalles de la cour.

— J'ai vraiment l'air d'un spectre, dit-elle en s'arrêtant de nouveau devant le miroir, c'est effrayant à voir.

Elle resta ainsi debout à contempler sa beauté, plus frappante peut-être dans sa pâleur tragique.

Un domestique vint l'avertir que le dîner était servi.

— Et votre maître? dit-elle.

— M. le comte prie madame la comtesse de ne pas l'attendre; il vient de partir à cheval.

— Par cette tempête?... C'est de la folie!

— Je suis chargé de prendre les ordres de madame la comtesse pendant toute la durée de son séjour à Vaudebise. M. le comte ne pense pas être de retour avant le départ de madame.

La comtesse écoutait appuyée contre un meuble, la main sur son cœur, comme si elle eût

été frappée d'une douleur aiguë. Elle se remit bientôt pourtant, son front reprit sa sérénité hautaine, et elle suivit d'un pas ferme le domestique dans la salle à manger.

VII

Pendant ce temps, M. de Tresserves descendait à bride abattue la rampe escarpée qui longe le torrent. Où allait-il? Il n'en savait rien; il fuyait, il abandonnait sa demeure, bien résolu à n'y rentrer qu'après le départ de madame de Tresserves. La pluie, le vent, qui l'aveuglaient, le tonnerre qui roulait encore sourdement, tout le désordre de cette nuit obscure n'approchait pas du désordre de son âme. Il lui échappait des gestes de menace que sa main convul-

sive lançait dans l'espace, des cris de désespoir qui se perdaient dans le tumulte des éléments ; quelquefois une larme brûlante roulait sur son visage, il ne songeait pas à la cacher : qui pouvait le voir, qui s'inquiétait de lui tandis qu'il courait éperdu dans cette nuit glacée, à travers laquelle il passait comme un fantôme. Les pierres roulaient avec bruit sous les pas de son cheval ; plus d'une fois le pauvre animal faillit s'abattre, sans que son maître y prît garde. A quoi bon vivre? L'amour de Marthe n'était-il pas perdu pour lui? Maurice avait le cœur torturé de remords, et ses remords pourtant n'égalaient pas les regrets qu'il n'osait s'avouer. Il voyait Marthe pâle, défaillante, frappée au cœur et étouffant sa plainte. Il éperonna son cheval et le lança dans la direction de l'auberge du Vieux-Pont, il voulait voir cette place où Marthe avait tant souffert à

cause de lui ; mais, arrivé à la porte, il se souvint tout à coup que la comtesse de Tresserves aussi s'était arrêtée là. Sa voiture, ses gens y étaient encore ; tout la rappelait à son souvenir. Il tourna bride aussitôt ; son cheval baigné de sueur reprit sa course sur la pente des précipices. Maurice lui jeta la bride sur le cou, l'excitant follement, sans souci du péril, empressé seulement d'échapper à sa mortelle angoisse. Il ne sentait pas le froid qui pénétrait sous ses vêtements ruisselants d'eau ; son cheval, harassé, effrayé, tantôt s'arrêtait brusquement, tantôt bondissait en avant d'un élan furieux. Il s'arrêta enfin, frissonnant sur ses jambes fléchissantes. Maurice leva les yeux : au-dessus de sa tête grinçait sur une tringle de fer un morceau de tôle soulevé par le vent. Il crut reconnaître à travers l'obscurité une auberge où il était entré plusieurs fois. Il frappa à coups

rédoublés, et après de longs délais il obtint enfin un gîte pour son cheval, et pour lui une misérable chambre, où l'hôtesse, à moitié endormie encore, alluma à grand'peine un peu de feu.

Il n'y a guère de sensations aussi pénibles que le réveil qui suit une catastrophe : cet ordre imperturbable des choses que ne trouble aucune des passions humaines, ce jour qui renaît, ont une sérénité poignante pour l'âme endolorie à laquelle ces clartés naissantes rappellent une à une les cruelles impressions de la veille; la courte trêve de la nuit fait paraître plus lourd encore le fardeau un instant déposé.

Quand M. de Tresserves s'éveilla le lendemain, le soleil brillait de tout son éclat; Maurice se leva et sortit. Il se trouvait dans ce même village où, un jour de marché, il avait aperçu Marthe assise sur le devant de la petite carriole du père Jérôme; il alla s'appuyer à

cette barrière près de laquelle Marthe lui était apparue. Tout ce qui s'était passé depuis lors lui revint en mémoire : leur rencontre, leur promenade, les circonstances qui avaient précédé et suivi leurs adieux. Se pouvait-il qu'un jour à peine se fût écoulé, que la veille encore Marthe se promenât, confiante et tendre à ses côtés, mettant sans crainte sa main fidèle dans la sienne, et si éloignée de concevoir ni soupçon ni défiance? Que faisait-elle maintenant?

Le poids de ses pensées lui devint intolérable; l'inquiétude, l'amour, les remords, le rendaient presque fou. Il quitta le village et s'achemina vers la Mortaise, tantôt courant, tantôt à pas lents et comme à regret; il ne sentait plus alors la fatigue, gravissant les rochers, franchissant les coupures béantes, se déchirant aux ronces et aux broussailles; les obstacles ne faisaient qu'exciter son impatience: il semblait

que de son arrivée dépendît la vie de Marthe. Et pourtant, dès qu'il fut près de la ferme et qu'il aperçut les vieux bâtiments à travers les hêtres, n'osant plus approcher, il se laissa tomber sur le revers d'un fossé, à l'ombre d'un buisson; ses regards plongeaient dans la cour de la ferme et pouvaient surveiller chaque mouvement des habitants. Le père Jérôme sortait en aiguillonnant ses bœufs; la fermière allait et venait dans la cour; la petite Mariette jouait; les pigeons sur les toits s'accostaient avec les roucoulements et les salutations accoutumés; on entendait dans un champ voisin un garçon de ferme chanter à pleine voix un de ces airs mélancoliques qu'inspirent les grands horizons et la paix solennelle des campagnes.

M. de Tresserves demeurait dans sa retraite, immobile comme un chasseur à l'affût; les heures passaient sans lasser sa patience. A un

instant, il tressaillit; il avait cru voir flotter à la porte ouverte de la ferme le pan d'une robe blanche, mais elle avait aussitôt disparu. Il retomba dans son immobilité attentive. Les fleurs des champs et les oiseaux s'épanouissaient au soleil, entourant la Mortaise de murmures et de parfums ; tout était triste pour Maurice. A la fin pourtant il se leva avec un frémissement, son visage avait subitement rougi ; il venait de voir Marthe traverser la cour et s'engager lentement dans le chemin qui mène vers les hauteurs; elle n'était pas seule, mais à cette distance Maurice ne pouvait reconnaître Jean, qu'il n'avait vu qu'une seule fois, la veille, au buron. Que lui importait d'ailleurs? Il s'élança à la rencontre de Marthe. Le chemin qu'elle suivait était une voie étroite profondément encaissée entre deux talus surmontés de haies vives, inextricable fouillis de verdure où le

houx épineux s'entrelace aux coudriers, où les ronces chargées de fruits luisants et noirs se suspendent en lianes au-dessus des fougères et des faisceaux déliés du genêt; mille feuillages, mille fleurettes y poussant au hasard, donnent l'idée d'une forêt vierge en miniature au pied des grands chênes. M. de Tresserves suivait impatiemment cette haie; il entendait au-dessous de lui le pas lourd du jeune paysan, et par moments la douce voix de Marthe qui le faisait frissonner des pieds à la tête ; il ne pouvait la voir, et il avait hâte et peur en même temps de se trouver en face d'elle. Comment allait-elle l'accueillir? refuserait-elle de l'entendre? et lui-même que dirait-il? Cependant le talus s'abaissait peu à peu, bientôt haie et chemin furent de niveau.

Une barrière se présenta : Maurice l'écarta et la franchit, mais aussitôt il recula d'un pas;

Marthe était devant lui si près qu'il l'avait effleurée ; elle s'était arrêtée et le regardait pâle et défaillante : ce fut elle pourtant qui reprit la première son sang-froid.

— Veniez-vous à la ferme? demanda-t-elle en ébauchant un faible sourire qui s'éteignit sur ses lèvres tremblantes.

Maurice ne pouvait répondre ; ses regards ne se détachaient pas de ce visage si voisin encore de l'enfance et si profondément ravagé en une nuit. Ces beaux yeux, que la veille encore la lumière pénétrait à travers ses longs cils comme les eaux limpides d'un lac à travers les joncs du rivage, étaient ternis par des larmes récentes qui avaient aussi laissé leur trace sur ses joues décolorées.

— Marthe, dit Maurice d'une voix si éteinte qu'on l'entendait à peine, je voudrais vous en-

tretenir seule quelques instants... Je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce!

Elle fit un léger signe de la tête, et ils se mirent à marcher l'un près de l'autre. Cependant Jean continuait de les suivre. Maurice s'en aperçut?

— Laisse-nous donc, lui dit-il brusquement.

Le jeune garçon ricana avec insolence et fit un pas en avant en signe de défi; mais un coup d'œil suppliant de Marthe l'arrêta, il les regarda s'éloigner l'un près de l'autre, puis il tendit le poing vers Maurice :

— Va-t-il venir comme ça *me l'emmener* tous les jours? murmura-t-il entre ses dents serrées : c'est que, tout grand seigneur qu'il est, il finirait bien par avoir affaire à moi.

Tant qu'ils purent craindre d'être entendus,

ni Marthe ni Maurice ne parla; ils étaient si troublés d'ailleurs, ils avaient le cœur si plein, que toute parole leur semblait dénuée de sens; ils gagnèrent au sommet de la montagne une sorte de promontoire escarpé s'avançant au-dessus d'une gorge. Marthe s'appuya contre le tronc tordu d'un jeune hêtre en face de Maurice.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit? lui demanda-t-elle enfin.

— Hélas! il y a des peines, Marthe, dont le récit brûle les lèvres; on les chasse de sa pensée comme on voudrait les chasser de sa vie... Et puis un fatal enchaînement d'erreurs, une fausse sécurité, toutes sortes d'illusions, dont on entoure le danger croissant... Mais non, Marthe, ne me croyez pas, je mens... Il y a eu un jour où j'ai compris que vous m'aimiez, et, ce jour-là, j'aurais dû parler, je le pouvais et je ne l'ai pas fait... La crainte de vous perdre... La honte,

que sais-je? la lâcheté. J'étais si heureux de penser que votre cœur venait à moi! j'étouffais les remords, je fermais les yeux pour ne pas voir l'abîme où vous entraînait mon amour... Maudissez-moi, accablez-moi de mépris; mais, je vous en prie, Marthe, ne pleurez pas.

— Pourquoi vous maudirais-je? Vous ne m'avez pas trompée; je ne vous ai rien demandé. N'avez-vous pas essayé, au contraire, de me mettre en garde contre mon propre entraînement dans cette dernière soirée du Puy? Je n'ai pas voulu vous comprendre. Je vous ai aimé parce que vous étiez bon; dois-je vous en faire un crime? Non, mille fois non, ce que je souffre en ce moment ne peut me faire oublier le bonheur que je vous ai dû. Ne troublons pas par d'injustes reproches la triste douceur de cette dernière entrevue... J'y ai bien songé depuis hier, mon

ami ; je puis tout supporter, sauf de vous croire coupable en quelquechose.

De grosses larmes brillaient dans ses yeux ; M. de Tresserves saisit sa main, qu'il couvrit de baisers.

— Mon enfant bien-aimée ! s'écria-t-il, est-il donc vrai que vous ne me haïssez pas ?

— Et le puis-je ? cesse-t-on d'aimer ?

Elle retira doucement sa main.

— Ce qui est cruel, reprit-elle, c'est de penser que vous appartenez à une autre... et qu'il ne me reste aucun droit sur votre cœur, ni même sur votre souvenir...

— Des droits ? s'écria Maurice, et qui donc en a plus que vous ?... Vous êtes ma bien-aimée, la seule aimée, la seule digne de l'être.

Marthe secoua doucement la tête.

— Il y a entre nous, reprit-elle, la place d'une autre; c'est Dieu lui-même qui l'a marquée.

Ils allèrent s'asseoir à quelque distance sur une saillie de rocher qui dominait un immense horizon : d'un côté s'entassaient les crêtes dentelées des Cévennes, les monts de la Lozère et la longue chaîne du Forez, de l'autre les Alpes neigeuses, et dans un lointain bleuâtre la cime étincelante du mont Blanc; devant eux, au delà de la gorge béante à leurs pieds, dans une brume d'or qui semblait une pluie de soleil, la Provence déroulait ses vastes plaines, où le Rhône roule ses eaux puissantes. Ils contemplèrent ce spectacle avec une admiration que ne pouvait tarir la détresse de leur âme.

— Quand vous viendrez ici, dit Marthe, vous penserez à moi, n'est-ce pas? Le souvenir de

nos adieux sera étroitement lié à ces beautés sublimes qui vont en être les témoins... Il vous sera doux peut-être de songer que ces choses éternelles sont moins immuables que le cœur de Marthe.

Elle appuya son front contre l'angle d'un roche, et cacha son visage en sanglotant.

— Que parlez-vous d'adieux? s'écria Maurice... Je ne puis vivre sans vous... N'écoutez pas les timides conseils qui voudraient nous séparer... Nous nous aimons, Marthe... Est-il donc si facile, si commun d'aimer? Ce bonheur que la terre connaît à peine, Dieu ne nous l'a-t-il donné que pour le reprendre? Il ne peut exiger de sacrifice qui dépasse nos forces; vous voyez bien, pauvre Souci, que votre cœur se brise, et moi, malheureux, coupable de vos pleurs, je ne puis les supporter.

Marthe releva la tête.

— Quelle faiblesse! dit-elle avec un pâle sourire qui éclaira un moment ses larmes; j'espérais mieux de mon courage, j'ai tant prié cette nuit!... N'est-il pas indigne de nous de troubler par d'inutiles regrets les dernières heures que nous ayons à passer ensemble?

Une petite grappe de bruyère rose détachée du rocher était restée dans ses cheveux. Maurice la lui demanda.

— N'exigez pas que je vous quitte, lui dit-il, je ne le puis...

— Il le faudra pourtant, reprit-elle avec douceur, il y a des devoirs si clairs, si positifs, qu'on ne les peut méconnaître... A quoi bon se faire illusion et nier la vérité, parce qu'elle nous blesse? Elle n'en sera pas moins la vérité, et nous ne saurions en arracher de notre âme la triste certitude. Subissons sans lâcheté la des-

tinée qui nous est faite, et rendons notre cœur assez pur pour oser nous aimer sans crime... Vous nous écrirez quelquefois, n'est-ce pas? je saurai ainsi ce qui vous touche. Il ne peut m'être défendu de me réjouir si vous êtes heureux, et de prier pour vous, si vous souffrez...

— Non, je n'écrirai pas, je ne m'éloignerai pas! s'écria Maurice. Dieu, qui nous mesure la vie d'une main si avare, ne peut pas nous demander de l'immoler ainsi... Qu'avons-nous fait pour mériter tant de rigueur?

— Et qu'avons-nous fait aussi pour oser réclamer le bonheur comme un droit? Avant de nous aimer, avons-nous pris conseil de ce Dieu dont vous accusez en ce moment la justice! Hélas! non; nous avons suivi la pente de nos cœurs. Ne nous plaignons pas; l'objection est impie, la plainte est insensée;

n'accusons que nous, ou plutôt n'accusons personne.

Le soleil déclinait déjà vers les hautes montagnes; tout le ciel était empourpré de ses rayons, qui jetaient de rouges reflets sur le sommet du Mézenc; Marthe et Maurice en étaient enveloppés.

— Venez vous asseoir là, en face de moi, dit doucement Marthe. Je voudrais graver pour toujours dans mon souvenir vos traits tels que je les vois ce soir, si nettement accentués sur le fond éclatant du ciel.

Elle le contempla quelques instants sans parler; ses yeux étaient pleins de larmes qui bientôt coulèrent sur ses joues.

— Je sens que je vous aimerai toujours! dit-elle enfin d'une voix brisée; mais c'est mon cœur seul qui est faible, ma volonté n'est pas complice... Si l'un de nous n'était plus de ce

monde, la mort m'empêcherait-elle de vous être fidèle? Je vous aimerai comme si la mort nous avait séparés; nous ne nous verrons plus, ma pensée vous suivra. Et maintenant il faut partir.

Plus d'une fois encore Marthe répéta d'une voix faible qu'ils devaient se séparer sans trouver le courage de donner le signal. Maurice, affaissé et sombre, s'efforçait de la fléchir par ses promesses et ses prières. Il leur fallut cependant regagner la Mortaise; ils ne se parlaient plus, ne trouvant pas de parole pour exprimer le déchirement de leurs cœurs. Ils descendirent ainsi la pente escarpée, ralentissant le pas, s'arrêtant aux obstacles, comme si chaque minute de retard prolongeait d'autant leur vie. Arrivés près de la ferme, Maurice saisit la main de Marthe qui frémissait dans la sienne.

— Est-ce donc vrai? vous me quittez? s'écria-t-il, comme si cette pensée l'eût frappé pour la première fois. L'avez-vous bien dit? Avez-vous pu le penser?... Je vous le jure, ce sacrifice est au-dessus de mes forces; vous ne savez pas tout ce que peut conseiller le désespoir?

— Cruel! lui dit-elle d'une voix basse et tremblante, croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte rien, à moi?

Les battements de leurs cœurs se répondaient dans le silence, un inexprimable frisson les avait saisis.

— Adieu, dit enfin Marthe.

M. de Tresserves l'attira vers lui et posa ses lèvres sur ses cheveux; mais elle se dégagea, et, s'arrachant à son étreinte, elle s'enfonça sous les sombres hêtres, et disparut bientôt dans la cour de la Mortaise.

Maurice s'élança sur ses traces, il n'osa pourtant franchir le seuil de la ferme. Il erra alors sans but et sans dessein, ne pouvant se décider à s'éloigner de ce lieu. Il s'arrêta sur un point du coteau d'où il pouvait voir la cour intérieure de la Mortaise et la façade grise de la maison. Un mince filet de lumière filtrait au rez-de-chaussée à travers la porte entre-bâillée. De temps en temps, elle s'ouvrait tout à fait pour livrer passage à l'un des garçons de ferme ou bien au père Jérôme lui-même ; il entendait leurs rudes voix, il les suivait du regard quand ils rentraient. Combien il leur portait envie! Marthe était là derrière cette porte qu'ils ouvraient et fermaient avec indifférence!

Cependant les bruits allaient déclinant peu à peu; bientôt le mouvement de la vie sembla s'éteindre à la Mortaise. Une petite fenêtre alors s'éclaira subitement sous le toit. Maurice vit une

ombre se dessiner sur le mur, grandir et s'allonger jusqu'au plafond, puis la lumière s'éclipsa un instant, et la fenêtre s'ouvrit : Marthe se pencha au dehors, aspirant l'air de la nuit. La faible lumière qu'elle interceptait en partie faisait ressortir nettement ses formes gracieuses dans leur accablement ingénu. Pensait-elle à Maurice? le cherchait-elle dans les recoins obscurs de la montagne?... Maurice tendit les bras vers elle et s'élança du côté de la Mortaise; il allait franchir une haie au bas de l'herbage, lorsqu'il crut entendre à quelques pas de lui un froissement de feuilles et le bruit d'une branche cassée. Il s'arrêta pour écouter : le vent seul agitait le feuillage des hêtres et des bouleaux. Il reprit sa marche, puis s'arrêta de nouveau : un bruit de pas avait retenti dans le chemin creux au-dessous de lui. M. de Tresserves, étonné, se dirigea de ce côté; mais il ne vit per-

sonne. Cependant les aboiements furieux des chiens qui s'agitaient à son approche l'obligèrent de s'éloigner ; la hauteur des murs de clôture lui cachait d'ailleurs la fenêtre de Marthe. Il retourna reprendre son premier poste. Marthe n'était plus à la fenêtre; sa lumière pourtant brillait toujours. Par moments, la jeune fille traversait sa chambrette, puis tout à coup Maurice cessait de la voir; il se la figurait alors agenouillée et priant, ou bien abattue, pleurant dans le secret de sa douleur.

A la fin, elle s'assit; il devina qu'elle écrivait. Son ombre, projetée sur les murs et le plafond, révélait à Maurice chacun de ses mouvements; il la vit pencher tout à coup son visage dans ses mains et pleurer. Les sanglots imprimaient à son corps de brusques tressaillements qui faisaient vaciller son ombre, comme si le vent l'eût agitée... Il y avait longtemps déjà

que l'horloge de la ferme avait sonné douze coups, la nuit avançait; bientôt la petite lumière faiblit, se ranima, pâlit encore... et s'éteignit tout à fait... Quand elle eût disparu et que l'ombre envahit cette fenêtre où l'âme de Maurice était attachée, il éprouva une sensation extérieure de froid ; il lui sembla que la vie de Marthe et la sienne venaient de s'éteindre avec ce chétif rayon. Une lassitude accablante s'empara de lui, il fit péniblement quelques pas dans l'herbe humide; il hésitait, tâtonnait comme un vieillard. Il lui fallut un long temps pour gagner le chemin creux; à mesure qu'il s'éloignait de la Mortaise, ses forces semblaient l'abandonner... Il n'avait même plus le courage d'adresser à Marthe un dernier adieu...

Cependant à quelques pas de lui une forme humaine se leva tout à coup et s'enfonça vivement dans la haie épineuse qui bordait le che-

min; mais Maurice était trop accablé pour s'en inquiéter, il ne tourna même pas la tête. Que lui importait cet inconnu qui venait de traverser sa route?

VIII

Le lendemain, il se répandit dans le pays une sinistre rumeur : la comtesse de Tresserves, arrivée à Vaudebise depuis vingt-quatre heures seulement, avait été trouvée morte la veille, vers dix heures et demie du soir, à cent pas à peine du château, dans l'allée rocailleuse qui descend vers l'auberge du Vieux-Pont.

Ce fut le père Jérôme qui recueillit cette nouvelle à Laussonne et la rapporta à la Mortaise;

les détails étaient confus, aussi étranges que l'avaient été le passé de cette malheureuse femme et son apparition dans le pays : l'esprit public en était vivement frappé. A travers les différents récits qui circulaient à ce sujet, voici ce que Jérôme avait retenu : à son arrivée à Vaudebise, la comtesse avait eu avec son mari une violente altercation, à la suite de laquelle celui-ci avait brusquement quitté le château sans dire où il allait, et on ne l'avait pas revu.

La comtesse avait paru douloureusement blessée de cette fuite ; on l'avait entendue marcher toute la nuit dans sa chambre, et dès le matin elle avait remis au domestique une lettre avec ordre de la faire parvenir aussitôt à son mari. Le valet de chambre en avait chargé un messager qui devait la porter à la préfecture du Puy, où l'on supposait que M. de Tresserves s'était sans doute retiré. Madame de Tresserves

attachait à cette lettre de grandes espérances, car pendant tout le jour elle avait attendu son mari avec beaucoup de calme et sans manifester le moindre doute sur son retour. Cependant le messager étant revenu le soir et ayant annoncé que M. de Tresserves n'avait pas paru au Puy et que l'on ignorait ce qu'il était devenu, elle avait témoigné une irritation assez vive, et passant brusquement de la confiance au découragement, elle avait donné l'ordre à sa femme de chambre, qui l'était venue rejoindre dans la journée, de retourner à l'auberge du Vieux-Pont, de faire atteler et charger la berline et de venir l'attendre sur-le-champ en bas de la descente, au point où la route cessait d'être praticable pour les chevaux. Elle-même avait bientôt quitté le château, seule, refusant toute assistance des domestiques : il pouvait être alors huit heures ; le ciel était très-pur et la soi-

rée assez claire, bien qu'il n'y eût pas de lune.

Cependant à dix heures du soir la voiture, attelée et chargée, attendait toujours au bas de la rampe; la comtesse n'avait pas paru. Le cocher dormait sur son siége, et la femme de chambre se promenait avec impatience en long et en large. Elle s'était ainsi avancée jusqu'à un tournant obscur de la route, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'un homme de grande taille, dont le visage était caché sous un chapeau à larges bords, qui l'aborda brusquement en réclamant son aide pour une dame mourante, disait-il, à peu de distance. La femme de chambre effrayée avait appelé le cocher; mais à son arrivée l'homme avait déjà disparu en escaladant la muraille de rochers qui bordait le chemin. Des voituriers et des paysans, attirés par le bruit, s'étaient joints aux ser-

viteurs de madame de Tresserves; ils n'avaient pas tardé à découvrir, étendu au milieu de la route, les bras en croix, le cadavre de la comtesse. Elle était couverte de sang et portait une large plaie à la tempe gauche. Sa montre, ses bijoux et une somme d'argent assez forte furent retrouvés sur elle.

Le père Jérôme termina son récit en disant que les commentaires allaient leur train, que le monde était bien méchant et n'épargnait rièn ni personne. Marthe accueillit cette nouvelle avec une horreur secrète; elle sentit naître en elle une pitié presque tendre pour madame de Tresserves; cette mort tragique inexpliquée, la remplissait d'épouvante; elle se reprochait les larmes qu'elle avait versées; sa douleur, les adieux de Maurice, le désespoir de leur séparation, lui semblaient odieux et presque criminels. La mort, en touchant la comtesse de

Tresserves, l'avait grandie et pour ainsi dire mise hors des atteintes de toutes les passions qui agitent nos misérables cœurs.

Les garçons de ferme rapportèrent le soir de nouveaux détails, les uns confirmaient simplement le récit de Jérôme, les autres le complétaient.

Après la mort de la comtesse de Tresserves, qu'on avait portée à Vaudebise, les domestiques s'étaient mis dès le lever du jour à la recherche de leur maître; l'un d'eux, renseigné par les gens du pays, l'avait découvert dans la chétive auberge où il s'était arrêté la nuit précédente. M. de Tresserves dormait tout habillé sur le lit; ses vêtements en désordre et souillés attestaient qu'il venait de faire une longue course dans les mauvais chemins de la montagne. La maîtresse de l'auberge déclara qu'il était rentré à l'aube, au moment où l'on menait les bêtes

au pâturage; elle l'avait vu passer, mais il n'avait pas levé la tête, et semblait harassé de fatigue. La nouvelle de la mort de sa femme lui avait causé un saisissement extraordinaire, et pourtant tout le monde savait que le comte et la comtesse n'avaient pas un amour très-vif l'un pour l'autre. Il s'était rendu à Vaudebise immédiatement, mais il n'avait parlé à personne depuis son arrivée, sauf au médecin appelé en toute hâte d'une localité voisine pour constater le décès de madame de Tresserves, et qui, disait-on, avait attribué cette mort à la rupture d'un anévrisme; il expliquait la blessure à la tempe par la chute de la comtesse sur le sol semé de cailloux tranchants.

Marthe écoutait ces récits avec une pénible anxiété; elle était cependant bien éloignée d'en deviner le sens caché; les soupçons qui germaient dans les esprits, sans oser encore se for-

muler clairement, ne pouvaient effleurer son âme.

L'enterrement de madame de Tresserves se fit à la paroisse la plus voisine après des délais convenables et avec un cérémonial inaccoutumé dans le pays; la comtesse fut déposée dans sa dernière demeure au milieu des murmures et de l'indignation mal contenue de la population. M. et madame de Sommereuil s'étaient empressés de venir assister Maurice dans ces pénibles circonstances; ils le trouvèrent si accablé par les émotions qu'il avait subies dans les derniers temps, qu'ils résolurent de prolonger leur séjour à Vaudebise. Ils ne tardèrent pas à recueillir l'écho des bruits menaçants qui circulaient dans le pays et les repoussèrent avec hauteur. Néanmoins les soupçons continuèrent de grossir et ne prirent bientôt plus la peine de se cacher. Marthe elle-même finit par en être

instruite, et le cri de sa conscience indignée trahit alors le secret de son cœur.

M. de Sommereuil, que les nécessités de l'administration appelaient souvent au Puy, revenait plus soucieux chaque fois ; les rumeurs accusatrices y pénétraient déjà. Il crut de son devoir d'avertir M. de Tresserves; mais celui-ci montra un dédain si ferme pour une pareille accusation, il rejeta avec tant d'énergie la pensée de s'abaisser jusqu'à se disculper, que M. de Sommereuil ne jugea pas à propos d'insister; Maurice reprit son train de vie accoutumé sans s'inquiéter de l'animosité croissante des gens du pays. Cette indifférence hautaine mit le comble à l'exaspération; de vagues menaces se firent entendre; on commença de murmurer hautement contre l'inertie des magistrats et des autorités, qui fermaient l'oreille aux clameurs publiques.

Le peuple a une tendance instinctive vers le drame; il aime l'étrange et le terrible; l'idée du crime s'accrédite dans son esprit avant toute autre. Cela tient moins sans doute à une cruauté native qu'à un goût vif du surnaturel, dévié de sa première tendance. La superstition est une forme vulgaire de cet instinct du surnaturel; le goût du gigantesque et du monstrueux en est une autre. Le peuple aime tout ce qui dépasse la mesure commune, tout ce qui, par une violente secousse de l'âme, le tire de la sphère étroite où il végète; l'horrible lui plaît à ce titre presque autant que le sublime, et il passe de l'un à l'autre sans effort, sans transition, comme de plain-pied. Il ne faut pas s'étonner si des esprits avides d'émotions violentes et d'ailleurs mal disposés pour M. de Tresserves, s'emparèrent avec empressement de toutes les circonstances qui semblaient l'accabler. Ur

soir, le père Jérôme rentra préoccupé; il avait appris dans la journée qu'on méditait une redoutable manifestation contre M. de Tresserves; c'était le lendemain, au retour de la foire de Saint-Pierreville, que devait éclater le complot; les garçons du pays avaient décidé de monter par bandes au château et de régler son compte, comme ils le disaient, au maître de Vaudebise. Jérôme ne sut pas cacher ses vives appréhensions, et se laissa arracher par Marthe l'aveu de ce qui se tramait.

Depuis la mort de la comtesse de Tresserves, la pauvre enfant ne vivait plus: que pouvaient les protestations de son cœur contre l'entraînement public?

— Dieu nous punit de nous être aimés, se disait-elle.

Et elle trouvait une déchirante douceur à penser qu'elle souffrait à cause de Maurice, que

son malheur était né de leur amour. Se refusant à admettre, dans sa généreuse tendresse, qu'elle pût être moins coupable que Maurice, elle prenait pour elle la moitié de la faute comme la moitié du châtiment. Assise dans un coin de la salle commune de la Mortaise, la tête inclinée, elle voyait déjà, dans l'exaltation de sa pensée, Maurice seul parmi les émeutiers, pâle et terrible dans sa colère ; elle ne pouvait croire qu'il sortît vivant d'un tel outrage.

A ce moment, le petit Pierre s'approcha d'un air embarrassé et se glissa tout doucement derrière sa chaise.

— Je sais bien quelqu'un, dit-il tout bas, qui pourrait vous consoler.

Et comme Marthe, absorbée, ne l'avait pas entendu :

— Si Jean voulait, reprit-il, il saurait bien tirer d'embarras le maître de Vaudebise.

Cette fois, Marthe releva la tête.

— Que dis-tu? s'écria-t-elle presque tout haut.

Pierre lui fit signe de baisser la voix.

— Il ne faut pas que le père entende, murmura-t-il. Jean est du complot, il doit demain monter à Vaudebise comme les autres; mais je sais bien qu'il pourrait tout empêcher, si cela lui plaisait.

— Comment sais-tu cela?

— Tantôt je lui parlais de votre grand chagrin, et il m'a dit : « Je n'aurais qu'un mot à prononcer pour les mettre tous hors de peine; mais je n'en ferai rien à cause de monsieur de Vaudebise; je me laisserais plutôt couper la tête. » Et il a frappé de son poing sur la table. J'ai essayé d'en savoir davantage et de l'attendrir pour vous. Un moment j'ai cru qu'il allait m'ouvrir son cœur; mais tout à coup, haussant

les épaules, il s'est écrié avec humeur : « Ah ! ma foi ! qu'ils s'arrangent ! » Il s'est mis à siffler avec indifférence, et irrité de mes questions, il m'a renvoyé en me menaçant.

— Ah ! si je le voyais, je saurais bien le toucher, reprit Marthe. Ne puis-je aller ce soir même au buron? Ton père refuserait-il de m'y conduire?

Pierre secoua la tête.

— Si le père y est, tout ira mal; mon frère et lui ne s'entendent pas déjà trop bien. Jean est obstiné, mon père aura beau le maltraiter, il gardera son secret.

— Mais si Jérôme promettait de ne se mêler de rien?

— Il ne sera pas maître de sa colère, et tout sera perdu.

Il était déjà tard; à la campagne on se couche en sortant de souper, et c'est l'usage que la

famille entière dorme dans la même chambre. Marthe ne pouvait donc pas songer à emmener Pierre ou Luce sans que Jérôme s'en aperçût. A tout prix pourtant elle voulait voir Jean.

— Écoute, dit-elle à Pierre, je vais monter dans ma chambre comme pour me coucher; mais tout à l'heure je redescendrai doucement, et je sortirai par la porte du cellier ; aie soin de la laisser ouverte afin que je puisse rentrer. Je vais emmener ton chien, le vieux Croquant ; celui du berger suffira bien pour garder la ferme jusqu'à mon retour. J'aurais voulu prévenir Luce de mon intention; mais elle est là qui cause avec ton père, et je ne puis lui parler librement. Ne lui dis donc rien, de peur qu'elle ne s'inquiète : je serai revenue demain bien avant son réveil.

Peu d'instants après, Marthe quittait la ferme toute frissonnante de froid malgré le grand

manteau dont elle s'enveloppait; le vieux Croquant la suivait en bondissant autour d'elle. Quand elle se trouva, pour la première fois de sa vie, seule la nuit dans la campagne déserte, laissant en arrière ceux qui pouvaient la protéger et la secourir, elle fut sur le point de renoncer à son entreprise, et, le cœur palpitant, elle resta quelques instants appuyée contre le tronc d'un hêtre. Elle se sentait défaillir, et se demanda si elle aurait le courage de poursuivre jusqu'au bout son dessein. Un brouillard épais et glacé remplissait le vallon de la Mortaise; Marthe cherchait en hésitant son chemin à travers ce nuage blanchâtre où les arbres, les rochers étaient ensevelis. Il semblait que chacun de ses pas fût menacé de dangers inconnus que lui cachaient ces doubles ténèbres de la nuit et du brouillard; le silence était effrayant au milieu des lourdes vapeurs d'eau qui étouffaient la

sonorité de l'air, et où venaient s'éteindre sans écho les bruits légers du soir.

Cependant les yeux de Marthe s'habituaient peu à peu à cette obscurité ; à mesure qu'elle montait d'ailleurs et qu'elle atteignait les zones plus élevées de la montagne, le brouillard devenait moins intense. Elle s'orientait de son mieux dans les sentiers qui se croisaient à travers les taillis et les bruyères, s'inquiétant un peu de ne pas retrouver ses points de repère accoutumés. Peut-être passait-elle tout auprès sans les voir... Il y avait longtemps qu'elle marchait, et elle ne reconnaissait pas les régions qu'elle traversait. Était-ce la nuit qui prêtait aux objets environnants ces formes nouvelles, ces fantastiques aspects?

Quelquefois elle s'arrêtait, cherchant à se rappeler les détours qu'elle avait parcourus, les voies qu'elle avait suivies. Elle errait ainsi à

l'aventure, lorsqu'un long gémissement qui retentit auprès d'elle la fit s'arrêter palpitante d'effroi; cette sorte de plainte humaine au milieu de la solitude glaçait le sang dans ses veines; elle n'osait respirer. Un lourd battement d'ailes agita les hautes branches des sapins; ce n'était qu'un chat-huant troublé dans son repos. Marthe reprit sa course, mais l'âme frappée d'un funeste pressentiment et poursuivie par les lugubres soupirs de l'oiseau de nuit. A chaque instant, il lui semblait entendre des bruits étranges autour d'elle; elle s'arrêtait alors frémissante, et la profondeur du silence l'épouvantait.

Quand elle arriva au buron, elle se soutenait à peine; ce fut d'une main défaillante qu'elle heurta à la porte. Jean n'habitait pas seul en ce lieu; il était aidé par une vieille servante, qui ouvrit à Marthe et qui l'introduisit dans

une petite salle où Jean, averti de sa présence, ne tarda pas à la rejoindre. Il trouva Marthe toute pâle et grelottant dans les plis humides de son manteau : elle était assise sur la pierre de l'âtre, où la servante s'efforçait d'allumer un peu de feu. A la vue de son frère de lait, Marthe redressa sa tête alourdie.

— Jean, dit-elle d'une voix brève et fébrile, assieds-toi là et regarde-moi bien en face : je suis venue ici ce soir pour te demander une grâce ; veux-tu me l'accorder?

— C'est à savoir, dit-il lentement.

— Ah ! reprit Marthe, tu devines donc ce qui m'amène, puisque tu ne me réponds pas oui tout de suite?

— Peut-être bien, reprit le sauvage garçon avec une sorte de ricanement.

— Tu sais, Jean, de quel crime on ose soup-

çonner le comte de Tresserves?... Est-il vrai que tu puisses à ton gré le justifier?...

— Ah! voilà donc pourquoi vous êtes montée à cette heure jusqu'au buron... Vous êtes venue m'interroger pour ce beau monsieur, s'écria-t-il d'une voix dure; eh bien, chacun son tour, il me méprisait et ne me regardait seulement pas; maintenant il me saluerait peut-être bien bas, s'il savait...

— Jean, serais-tu méchant?

— Pourquoi pas?... quand on me gêne?

— C'est que laisser soupçonner un innocent, c'est plus qu'une méchanceté, c'est un crime.

— Le maître de Vaudebise n'a pas besoin d'un pauvre garçon tel que moi; si je me mêlais de ses affaires, il me repousserait rudement, comme l'autre jour, lorsque je vous suivais dans votre promenade.

— Ah! Jean, est-ce pour une misérable ran-

cune, pour un mot échappé à Maurice, que tu me refuses la grâce que je te demande?

— Non, s'écria le jeune garçon en frappant de son poing sur la table, il y a plus que des paroles entre lui et moi; mais ceci, mademoiselle Marthe, c'est mon secret... Je n'ai pas envie de vous voir hausser les épaules et rire à mes dépens.

— J'ai mal fait de venir, je le vois bien, puisque ton cœur est si dur... Je ne veux pas du moins rester plus longtemps ici; adieu... Je souffre trop en pensant qu'un mot de toi pourrait me tirer de peine et que tu aimes mieux me voir souffrir et satisfaire ta vengeance.

Marthe essaya de se soulever en s'appuyant contre le mur; mais ses forces trahirent son courage, elle retomba inerte sur son siége et cacha en pleurant sa tête dans ses mains. Jean la regardait, partagé entre la colère et la pitié;

il lui en voulait de cette douleur dont Maurice était l'objet, et pourtant il ne pouvait supporter de voir couler ses larmes.

— Jean, ce n'est pas bien, dit la vieille servante, qui avait assisté à cette scène sans s'y mêler autrement que par de sourdes exclamations; si tu sais quelque chose, il faut le dire, sans quoi tu serais plus coupable que les voleurs qui ramassent une bourse sur le grand chemin et qui la gardent; tu n'as pas plus le droit de retenir la vérité, si elle doit rendre le repos et l'honneur à M. de Tresserves, que tu n'aurais le droit de garder son argent.

— Allons! dit Jean d'une voix brusque, voilà bien des paroles pour peu de chose. Je ne souhaite pas qu'il arrive malheur à M. de Tresserves; mais quand il aurait sa part d'ennuis en ce monde, comme les pauvres gens, où serait le mal?... D'ailleurs ne sera-t-il pas toujours

temps de parler, si les choses prennent mauvaise tournure?

— Que peut-il arriver de pis? Ne va-t-on pas par bandes l'insulter demain jusque dans sa demeure? N'est-ce pas le plus cruel affront et la plus grande injustice?... Réponds, toi qui sais que Maurice est innocent.

— Eh bien, après? on ne veut pas lui faire de mal.

— Et qu'en sais-tu? reprit Marthe. La violence amène la violence ; qui peut dire ce qui arrivera? M. de Tresserves ne se laissera pas outrager sans se défendre. Ah! Jean, tu me vois pleurer sans en être touché, et moi je te plains, vois-tu, parce que tu es un méchant. Je souffre, il est vrai ; mais personne du moins n'a le droit de me haïr, pas même toi qui te montres aussi cruel envers moi que le serait mon plus cruel ennemi.

Le beau visage de Marthe brillait à travers ses larmes; elle était si touchante ainsi que Jean fut enfin ébranlé.

— Je ne veux pas que vous croyiez que j'ai plaisir à voir votre chagrin, dit-il; je vais vous dire la vérité. Le soir de la mort de madame de Tresserves, son mari était ici, en bas, dans le petit verger en pente qui fait face à la Mortaise.

— Comment le sais-tu? s'écria Marthe?

— Je l'ai vu, dit-il en se détournant avec un embarras farouche. J'avais affaire par là. M. de Tresserves est resté à tourner autour de la ferme jusque vers minuit, et alors, la lumière qui brillait dans votre chambre étant venue à s'éteindre, il s'est décidé à partir... Il n'était donc pas à Vaudebise. D'ailleurs, lé médecin a raison, la comtesse de Tresserves est morte d'un mal qu'elle avait en elle-même; personne ne l'a

frappée... Je connais l'homme qui l'a vue tomber...

— Tu le connais? Pourquoi donc se cache-t-il? reprit Marthe.

Jean lui expliqua alors que cet homme était un braconnier qui avait eu déjà, à plusieurs reprises, affaire aux gendarmes et aux gardes de M. de Tresserves; le soir de la mort de la comtesse, il s'était glissé dans le parc et s'occupait tranquillement à tendre ses collets à cent pas du château, lorsque son attention fut attirée par un bruit de pas; c'était la comtesse de Tresserves qui descendait vers le Vieux-Pont; elle était arrivée à peu de distance du buisson où il s'était caché, lorsqu'elle jeta tout à coup un cri étouffé et s'affaissa sur elle-même au milieu du chemin. Jacques Bart, tel était le nom du braconnier, s'était aussitôt élancé pour la secourir, mais il avait bientôt reconnu que

tout soin était inutile. N'osant monter au château, où il aurait été reconnu par les domestiques, il s'était dirigé du côté de la route; il n'avait pas tardé à rencontrer la femme de chambre, et après avoir donné l'alarme, il s'était hâté de disparaître de peur d'être obligé de dire comment il se trouvait dans le parc et ce qu'il y faisait. Depuis ce temps, la peur des procès-verbaux et de la prison l'avait empêché de parler.

Jean promit à Marthe de se rendre sur-le-champ près de lui, et, moyennant l'assurance que Jacques Bart ne serait pas inquiété pour ses délits de chasse, il prit l'engagement de faire avorter la manifestation projetée pour le lendemain. Rassurée enfin, Marthe se leva pour regagner la Mortaise; Jean ne consentit pas cependant à la laisser partir seule, et voulut l'accompagner au moins jusqu'à moitié route.

— S'il allait vous arriver malheur, disait-il, serait-ce M. de Tresserves qui me consolerait?

La nuit était encore bien obscure et bien froide, mais Jean se dirigeait comme en plein jour à travers les détours et les aspérités de la montagne; son secours n'était pas inutile à sa compagne, qu'il soutint de son bras robuste dans plus d'un passage difficile. En peu de temps, ils arrivèrent à une région que Marthe connaissait parfaitement; elle était venue bien des fois seule jusqu'à ce point de la montagne, coupée à pic du côté de la Mortaise, vers laquelle le chemin s'abaissait en traçant des zigzags sur la croupe sèche et osseuse du Mézenc; sans l'obscurité, accrue encore par l'épais brouillard répandu dans la vallée, on eût pu de là voir distinctement à travers les arbres les murailles grises de la Mortaise.

— Séparons-nous ici, Jean, dit doucement Marthe.

Il insista pour l'accompagner jusqu'à la ferme, mais elle s'y refusa.

— Je suis sûre d'avoir entendu sonner trois heures à l'église des Estables, dit-elle ; c'est le moment où dans la montagne on se prépare à descendre à Saint-Pierreville ; si tu t'attardes avec moi, Jacques Bart sera déjà parti pour la foire quand tu arriveras chez lui, et tu ne pourras plus le rejoindre dans ce grand tumulte.

— Il n'y a donc que ça qui vous tienne au cœur ? lui demanda Jean d'une voix sourde.

— Ah ! je t'en prie, reprit-elle ; quitte-moi ici, ou je vais être tout le jour inquiète... Il me semblera sans cesse entendre les cris des émeutiers autour de Vaudebise...

— Eh bien ! qu'il soit fait à votre volonté,

dit-il ; prenez garde au brouillard seulement; vous savez qu'il y a un beau saut à faire du côté de la vallée! inclinez toujours à droite en descendant la rampe.

— Ne t'inquiète donc pas, je connais la route... Ne l'ai-je pas parcourue cent fois? Dans un quart d'heure, je serai au chemin creux, et dans vingt-cinq minutes à la ferme... Mais va donc! s'écria-t-elle avec une douce impatience, voyant qu'il hésitait encore.

Ce ne fut pas sans regret qu'il s'éloigna. Un instinct secret le poussait à la suivre ; mais il n'osa de peur de lui déplaire.

Marthe cependant descendait rapidement la route, tracée en lacets, qui tantôt effleurait le vide au-dessus de la vallée, tantôt, dans ses détours, s'en éloignait brusquement. A mesure que Marthe s'approchait de la Mortaise, le brouillard devenait plus dense et pour ainsi dire pal-

pable. Tout ruisselait autour d'elle; une humidité glacée s'attachait à ses vêtements comme aux rochers de la route; mais elle ne sentait rien des choses extérieures, l'allégresse de son âme la soutenait, le sentier fuyait sous ses pas. Déjà la pente devenait moins raide, Marthe touchait au terme; tout à coup elle poussa un cri terrible : elle essaya de se retenir dans un effort suprême sur la pierre glissante, et disparut dans l'abîme ouvert sur la vallée.

IX

Ce furent les gémissements du vieux Croquant qui le lendemain donnèrent l'alarme à la ferme, et ce fut lui aussi qui guida Jérôme et sa femme vers l'endroit où gisait le corps sanglant de Marthe, parmi des broussailles qui le cachaient aux regards. Bien qu'elle ne fût pas tombée d'une très-grande hauteur et que sa chute sur une terre spongieuse eût été encore amortie par des touffes flexibles de prunelliers sauvages, on

put tout d'abord la croire morte. Les émotions et la fatigue qui avaient précédé, le saisissement qu'elle avait dû ressentir, et plus que tout cela peut-être un séjour de plusieurs heures sur le sol détrempé où elle gisait au milieu d'une humidité pénétrante, avaient déterminé un évanouissement qui se prolongea longtemps encore après qu'elle eut été portée à la Mortaise et entourée des plus tendres soins. Un médecin appelé en toute hâte ne dissimula pas ses craintes, et conseilla de la faire transporter immédiatement à la ville, sa maladie nécessitant des soins assidus. Ce fut un triste convoi que celui qui ramena Marthe mourante dans le petit logis maternel; ce fut un triste jour pour la vieille Betsy que celui où elle reçut dans ses bras sa jeune maîtresse presque inanimée. Madame Daubert, avertie, accourut en toute hâte et lutta avec l'énergie qu'inspire le désespoir contre le

mal qui, pendant de longues semaines, tortura son enfant. En proie à un délire presque continuel, Marthe confondait dans ses idées incohérentes les émotions diverses qui avaient agité la dernière période de sa vie ; pleurs et triomphe se confondaient dans son esprit troublé, le nom de Maurice ne quittait pas ses lèvres... Quelquefois elle chantait ; sa voix mourante ébauchait un air, toujours le même, qui s'éteignait dans un gémissement.

— C'est le torrent, le torrent, disait-elle en se dressant sur son lit et étendant les mains, comme si elle fendait des ondes invisibles...

Le rêve qui avait entouré sa vie de tristes pressentiments la poursuivait encore dans la fièvre. Le mal se prolongeait, opiniâtre, terrible, multipliant ses attaques, s'acharnant à la frêle créature ; mais la jeunesse a d'incomparables résistances qui lassent parfois la mort

même. Marthe triompha du délire et de la fièvre; un seul symptôme persista pourtant, et celui-là s'aggrava chaque jour.

Lorsque Marthe sortit lentement de l'insensibilité hébétée qu'amène l'accablement de la fièvre, on remarqua qu'elle semblait en lutte contre un insaisissable ennemi; ses mains tremblantes, qu'elle soulevait à peine, s'occupaient sans cesse à repousser l'invisible attaque. A mesure qu'elle reprenait peu à peu l'usage de ses sens, cette défense instinctive devenait plus marquée; elle se plaignait d'une obsession qu'elle ne savait comment définir. Tantôt il lui semblait que des essaims voltigeaient autour d'elle, que des nuées d'insectes ailés passaient et repassaient dans les rayons du soleil; chaque jour, leurs phalanges devenaient plus pressées, leurs tourbillons plus fatigants et plus rapides; puis ce furent de grandes ombres, des

taches profondes et livides qui s'étendirent devant ses yeux, l'obsédèrent à toute heure, et finirent par obscurcir la clarté même du jour. Dès les premiers signes de ce mal, les médecins avaient compris le danger ; le regard fixe et dilaté de Marthe ne leur laissait aucune illusion ; l'amaurose se déclarait avec ses plus sinistres symptômes. Ils multiplièrent en vain leurs efforts, ils tentèrent inutilement toutes les expériences qu'autorise la science ; le mal augmenta par degrés, et le jour s'éteignit enfin dans les beaux yeux de Marthe. On ne lui épargna non plus ni les remèdes ni les souffrances pour ajourner d'un peu l'affreuse révélation ; mais il arriva un instant où la vérité s'offrit à elle dans toute son horreur. D'un éclair de la pensée, elle sonda l'étendue du désastre qui murait à jamais sa jeunesse dans d'éternelles ténèbres : les fleurs, la verdure, la pâleur des

nuits étoilées, la lune blanche glissant sur l'azur des nuages, les reflets et les ombres de ses montagnes natales, toute la poésie de la terre, dont s'enchante l'œil humain, et jusqu'au visage de ceux qu'elle aimait, Marthe avait tout perdu. Son jeune cœur fléchit un instant sous le poids de cette infortune ; elle se jeta sur le sein de sa mère avec un sanglot déchirant, et pleura toutes les félicités disparues ; il restait du moins des larmes dans ces yeux voués à une nuit sans fin. La douleur de la mère répondait à la sienne, leurs lèvres se rejoignaient dans un baiser convulsif, sans qu'une parole d'espoir vînt desserrer leur étreinte.

Ce que dura cette première crise, nous ne pouvons le dire : Dieu seul sait compter de telles larmes, car il y a des douleurs qui échappent à la mesure du temps comme elles échappent aussi à la parole humaine ; une seule minute

résume parfois tout ce qui se peut souffrir en ce monde.

Marthe pourtant triompha du désespoir par l'énergie de son âme, comme elle avait triomphé de la mort par la forte élasticité de la jeunesse. Ce fut elle qui consola sa mère; tout ce qu'il monta de sanglots étouffés au cœur de l'héroïque enfant, nul ne le vit et ne le sut jamais: elle-même s'efforça de l'ignorer, se refusant jusqu'au droit de s'attendrir volontairement dans la contemplation de son infortune; elle ne songea point à accuser Dieu, ni les hommes, ni elle-même; elle subit l'affliction avec simplicité, sans illusion et sans murmure.

Depuis le jour où elle se sentit ainsi frappée, Marthe ne prononça plus le nom de M. de Tresserves; il semblait que son amour se fût éteint avec la lumière qu'elle ne devait plus revoir. Madame Daubert imitait ce silence, et pourtant

Maurice ne laissait point passer un seul jour sans monter à la rue des Moustiers ; il avait pris sa part des angoisses de cette longue maladie, il avait assisté de loin à l'agonie de ces deux beaux yeux qu'il adorait. Bien qu'il eût plus d'une fois supplié qu'on l'admît près de Marthe, on n'avait pas osé le permettre. Quand le malheur de la pauvre enfant fut accompli, il ne demanda plus à la voir ; le courage lui manquait, il redoutait le désespoir de Marthe, et plus encore peut-être l'altération irréparable de ce charmant visage.

Cependant Madame Daubert ne se lassait pas d'interroger la science, appelant auprès de Marthe tous les médecins dont elle entendait vanter l'habileté, et maudissant la médiocrité de ses ressources, qui privait son enfant de soins plus éclairés, de conseils plus illustres. La plupart de ceux qu'elle consultait secouaient la

tête sans oser se prononcer ; il y en avait néanmoins qui laissaient quelque espérance, et, si faible qu'elle fût, la pauvre mère s'y attachait avec passion. Marthe se prêtait à ces épreuves sans en rien attendre; la destinée s'était montrée trop impitoyable envers elle pour qu'elle pût encore compter sur sa clémence.

L'hiver s'écoulait, cruel et triste, on touchait à la fin de février ; la neige couvrait la terre. M. de Tresserves était monté un matin à la rue des Moustiers, comme il le faisait chaque jour, pour prendre des nouvelles ; il allait s'éloigner quand une brusque inspiration lui fit franchir le seuil ; il écarta doucement la vieille Betsy et entra dans le parloir. Il n'y avait personne ; un grand feu de charbon brûlait dans l'âtre ; les oiseaux de Marthe sautillaient joyeusement sur les bâtons de leur cage, et la porte vitrée ouverte sur le

jardin laissait voir la neige étincelante dans les allées, sur les plates-bandes et jusque sur les branches des moindres brindilles ; les tilleuls dépouillés semblaient frissonner sous le pâle soleil. Maurice se rappela cette soirée ardente qu'il avait passée près de Marthe dans ces allées alors pleines d'ombre et de parfums. Hélas! qu'était devenue cette fraîche beauté, cette grâce sans rivale, cette jeunesse en fleur.

Malgré lui, il se penchait au dehors et la cherchait entre les troncs nus des grands tilleuls, lorsqu'il l'aperçut au bout de la terrasse, s'avançant sans bruit sur la neige ; elle était enveloppée dans les plis soyeux d'un burnous blanc qui encadrait sa tête pensive et amaigrie ; elle marchait avec hésitation et une sorte de gaucherie qui n'était pas sans grâce, tendant en avant ses mains fluettes et transparentes. Ce que Maurice reconnut du premier regard, ce furent

ses deux grands yeux, d'un bleu profond, agrandis encore et plus saisissants que jamais dans leur étrange fixité; ses cheveux, qu'on avait coupés pendant l'ardeur de la fièvre, se tordaient sur son front en boucles indisciplinées que semblait soulever d'elle-même la séve rajeunie; c'était bien toujours la Marthe qu'il aimait, sa démarche légère, la bouche souriante encore dans sa grâce enfantine, malgré la gravité nouvelle de son jeune visage. A mesure qu'elle avançait vers lui, il reculait doucement jusqu'au fond du parloir. Elle entra...

Maurice comprimait de la main les battements de son cœur dont la violence le trahissait. Marthe s'arrêta.

—Est-ce toi, mère, dit-elle en écoutant un peu.

Puis tout à coup elle cacha son visage dans ses mains.

— Maurice ! s'écria-t-elle.

En un instant il fut à ses côtés.

— Vous me reconnaissez donc ? dit-il. Pauvre Souci, je vous revois enfin !

Il se tut, tremblant d'avoir imprudemment réveillé sa douleur.

— Moi aussi, je vous vois, reprit-elle doucement. Vous rappelez-vous ce dernier jour où nous nous sommes rencontrés sur la montagne? Le soleil couchant embrasait le ciel et éclairait d'une lueur rouge vos traits, que j'ai longtemps regardés ; je ne pouvais me lasser de les contempler, et j'avais bien raison !... Tout est évanoui pour moi maintenant ; mais je vous ai emporté dans mes yeux avec ce rayon de soleil couchant, et je vous vois ainsi à toute heure ?

— Ma douce Marthe, vous avez donc pensé à moi quelquefois ?

—Hélas! que puis-je faire, sinon de me souvenir? dit-elle.

Il s'agenouilla à ses pieds, et l'attirant vers lui :

— Oui, souvenons-nous; rappelons-nous, mon amie, ce beau soir d'été où vous m'avez accueilli dans votre jardin, où j'osai, insensé et coupable que j'étais, vous arracher l'aveu d'un amour dont la pureté fit trembler mon audace. Il ne m'était pas permis de vous dire : « Soyez ma femme, » et je m'enfuis courbé sous le remords... Mais aujourd'hui, Marthe, nous pouvons nous aimer sans crime, laissez-moi vous demander à genoux ce bonheur, dont je n'étais pas digne alors!

Marthe éclata en sanglots.

—Non, non, dit-elle, c'est impossible... Comment pourrais-je maintenant vous rendre heureux? Ah! s'il était vrai que la sentence ne

15

fût pas irrévocable, si la guérison était possible encore!... Pour la première fois, je veux espérer!... Attendons!

— Non, ma bien-aimée, n'attachons pas la fortune de nos cœurs à de fragiles espoirs... Aimons-nous; que la vie nous trouve liés l'un à l'autre, soit qu'elle daigne enfin nous sourire, soit qu'elle nous accable. Appuyés l'un sur l'autre, nous serons heureux!

— Ah! ne me tentez pas; que puis-je être pour vous, grand Dieu?

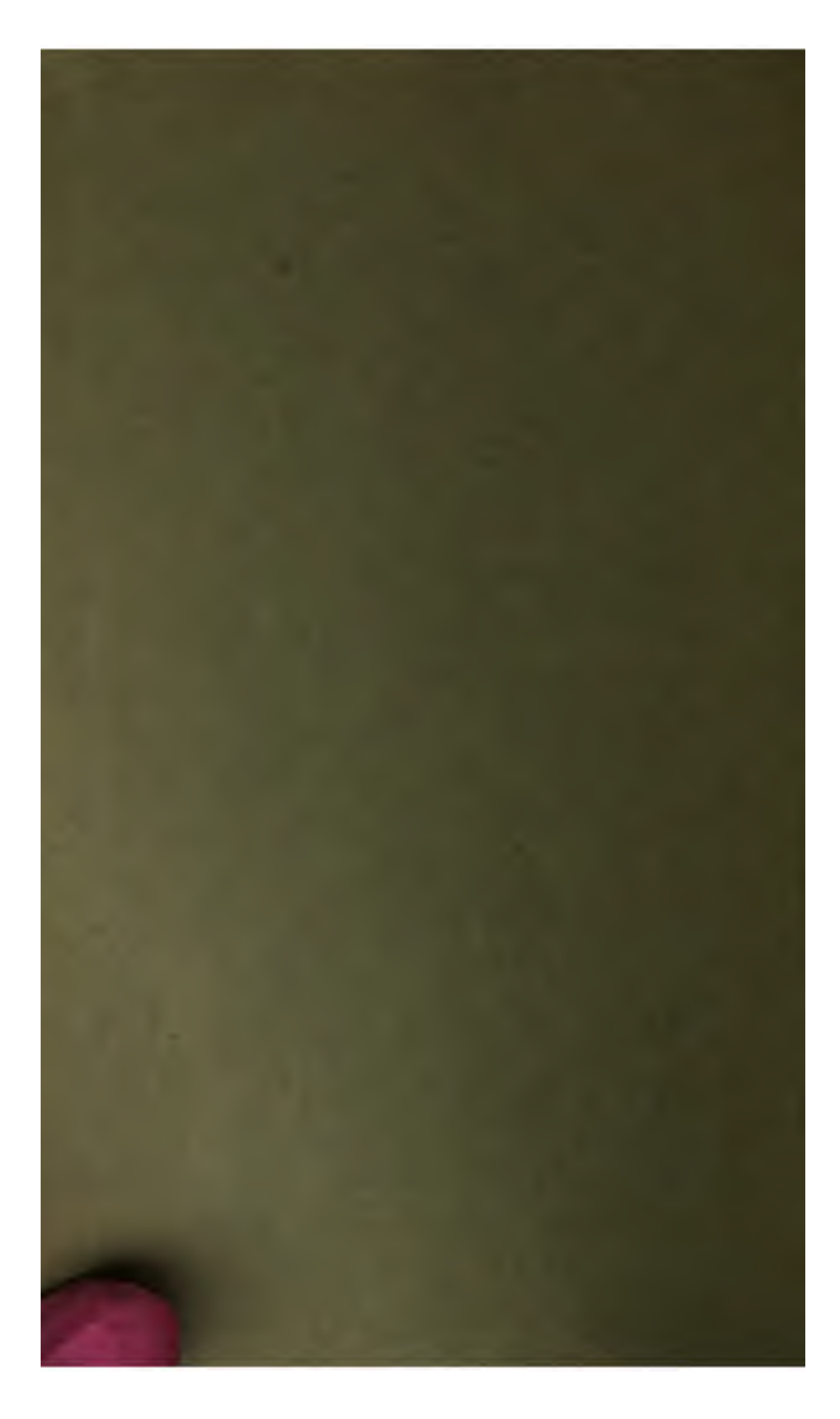
— Ce que tu seras, ma noble Marthe!... Tu seras mon âme, ma conscience, ma vertu... Que puis-je faire sans toi désormais?... Sais-tu où j'ai passé ces six longs mois qui viennent de s'écouler? Ici, près de toi, où je venais tremblant prier Dieu pour ta vie, sur cette route où j'emportais ta pensée, qui me suivait dans mon désert... Tu m'appartiens! Chaque jour, à toute

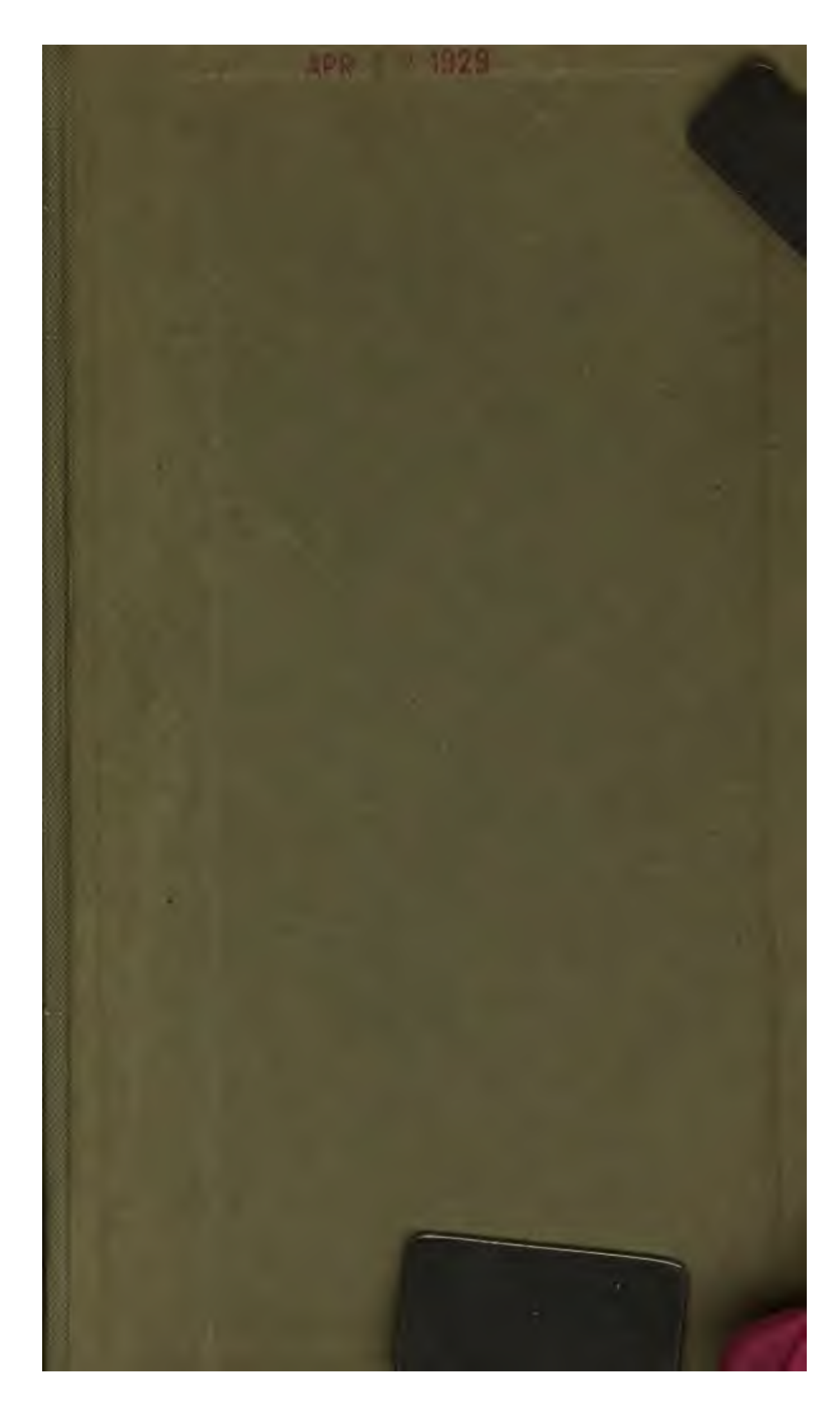
heure, dans le secret de mon désespoir, je t'ai disputée à la mort : j'ai fait violence au ciel pour te retenir près de moi ; ne me quitte pas, tu m'appartiens !... Eh ! n'est-ce pas moi qui t'ai révélé l'amour?... Ose donc dire que tu n'es pas à moi !

. . . .

Ce furent de tristes noces que les leurs, comme si, dans son bonheur même, Souci dût éprouver la fatalité de ce nom qu'une fantaisie douloureuse avait attaché à sa vie.

FIN




APR 1929

